

Thierry GAUDIN

polytechnicien et ingénieur des Mines, expert auprès de l'OCDE
des Nations unies et de la Commission européenne.
Président de l'association Prospective 2100.

(2007)

PROSPECTIVE DES RELIGIONS

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca
Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Thierry Gaudin

PROSPECTIVE DES RELIGIONS

Éditions Ovadia, 2007.

[Ce livre est une édition revue et complétée du livre, Préliminaires à une prospective des religions, publié en 1998.]

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 19 décembre 2007 de diffuser ce livre.]



Courriel : gaudin@2100.org

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 9 février 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.



Thierry Gaudin
Prospective des religions



Éditions Ovadia, 2007. Collection : Prospective 2100.

Table des matières

[Introduction](#)

[La reconnaissance comme fondement](#)

[Les étapes de l'évolution](#)

[Les chasseurs cueilleurs](#)

[La domestication](#)

[De l'échange à la prédation](#)

[L'ordre urbain et l'épopée mésopotamienne](#)

[Les Ahuras, dieux de la puissance](#)

[Les scénarios](#)

[L'institutionnalisation](#)

[Le conflit autoreproducteur](#)

[Les siècles de l'Esprit](#)

[Le siècle des fondements](#)

[Un dieu pour les victimes](#)

[Transition](#)

[De l'Islâm à la révolution médiévale](#)

[Le siècle des Lumières](#)

[Quelles religions pour le troisième millénaire ?](#)

[L'inversion contemporaine](#)

[La dimension institutionnelle](#)

[Le paysage religieux](#)

[L'Opium du peuple](#)

[Les scénarios](#)

[Conclusion](#)

[Sélection naturelle et prévisibilité](#)

[Respiration des religions](#)

[Les divinités de la prédation](#)

[La Science est-elle une religion ?](#)

[La non-dualité](#)

[Bibliographie](#)

« Au commencement était le rythme »

Goethe

« Sous le poids hideux qui l'étouffait,
Le réel renaîtra, dompteur du mal immonde
Dieux, vous ne savez pas ce que c'est que le monde
Dieux, vous avez vaincu, vous n'avez pas compris
Vous avez au dessus de vous d'autres esprits,
Qui, dans le feu, la nue, l'onde et la bruine,
Songent en attendant votre immense ruine.
Mais qu'est-ce que cela me fait à moi qui suis
La prunelle effarée au fond des vastes nuits.

Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
On fait du ténébreux avec du radieux ;
Pourquoi mettre au dessus de l'Etre, des fantômes ?
Les clartés, les éthers, ne sont pas des royaumes.
Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs !
Place à l'atome saint qui brûle ou qui ruisselle !
Place au rayonnement de l'âme universelle !
Un roi, c'est une guerre, un dieu c'est de la nuit.

Liberté, vie et foi sur le dogme détruit !
Amour, tout s'entendra, tout étant l'harmonie !
L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.
Place à Tout ! Je suis Pan ; Jupiter ! à genoux ! »

Victor Hugo

Prospective des religions (2007)

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Le 21^{ème} siècle est, pour l'espèce humaine, un tournant. Le réchauffement de la terre, la rareté des ressources naturelles, la diminution des espèces vivantes, toutes choses dont l'humanité est responsable, l'obligeront à modérer son comportement.

Bien que cette modération semble, à première vue, relever du sens commun, sa traduction dans les faits remet en question des présupposés, économiques, politiques et aussi religieux présents depuis des millénaires, à commencer par le commandement « croissez et multipliez ».

En effet, depuis le néolithique, la plupart des religions admettent que l'homme a tous les droits sur la nature. Elles supposent implicitement que les seules questions pertinentes sont les relations internes à l'espèce humaine.

Le champ du religieux est plus vaste que ce qu'on appelle d'habitude « religion ». Dans le monde contemporain, on peut se demander si, par exemple, les grandes manifestations sportives ou les

concerts qui réunissent plusieurs dizaines de milliers de spectateurs enthousiastes sont ou non des manifestations religieuses ¹.

En première approximation, les religions apparaissent sous trois aspects : des croyances, des pratiques et une recherche. Les croyances se présentent sous forme de mythes, les pratiques sous forme de rituels et la recherche comme un mouvement vers la spiritualité. D'une manière générale, la religion est ce qui relie, sans qu'on puisse délimiter clairement ce qui est religieux de ce qui ne l'est pas. C'est un domaine aux frontières insaisissables.

En contrepoint des manifestations sociales, les religions ont donc aussi une relation à la spiritualité. On ne peut aborder la question posée plus haut, celle de la nature, sans sa dimension spirituelle, plus profonde encore que celle de la relation aux divinités, lesquelles ne sont que des intermédiaires.

Les religions sont multiples. Certaines ont plusieurs dieux, d'autres un seul, d'autres sont sans dieu. On y trouve diverses relations avec les esprits, la divination, l'au-delà. S'y manifestent des pratiques dansées, chantées, de méditation, de prière, d'éveil du corps et de l'esprit. Certaines mystiques sont solitaires, d'autres collectives.

Néanmoins, les humains ont été jusqu'à présent incapables de s'entendre même sur la seule définition du mot « dieu ». Passant outre à leur instinct de conservation, ils s'exterminent depuis des millénaires en exaltant leurs différences en la matière.

Ces agressivités poussées jusqu'au meurtre, exceptionnelles dans le règne animal, se transforment selon les conditions concrètes de la vie, de la mort et du sens qui peut leur être donné. Il est donc probable qu'elles évolueront.

¹ Comme l'écrit très justement l'historienne des religions Danièle Hervieu Léger dans « Le pèlerin et le converti » Champs, Flammarion, 2001.

Sur de telles questions, la prospective doit se garder des jugements ou des souhaits. Mais il lui faut rechercher des fondements. Nous les trouverons, non dans les textes sacrés, qui sont des œuvres humaines sacralisées, ni dans ce qu'en disent les clergés, qui tiennent surtout des discours institutionnels, mais dans les connaissances contemporaines ².

Néanmoins, le mental « n'arrête pas de resasser le passé pour mieux anticiper le futur ³ ». Cette activité inlassable est le produit de la sélection biologique. En situation d'urgence, mieux vaut une interprétation approximative provisoire qu'une aporie paralysante. La prospective s'inscrit dans ce mouvement. Elle va au delà de ce qui est fondé. Elle s'autorise une part d'imaginaire sans pour autant quitter la rationalité.

² Compte tenu de l'étendue du champ exploré, il est possible que je me sois arrêté à des interprétations que des recherches que j'ignore mettent en doute ou que des recherches futures conduiront à modifier. Ce qui suit n'est pas une analyse définitive, mais le début d'un cheminement.

³ Leçon inaugurale de Stanislas Dehaene au Collège de France, le 27 Avril 2006. Si l'on suit cette observation, la prospective serait l'aboutissement naturel du fonctionnement cérébral.

Prospective des religions (2007)

LA RECONNAISSANCE COMME FONDEMENT

[Retour à la table des matières](#)

La Vie se perpétue en résistant au temps, alors que la matière inerte se dégrade lentement ⁴. Cet énoncé est pratiquement la seule hypothèse nécessaire pour construire un tableau de l'évolution, tableau qui permet d'approcher la transformation des religions, puis d'en construire des scénarios prospectifs.

Dans l'immensité de la matière, il y a donc une exception : la matière vivante, capable de **se** reconnaître dans ses différentes formes et de reconnaître aussi dans son environnement ce qui lui permet de se perpétuer. Le processus de reconnaissance est un constituant primordial du vivant.

À l'échelle microscopique, le degré zéro de la reconnaissance est la reconnaissance immunitaire ⁵, celle qui distingue le « soi » du « non soi », suscite les rejets de greffe et les cicatrifications. Il y a donc un fonctionnement de la reconnaissance au niveau cellulaire, et même au niveau moléculaire ⁶.

⁴ par l'effet de l'entropie.

⁵ Observation pertinente de Francisco Varela, au premier colloque de Cerisy sur la cognition.

⁶ C'est le cas de l'odorat et des phéromones qui sont, semble-t-il, le principal mode de communication des insectes. Certains ont imaginé que Dieu était fumée...

Ce qui est en petit est aussi en grand, disent les mystiques. La reconnaissance est un concept fractal. Même les êtres constitués d'une seule cellule peuvent reconnaître les matières nutritives et les discerner des substances nuisibles. Sinon, ils ne survivraient pas.

Les recherches contemporaines sur les débuts de la vie tentent de résoudre une énigme : comment, dans un univers minéral, la vie a-t-elle pu se former et se perpétuer ? L'histoire aurait commencé il y a 3,8 milliards d'années, quelque 800 mille ans après la formation de la terre. Les premiers « êtres » résistant au temps auraient été des molécules d'ARN ⁷.

Ensuite, sont apparus les êtres monocellulaires. Puis, il y a environ 2 milliards d'années, les cellules, où l'on trouve de l'ADN et toute une variété de protéines, se sont associées pour former des êtres pluricellulaires. Il aurait fallu à peu près aussi longtemps entre les premiers ARN et les premiers pluri-cellulaires que de ces premiers pluri-cellulaires à nos jours ⁸.

Pour qu'elles puissent s'associer, il faut que ces cellules se reconnaissent mutuellement. Elles se sont ensuite différenciées et spécialisées, ce qui suppose que chacune reconnaisse les fonctions des autres.

Ce processus où les cellules d'abord toutes identiques, se différencient pour former un corps avec des organes spécialisés, c'est celui de l'histoire de la vie. C'est aussi celui de la gestation d'un être vivant. L'œuf fécondé commence par se démultiplier en cellules identiques,

⁷ Acide ribo nucléique, qui serait antérieur à l'ADN et aux protéines. Pour plus de détails, voir les articles remarquables de Marie Christine Maurel et Patrick Forterre dans les dossiers de La Recherche, Mai-Juillet 2005.

⁸ Pendant les dernières 500 millions d'années, on ne compte pas moins de 5 extinctions. La plus connue est celle des dinosaures, il y a 65 millions d'années. Mais il y en eût d'autres, il y a 200, 250, 365 et 445 millions d'années.

lesquelles se spécialisent ensuite en formant progressivement les organes, jusqu'à la naissance.

Cette embryogénèse ressemble à la phylogénèse depuis l'origine de la vie. Le fœtus a d'abord des branchies et des mains palmées. Mais les cellules superflues ⁹ ne reçoivent plus de message de leur environnement, ce qui les conduit, faute de reconnaissance, au suicide pour laisser apparaître l'être vivant dans sa forme.

La mise en évidence du code génétique, qui date du milieu du vingtième siècle, établit clairement que la vie est un seul et même phénomène, « depuis l'amibe jusqu'à l'éléphant ¹⁰ », autrement dit le déploiement du potentiel de ce code dans un milieu « biologique » constitué d'une même famille de molécules, depuis les êtres monocellulaires jusqu'aux plus complexes.

Ce constat devrait suffire à remettre l'espèce humaine à sa place, ni au dessus, ni même au centre. L'astronomie a montré que la terre n'est pas au centre de l'Univers, ni même le soleil, ni même la voie lactée. De même, l'Homme n'est pas au centre de la vie. Il ne peut se passer du reste de la biosphère. Il fait partie d'un tout dont il est, au mieux, le gardien.

Dans ses premiers mois, le nouveau-né attribue progressivement une existence à ce qui l'entoure à mesure que ses perceptions lui révèlent leur cohérence ¹¹. C'est en quelque sorte par recoupement entre ce que voit l'œil selon les positions du corps et aussi ce que perçoivent le toucher et les autres sens qu'il peut reconnaître comme réel un objet extérieur.

⁹ Selon le processus observé par Jean Claude Ameisen, la sculpture du vivant, Éditions du Seuil. Coll.: Science ouverte. Resp.: J.-M. Lévy-Leblond. 1999, 4ème édition, mise à jour, Coll. Points Sciences, 2003

¹⁰ Selon l'expression de Jacques Monod.

¹¹ Piaget, la construction du réel chez l'enfant, chapitre 1, Delachaux éd., Paris, 1963

Ce processus suppose le mouvement. C'est la comparaison qui fait exister le monde, le rapprochement entre des états perçus comme voisins. Pour que cette comparaison soit possible, il faut qu'il y ait à la fois mouvement intérieur et topologie ¹². Ce mouvement primordial est celui de l'influx nerveux dans le système neuronal. C'est la « danse des neurones » ¹³.

Sans doute, pour qui réfléchit aux fondements, ce sont là des évidences. Mais le retournement du regard qu'elles imposent est resté en attente. Vu du dedans, c'est le mouvement qui crée la fixité et non des objets préexistants qui bougent, comme le présuppose la posture philosophique scientifique inspirée de la mécanique. Or, si nous voulons comprendre les créations religieuses, il faut regarder depuis l'intérieur ¹⁴.

Dès lors que l'on raisonne ainsi, le rite, qui est répétition d'un mouvement, le même et différent à la fois, apparaît comme l'évocation de l'essentiel, autrement dit ce qui fait exister le monde. L'enfant qui vient de naître ne se différencie pas des objets qui l'entourent. C'est le mouvement, sa répétition, sa prévisibilité qui vont lui permettre de leur donner une existence propre ¹⁵. Le rituel est presque déjà là. « Je danse donc je suis ».

Et, lorsque survient un désarroi, c'est le balancement répétitif ¹⁶ qui restaure la sensation d'exister.

¹² autrement dit, une perception de voisinage (topologie est le terme mathématique)

¹³ Si cette danse là s'arrête, cela signifie que le sujet est mort. Voir T. Gaudin et F. L'Yvonnet, *L'avenir de l'Esprit*, Albin Michel.

¹⁴ Au 12^{ème} siècle, Rûmi, fondateur des Soufis, le pressentant, avait intitulé son grand poème mystique « Le livre du dedans ».

¹⁵ Comme l'a observé Piaget, *La construction du réel chez l'enfant*. Delachaux éd., Paris, 1963.

¹⁶ En cas de grande difficulté, dans les asiles psychiatriques, il prend la forme du « balancement de détresse »

Néanmoins, la répétition ne suffit pas à approcher la reconnaissance. Il faut aussi se demander ce qui se passe lorsqu'on reconnaît quelque chose pour la première fois. Quel est ce parcours initial, ou initiatique ? D'où vient aussi la reconnaissance de soi-même comme différent du reste du monde ?

Le mot qui paraît s'approcher le plus de cette expérience fondatrice est celui d'illumination, à condition, bien entendu, de le décliner.

Il y a de grandes illuminations, qui embrasent tout le mental ¹⁷. Il y en a de plus restreintes où seule une partie du cerveau est activée, et même de plus quotidiennes. C'est ce qui permet à chacun de se faire une idée de ce que peuvent être les « révélations » mystiques ¹⁸.

Lorsqu'on dit : « est vivant ce qui se perpétue dans son mouvement et, par là, résiste au temps », se manifeste un sentiment étrangement familier, celui de revenir aux émerveillements de la petite enfance, où l'attention est attirée par les « êtres », capables de reconnaissance et d'échange : l'animal qui bouge tout en restant lui-même plutôt que l'objet inerte.

Le projet de la philosophie grecque et de la science, sa fille : « savoir distinguer ce qui est de ce qui n'est pas ¹⁹ » a focalisé l'attention

¹⁷ Les observations disponibles laissent penser que, dans cet état d'activité exceptionnelle, le cerveau présente un encéphalogramme de type épileptique. On observe aussi des épilepsies partielles ou « orages cérébraux » que décrit par exemple Oliver Sacks, dans l'homme qui prenait sa femme pour un chapeau, op. cit.

¹⁸ Dans le cas de Mahomet le processus physiologique accompagnant ces révélations a été assez bien décrit. De nombreux indices laissent penser que les expériences référencées en Orient : le « satori » japonais, les « illuminations » des sages indiens ou tibétains, ou encore les « visions » des mystiques chrétiens sont de la même nature.

¹⁹ Selon la formulation du poème de Parménide (6^e siècle BC)

sur les propriétés de la matière. Mais « qu'est-ce que la matière ? ²⁰ » indépendamment d'un observateur vivant ?

Du point de vue de la reconnaissance, ne faut-il pas, en préalable, « distinguer ce qui est **vivant** de ce qui ne l'est pas ». Dès lors, la question de la connaissance, avant même d'être énoncée comme recherche de cohérence ²¹, ne doit-elle pas être décrite comme aboutissement d'une évolution biologique ²² ?

Il est d'usage de présenter cette évolution comme une **lutte** pour la vie ²³. C'est là une vision très partielle, qui dissimule mal son inspiration doctrinale. L'évolution est faite de coopérations bien plus que de combats. La vie a commencé par des êtres monocellulaires dont nous sommes les lointains descendants. La construction de tous les êtres pluricellulaires résulte d'une coopération entre cellules. Nous sommes chacun constitués de quelque mille milliards de cellules qui coopèrent.

Ce qui n'empêche que, de temps en temps, dans la biosphère, il y a sélection et élimination des moins aptes. Il y a aussi des éliminations dues au hasard ou à des catastrophes naturelles, qui ne font guère de

²⁰ Première phrase lisible de l'évangile de Marie (Myriam de Magdala), selon la traduction dirigée par Jean Yves Leloup, Albin Michel, 2005.

²¹ Comme a essayé de le faire Popper, ce qui a donné lieu à d'abondants débats auxquels ont participé Feyerabend, Varela, Dupuy... Voir en particulier la synthèse d'Isabelle Stengers, *l'invention des sciences modernes*, Champs, Flammarion, 1996.

²² ce qu'a tenté Claude Kordon à l'occasion du séminaire SDH SDN (Sciences de l'Homme, Sciences de la Nature) organisé en 2004-2006 par Claude Grignon à la Maison des Sciences de l'Homme de Paris.

²³ L'expression « struggle for life » employée par Darwin, dont la préoccupation était surtout de se passer d'explications surnaturelles, a ensuite été amplifiée pour servir de base à des doctrines politiques et économiques. Au 20^{ème} siècle, le libéralisme comme le marxisme se sont réclamés chacun d'une lecture de Darwin aussi sommaire que tendancieuse comme le démontre Patrick Tort, *Darwin et le darwinisme*, PUF, Que sais-je ?, 2005.

distinction d'aptitude ²⁴ (en particulier les 5 extinctions survenues depuis le précambrien).

Si alors on se demande d'où viennent les organes et les processus qui nous servent à connaître, la réponse apparaît assez naturellement : leur genèse est une adaptation au milieu, sous-tendue par cette dynamique particulière de perpétuation du vivant. L'observation des fossiles raconte cette histoire de l'évolution adaptative y compris la phylogénèse d'organes très complexes tel que l'oeil.

Les chercheurs ²⁵ utilisent aussi l'expression « organes comportementaux », signifiant par là que les comportements évoluent comme des organes, en partie inscrits dans le code génétique et en partie transmis par l'apprentissage automatique précoce, celui de l'enfant qui apprend à voir et agir, puis par l'enseignement que, dans beaucoup d'espèces, les adultes délivrent aux jeunes.

L'évolution des organes comme des comportements est donc à interpréter comme la manifestation du mouvement premier de la vie : se perpétuer en résistant au temps. La reconnaissance sert cette résistance, elle en est le moyen essentiel. Encore faut-il comprendre son fonctionnement pour en arriver à ce qui nous intéresse.

Les recherches contemporaines ²⁶ font une place croissante à la pensée non verbale. Une multitude de signaux en provenance des muscles, des articulations, des canaux semi-circulaires de l'oreille interne et de la vue converge vers le système nerveux, lequel, au moyen de ces informations, maintient le sujet en équilibre et lui permet de réagir.

²⁴ Voir Stephen J Gould, *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, Seuil, Points, Sciences, 2004.

²⁵ avec les développements de l'éthologie (Konrad Lorenz, Desmond Morris, Franz de Waal, Dominique Lestel...)

²⁶ Particulièrement celles de l'équipe d'Alain Berthoz ; voir « le sens du mouvement » et « la décision », éd. Odile Jacob

La rapidité de réaction de ce « système » est surprenante. Pour s'en rendre compte, il suffit d'observer un sportif de haut niveau, par exemple un skieur de compétition qui réagit aux aléas de la piste en une fraction de seconde.

Or, la vitesse de l'influx nerveux n'est que de quelques mètres par seconde. Si la réaction peut avoir lieu aussi vite, c'est par une construction **anticipatrice**, prête à répondre de manière préprogrammée aux alertes prévues.

Pour reconnaître un ami que nous croisons par surprise dans la rue, il nous faut quelques dixièmes de seconde²⁷. Cette performance, remarquable si on la compare à la lenteur de l'influx nerveux, est possible parce que l'image de la personne reconnue correspond à des circuits qui attendent d'être réactivés.

Imaginons maintenant l'univers de nos ancêtres, vivant de chasse et de cueillette, ou même celui d'ascendants plus lointains, les premiers mammifères, les reptiles ou les poissons. Dans de nombreuses circonstances, la sélection naturelle élimine ceux qui ont les réflexes les plus lents : ce sont de moins bons chasseurs et des proies plus vulnérables.

La rapidité est donc vitale. Rares sont les espèces proches de nous qui, comme le paresseux, réussissent à se perpétuer en conservant un comportement lent.

Si alors je pose la question : pourquoi les humains s'attachent-ils à des croyances ? je trouve une réponse assez vraisemblable : le système nerveux produit spontanément des interprétations du monde.

²⁷ Voir les travaux de Claire Sergent et Stanislas Dehaene CEA et Université d'Orsay (Nature Neurosciences, Septembre 2005).

Comme les schèmes d'anticipation ci-dessus, celles-ci permettent de répondre instantanément.

Elles procurent une économie de pensée et surtout une vitesse de réaction, laquelle est interprétée, en souvenir des temps où régnaient la chasse ou la bataille, comme une nécessité **vitale**. D'où ce fait, surprenant pour un logicien, que les individus s'attachent à leurs croyances.

Elles sont perçues comme vitales parce qu'elles permettent d'interpréter les événements en une fraction de seconde, et de faire face. « Quand l'épée de l'ennemi vous tombe sur la tête, dit un proverbe japonais, le temps n'est plus aux réflexions stratégiques ». Il faut agir, et vite. Il faut se souvenir qu'avant d'être des chasseurs, les hominidés ont été des proies.

Les observations de fossiles remontant à 7 millions d'années ²⁸ montrent que les primates, y compris les premiers humains, ont été la proie de prédateurs plus de 10 fois plus nombreux que de nos jours tels que des hyènes grandes comme des ours, des félins géants, des crocodiles ou des rapaces.

Il y a environ 2 millions d'années, les humains enduraient la prédation dans les mêmes proportions que les autres primates. Environ six pour cent étaient alors dévorés. Il s'est ensuite produit un changement. Le taux de prédation de nos ancêtres a diminué, alors qu'il restait le même pour les autres. Pourquoi ? Parce qu'ils auraient développé des niveaux élevés de coopération, sans doute au moyen de langages plus élaborés. Ainsi, l'humanité se serait davantage formée par l'entraide que par le combat.

²⁸ Il s'agit des travaux d'Augustin Fuentes, Professeur à l'Université Notre Dame.

Cette entraide passe par le langage, de même que la coopération entre cellules d'un même corps passe par les messages qu'elles échangent. La fonction première du langage aurait donc été l'alerte, la description de plus en plus efficace des dangers et des opportunités ²⁹. Comme disent les philosophes, « le langage est la demeure de l'être ³⁰ ». Il est clair que la pensée construit le langage et qu'elle est aussi modelée par lui. Mais il y a aussi une pensée non verbale.

En outre, l'histoire de l'espèce humaine montre d'abord le langage comme une technique visant à susciter des comportements. On retrouve cette vocation technique amplifiée dans la marchandisation contemporaine. Il est important de savoir si ce qui est dit est vrai ou faux ; c'est au moins aussi important de comprendre à quoi ça sert et quelle est l'intention qui anime celui qui émet.

Il est très vraisemblable que l'essentiel de notre fonctionnement cérébral, modelé par des millions d'années de vie en milieu naturel ressemble, en plus sophistiqué, à celui des autres animaux. Il peut être compris en référence à cette stratégie de reconnaissance économisant du temps de calcul, en utilisant au besoin des schémas mentaux partiels voire caricaturaux.

Ces schémas cherchent non le vrai mais l'alerte, le vraisemblable³¹. Ils se contentent d'approximations. Il en résulte des confusions, des superstitions, voire des hallucinations. Par exemple, les personnes amputées d'un membre ont l'impression qu'il existe toujours. Leur

²⁹ Ce qui nous rappelle une des démarches de la prospective, dite SWOT en anglais : Strengths, Weaknesses, Opportunities, Threats (Forces, Faiblesses, Opportunités, Menaces)

³⁰ Cette formule est due à Heidegger.

³¹ Observation de Jean Bottéro, *Babylone et la Bible*, Hachette littérature, 1994.

système nerveux engendre un membre imaginaire ³² auquel il procure même des sensations.

Il y a même des cas de personnes ayant de naissance des membres atrophiés ont l'illusion qu'ils sont complets. Ainsi, le système nerveux complète les perceptions qui lui manquent. On comprend alors qu'il ait inventé quantité de mythes et de divinités pour meubler ce que les perceptions ordinaires ne lui procurent pas ³³.

La désorientation, de plus en plus fréquente dans la complexité artificielle du monde moderne, stimule les découplages entre le fonctionnement cérébral et la réalité. Le recours à des croyances toutes faites, voire à des « intégrismes » en est une des conséquences.

Néanmoins, réduire le fonctionnement mental à des idées toutes faites construites pour faire face aux urgences serait passer à côté de l'essentiel. Chacun peut constater que ses représentations évoluent. Elles se transforment dans les moments où l'individu, n'étant plus sous l'emprise d'un stress, détendu, peut se donner la liberté d'explorer d'autres façons de penser.

Le rêve, celui du sommeil dit « paradoxal », est un des temps forts de cette restructuration des représentations. C'est pourquoi on lui attribue le pouvoir de donner accès à une autre réalité. C'est le moment où les informations acquises lors de la veille sont réorganisées en des modèles plus cohérents.

Que la logique de l'évolution suppose un mouvement vers la perfection n'est pas surprenant. Mais qu'est-ce donc que ce perfection-

³² Ce phénomène et son interprétation neuronale est décrit par Ramachandran, *le fantôme intérieur*, Odile Jacob, 2005.

³³ Comme le montre Pascal Boyer, *Et l'Homme créa les Dieux*, Robert Laffont, 2001.

nement ? En quoi une représentation mentale peut-elle être qualifiée de plus « parfaite » qu'une autre ? Au nom de quel critère ?

Il n'y a pas de réponse directe à cette question. Car c'est celle du fonctionnement symbolique. Dans l'antiquité, le symbole était un signe concret de reconnaissance. Si deux personnes qui ne se connaissaient pas devaient se retrouver à coup sûr, on cassait en deux une terre cuite, on donnait à chacun un des morceaux. En les recollant, ils vérifiaient qu'ils étaient bien les messagers prévus.

Étymologiquement, symbole vient de ballein, lancer (étymologie de balistique), avec le préfixe sym, qui signifie ensemble, préfixe qu'on trouve aussi dans symbiose, vivre ensemble. Le mouvement symbolique est donc ce qui réunit. Il s'oppose à diabolique, ce qui sépare en deux (dia).

L'hypothèse naturelle est alors que les êtres vivants ont un fonctionnement symbolique, qui leur vient de la nuit des temps. De même que des cellules se réunissent pour vivre en symbiose et former ainsi des êtres complexes, de même les perceptions se réunissent pour attribuer une existence à un être, qu'il soit « réel » ou imaginaire.

Un exemple de cette mise en relation est celui du petit enfant à qui l'on cache derrière un voile un objet connu. Quand on enlève le voile, il rit. Il a « reconnu » l'objet familier. Dans un second temps de son apprentissage, il va chercher l'objet avec sa main derrière la voile. Car il a coordonné ses perceptions tactiles avec les visuelles, donc mis ensemble en interaction deux registres séparés.

Autre exemple : le « sens du mouvement ³⁴ ». Nous, et les animaux souvent mieux encore, arrivons à coordonner les perceptions venant des muscles, des articulations, des canaux semi-circulaires de

³⁴ Étudié en détail par Alain Berthoz, le sens du mouvement, Odile Jacob, 1997.

l'oreille interne dans un simulateur neuronal qui, une fois passée sa période d'apprentissage, nous permet de nous tenir debout, de marcher et bien d'autres performances admirables.

Ne s'agit-il pas du même phénomène ? Cette fois, ce sont de très nombreuses perceptions séparées qui sont réunies et mises en interaction. D'où l'idée qu'il s'agit là d'un processus très général d'apprentissage, et que les systèmes neuronaux sont animés par un méta programme qui travaille, chaque fois qu'il en a la possibilité, à réunir et mettre en interaction des fonctionnements séparés.

Ce processus peut aussi s'exprimer à propos d'objets abstraits. Bien des mathématiciens vous diront qu'ils « trouvent » en rêve ³⁵. Il procède donc soit par le rêve, soit par l'exploration et la validation expérimentale, soit encore par la délibération. Les modes individuels et collectifs se rejoignent d'ailleurs, par le couplage empathique des neurones.

Néanmoins, tout cela ne met pas à l'abri de l'illusion. Et l'histoire des religions montre l'habileté des manieurs d'illusion et aussi les railleries du peuple à leur égard, ainsi que celles des philosophes.

Le projet fondateur de la philosophie et de la science ³⁶, sa fille « savoir distinguer ce qui est de ce qui n'est pas ³⁷ » est au départ une expression de défiance. Il n'en reste pas moins qu'une théorie n'est qu'une croyance, engendrée par le même besoin de lecture du monde

³⁵ Les exemples les plus célèbres sont les trois rêves de Descartes où sa « méthode » lui a été révélée. Bien que ce ne soit pas un rêve, la vision de Poincaré découvrant que les espaces de Riemann et les fonctions Fuchsienues sont un seul et même objet mathématique est aussi exemplaire (voir T. Gaudin et F. L'Yvonnet, Discours de la méthode créatrice, Le relié, 2004)

³⁶ Il faut, pour être complet en ce qui concerne la science, y rajouter les prothèses métrologiques, lesquelles permettent de percevoir ce qui est hors d'atteinte de nos sens et, par ce moyen, de valider les croyances théoriques.

³⁷ selon l'énoncé du poème de Parménide (6^{ème} siècle avant JC)

que les schémas antérieurs, besoin qui procède de la dynamique de perpétuation.

Maintenant, nous allons pouvoir aller plus loin dans le raisonnement et examiner comment les formes successives des croyances reflètent, à chaque époque, cette question centrale de la perpétuation de la vie résistant au temps, compte tenu de l'environnement.

Cette démarche nous permettra ensuite de nous projeter dans l'avenir.

Prospective des religions (2007)

LES ÉTAPES DE L'ÉVOLUTION

Les chasseurs cueilleurs

[Retour à la table des matières](#)

Au moins jusqu'aux premières sédentarisation, vers -12000, l'homme est chasseur cueilleur, comme le sont aussi les autres primates et bien des mammifères, comme l'étaient donc ses lointains ancêtres. Les facultés qui sont les siennes résultent donc d'une évolution qui se compte en millions d'années. La plupart sont partagées avec d'autres animaux ³⁸.

L'imagerie cérébrale a mis en évidence la manifestation neuronale de l'empathie ³⁹. Lorsque vous voyez une personne avec qui vous êtes en empathie faire un geste, les neurones moteurs de votre cerveau correspondant à ce geste sont activés. On dit alors que ce sont des « neurones miroirs ».

³⁸ voir Dominique Lestel, *l'animal singulier*, Seuil, 2004.

³⁹ voir notamment les textes du séminaire du collège de France coordonné par Alain Berthoz et Gérard Jorland, *L'empathie*, Odile jacob, 2005.

Ces images du cerveau vivant ont suscité l'intérêt des scientifiques. Dès lors que l'empathie est apparue, sinon mesurable, du moins détectable, elle a acquis le statut d'objet pertinent ⁴⁰ de recherche.

Une observation plus attentive montre que cette empathie dépasse le cadre de l'espèce humaine ⁴¹. Elle s'étend assez spontanément à de nombreux animaux. Elle peut s'apprendre aussi pour les espèces dont les codes comportementaux sont plus éloignés des humains. C'est ce que font les éthologues.

Il est clair que cette faculté d'empathie est un produit de l'évolution. Elle s'est sans doute naturellement développée à l'époque des chasseurs-cueilleurs. Car, pour bien chasser, il faut s'identifier aux animaux jusqu'à en prévoir d'instinct les mouvements.

Il est donc normal de supposer que les chasseurs, par suite de la sélection naturelle, ont développé des aptitudes mentales qui permettent de s'identifier à leur proie, au point d'être en quelque sorte « habités » par elles.

Ainsi les humains confrontés à une nature hostile, insaisissable et mystérieuse, que la domestication agricole n'a pas encore rendue docile, se sont mis en relation directe, instinctive, par tous leurs sens en alerte, avec le milieu dans lequel ils sont immergés.

C'est là une pensée non verbale ⁴², que nous partageons avec les animaux. La pensée articulée en mots apparaît alors comme une cou-

⁴⁰ Sans doute, on aurait pu se rendre compte qu'il n'y aurait pas de science, ni même de compréhension entre les individus s'il n'y avait pas un « couplage », comme disent les électriciens, entre les mouvements des neurones des différents chercheurs, des enseignants et de leurs élèves, des théoriciens et des usagers.

⁴¹ Konrad Lorentz insistait sur le temps, le calme nécessaires pour s'imprégner des fonctionnements d'une espèce différente.

⁴² On en trouvera des illustrations dans Alain Berthoz « Le sens du mouvement » et « la décision » (éd. Odile Jacob).

che superficielle masquant les étonnantes capacités de simulation et de réaction du système neuronal, lesquelles sont le produit d'une très longue sélection naturelle.

Les représentations trouvées dans les grottes (Lascaux, Altamira, Cosquer, Chauvet..) évoquent surtout les grands animaux sauvages, ceux précisément qu'on chasse ou qu'on redoute. L'écriture possède déjà, sous cette forme, sa fonction de point fixe, de repère.

C'est sans doute un anachronisme, dû à la projection de nos habitudes, que d'interpréter ces graphismes comme les manifestations d'un « culte » ou d'une quelconque « adoration ». Ne sont-ils pas plus simplement des repères, dont la présence permet de « travailler » mentalement sur l'animal représenté, de même que nos schémas et nos dessins nous aident à visualiser les techniques.

Pour un chasseur, il est nécessaire d'apprendre à se mettre en communion avec les esprits des animaux et de la Nature. Cet apprentissage est transmis par la famille et par « l'homme de connaissance », le chaman, dépositaire aussi de recettes médicinales, capable de communication avec l'au-delà, cet espace invisible auquel la transe permet d'accéder : celui des transfigurations où les êtres vivants se rejoignent et s'échangent.

Cet enseignement prend la forme d'un voyage en esprit, dit initiatique. Son récit reste présent à travers l'Histoire, sous des formes différentes à chaque époque et dans chaque civilisation. Il dit en effet quelque chose d'éternel : comment fonctionne le processus de reconnaissance ⁴³. Il se présente comme une « seconde naissance ».

⁴³ Raymond Abellio m'expliquait autrefois la "réduction éidétique" de Husserl comme un parcours initiatique, où le sujet revient à son point de départ connaissant, alors qu'il en était parti naïf. Je suppose que dans la Grèce ancienne, la légende de l'Odyssée, qui était enseignée à tous les enfants, a servi de métaphore désignant le voyage d'initiation.

Reconnaître et être reconnu procèdent d'un même mouvement, à la fois individuel et collectif. L'initiation est une introduction à la connaissance de la reconnaissance. En même temps, les fêtes, rituels et cérémonies soudent la communauté, la nettoie de ses incompréhensions, tout en lui faisant revivre ses moments fondateurs ⁴⁴.

La tribu étant quotidiennement démembrée entre ses différents individus, elle reconstruit son être lors des fêtes où, d'une certaine manière, tous les individus ne font plus qu'un. De même, l'initiation, décomposition puis recombinaison de l'individu reproduit métaphoriquement cette respiration de la collectivité, et simultanément intègre l'individu en elle.

Revenons aux neurones : un neurone, pris isolément, n'est pas « conscient », mais cent milliards de neurones interconnectés peuvent donner l'impression de l'être. Nous en sommes tous des manifestations. Entre un et cent milliards, que se passe-t-il ? Où commence la conscience ⁴⁵ ? Il n'y a évidemment pas de réponse claire et fondée à cette question. Mais on peut dire au moins que la conscience, si conscience il y a, résulte d'un mouvement d'interaction entre les neurones.

C'est déjà une « intelligence collective », quelque chose d'immatériel qui se produit « entre » des agents, les neurones, et non pas en eux. Ce constat a inspiré des constructions informatiques et robotiques, celles des essaims de robots. En programmant de manière adaptative une collection de petits robots aux capacités limitées, on

⁴⁴ Ce processus est particulièrement bien décrit dans « Le mythe de l'éternel retour » de Mircea Eliade, Gallimard, Folio essais, 1969.

⁴⁵ Les vidéos du colloque « physique et conscience », 9 et 10 Décembre 2005 <http://webcast.in2p3.fr/physiqueetconscience/index.php> donnent un survol des recherches actuelles sur ce sujet. Avec l'étude de la conscience, la Science est en train de se transformer elle-même profondément. Elle est sans doute en train d'effectuer une mutation d'ampleur comparable à ce que furent en leur temps la physique newtonienne ou la relativité.

obtient plus facilement un comportement dit « intelligent » qu'en exécutant un programme lourd sur un ordinateur puissant.

Cette question évoque celle de la conscience collective des humains. Si donc la conscience se construit sous forme de circulation d'influx nerveux dans des populations de neurones. Si leurs oscillations sont, du fait de nos aptitudes, couplés entre cerveaux différents, alors la conscience collective est possible. Elle est même au centre du « phénomène » de conscience car elle se construit par apprentissage interpersonnel.

Le ressourcement collectif de l'être, présent dès les chasseurs-cueilleurs, n'est pas une « croyance », mais une **technique** perpétuée à travers l'histoire. Son efficacité multiforme s'est confirmée à travers les âges et les civilisations. Il est à mon avis nécessaire, pour la suite, de se défaire de l'attachement aux croyances et même de la volonté de distinguer le « vrai » du « faux ». Une technique n'est ni vraie ni fausse. Elle est efficace ou elle ne l'est pas. C'est son efficacité qui, pour l'essentiel, fait qu'elle se perpétue.

L'homme pratique la chasse en groupe, et doit donc régulièrement réactiver son appartenance à une collectivité. Il est, comme bien d'autres animaux, tribal. Les êtres collectifs existent aussi chez les insectes, les poissons, les oiseaux, les mammifères. Ce qui laisse supposer que le « couplage » des fonctionnements neuronaux est un phénomène très général, utile à la perpétuation de nombreuses espèces.

Dans le processus initiatique comme dans les fêtes, le corps, celui de l'individu ou de la collectivité, est, au moins symboliquement, séparé en morceaux, puis reconstitué. C'est une mise à l'épreuve de l'être collectif immatériel. Comme pour un objet technique, on démonte puis on remonte pour vérifier que tout est en bon état, bien à sa place. En même temps, on revisite la mémoire de l'être et se réactivent le souvenir des moments fondateurs et la solidarité des participants.

Les formes de la reconstruction de l'appartenance varient selon les civilisations. La survivance la plus connue de cette tradition préagraire est le Vaudou. Mais toutes les sociétés traditionnelles, en Afrique, en Sibérie, en Amérique du Sud et même du Nord ont conservé la mémoire et les pratiques de cette « religion première » qu'est le chamanisme, dont on retrouve l'inspiration fondamentale dans toutes les religions ultérieures.

En ce début de troisième millénaire, le chamanisme est de retour. Il faut dire que, si l'on se réfère à la notion de reconnaissance, il est porteur d'enseignements inoubliables. Il énonce en effet, de manière métaphorique, les fondements de la vie. Pour lui, le temps est cyclique. Autrement dit, il se place dans le processus de reconnaissance, qui est une danse de l'esprit. Il conjugue cette danse à la fois dans l'initiation des individus et dans les cérémonies collectives.

Il exprime encore, par le processus de déconstruction reconstruction que son rythme est celui d'une mort suivie d'une renaissance. La décomposition des corps nourrit d'autres vies. Enfin, il reconnaît la transe comme voie d'accès aux grands transports de l'esprit, par lesquels les êtres vivants, qu'ils soient ou non de la même espèce, peuvent fusionner.

Les être vivants complexes sont faits de coopérations entre cellules. Chacun d'entre nous en comprend quelque mille milliards, qui se sont spécialisées à mesure de l'évolution. Le message spirituel du chamanisme apparaît comme un rappel : distinguer pour unir est le mouvement même de la vie, et ce mouvement est un rythme. « Au commencement était le rythme » ⁴⁶.

Le retour du chamanisme est aussi un rappel à des vérités que la science avait oubliées, parce qu'elle voit les choses du dehors, alors qu'il faut aussi les voir de l'intérieur, ce que l'approche cognitive

⁴⁶ Goethe, citation en exergue de ce livre

obligera nécessairement. Le temps n'est pas que linéaire, il est aussi cyclique. La pensée n'est pas que distinction, critique, déconstruction ; elle est aussi, et surtout, comme le grand fleuve biologique dont le courant nous porte, union en un tout complexe et cohérent. « distinguer pour unir », la distinction n'est qu'un prélude à l'union.

La domestication

[Retour à la table des matières](#)

Nos ancêtres, primates des savanes, puis chasseurs-cueilleurs, vivaient au sein d'une Mère Nature nourricière. Ils devaient obéir à ses lois et résister à ses agressions. Ils étaient dans une position d'infériorité, voire de soumission, confrontés à des forces obscures qui les dépassaient.

Les voilà qui prennent le dessus. Ils opèrent une domestication de la Nature. Ils sèment en ligne, façonnent le comportement d'animaux plus forts qu'eux, sélectionnent les semences. Ils projettent dans la Nature l'ordre de leur esprit. C'est le commencement de la « Techno Nature » ⁴⁷.

Sans doute, ce processus a été progressif. On comprend bien que les aptitudes à l'anticipation et à la simulation que nous avons évoquées, développées chez les chasseurs, aient entraîné une familiarité avec les animaux se traduisant par des relations de symbiose plus ou moins étroites. On comprend qu'elles aient donné le moyen d'anticiper les réactions de l'animal, jusqu'à être capable de le conditionner.

⁴⁷ expression due à Philippe Roqueplo, *Penser la Technique*, Seuil, 1983.

Le premier animal domestique est le chien, vers -15000, pendant l'époque « tardiglaciaire »⁴⁸. Toutes les races de chiens, et elles sont très variées, descendent, semble-t-il, d'une même louve asiatique. Le chien est le compagnon de chasse, trois millénaires avant la sédentarisation, laquelle aurait commencé vers -12000, entre les deux dernières périodes froides.

Les domestications d'animaux nourriciers, le bœuf, le porc, la chèvre et le mouton⁴⁹ commencent seulement vers -8500 au proche orient, suivant l'agriculture (-9500), après que le climat se soit réchauffé. Quant au cheval, il aurait été domestiqué seulement vers -3500 en Eurasie centrale.

Dans le cas du chien, il est clair que cette domestication n'a pas pour but de consommer la viande de chien. On imagine bien par contre la symbiose, l'entraide entre ces deux animaux chasseurs, l'homme et le chien, dans laquelle les facultés d'empathie et d'anticipation de l'un et de l'autre déploient leur virtuosité.

Les observations archéologiques montrent que la consommation de viande n'a pas été non plus le premier objectif de la domestication des ongulés. Pendant environ un millénaire, les viandes consommées dans les villages sont restées en majorité celles du gibier. La vache et la chèvre apportaient un autre produit que la chasse ne procurait pas : le lait.

Or, le lait est la nourriture des enfants. Si l'on tente d'imaginer les relations entre ces animaux domestiques et le village, la familiarité paraît plus vraisemblable que l'exploitation. Tuer un animal familier sans défense aurait été un geste pénible, pour lequel un rituel d'excuse est nécessaire. On en trouve encore de nos jours dans les campagnes,

⁴⁸ Ces informations sont extraites de l'ouvrage de Jean Denis Vigne, les débuts de l'élevage, Le pommier, 2004.

⁴⁹ Pour la production de laine, il faut attendre le 4^e millénaire.

le jour où l'on « tue le cochon », et dans les sociétés ayant échappé à l'industrialisation.

La consommation de la viande des animaux domestiques est donc sans doute apparue, en comparaison de la chasse, comme une solution de facilité, qui ne s'est imposée que progressivement.

L'augmentation de température qui s'est produite vers -9200, à la fin du tardiglaciaire, serait de l'ordre de 6°, ce qui est considérable ⁵⁰. Jointe aux débuts de l'agriculture, elle aurait menacé la survie de nombreuses espèces. Certaines ont effectivement disparu à cette époque⁵¹.

L'homme aurait alors pris des animaux sous sa protection, par solidarité. Les hommes de cette époque devaient se sentir beaucoup plus proches de la nature que nous. Voir des espèces menacées de disparition devait leur paraître un bouleversement de l'ordre du monde, contre lequel il fallait lutter.

La progression de l'élevage et de l'agriculture ⁵² est lente : environ un Km par an. De plus en plus d'espèces sont domestiquées : le chat (-8000), le lama (-5000), l'âne (-5000), la dinde (-4000), le chameau(-3000), le coq (-3000), le canard(-1000), le lapin (+1000). Elle continue de nos jours avec la domestication récente de l'autruche.

Si l'on s'en tient aux quantités produites, il est clair que la transformation apparue il y a dix mille ans, que les préhistoriens appellent

⁵⁰ À titre de comparaison, les estimations de l'élévation de température due à l'effet de serre pendant le 21^{ème} siècle sont entre 3 et 6°C, et l'hypothèse de 6° est considérée comme catastrophique.

⁵¹ Cynothérium, Mégalocéros en Corse, comme le rappelle J.D. Vigne.

⁵² Voir Marcel Mazoyer et Laurence Roudart, Histoire des agricultures du monde, Seuil, 1997,1998.

néolithique ⁵³, c'est d'abord l'agriculture. Mais si l'on prend en considération l'essentiel, c'est-à-dire l'évolution des aptitudes humaines, alors c'est à l'élevage qu'il faut penser.

À partir de -10000 ⁵⁴, on trouve des figurines qui semblent représenter des postures de « prière ». Certains en déduisent que l'homme, quittant une attitude de symbiose, commençait à imaginer un monde hiérarchique. Ce qui l'aurait amené, par la suite, à se sentir « comme maître et possesseur de la Nature ⁵⁵ ». Cette transformation serait une cause « cognitive » de la domestication.

Ce genre d'interprétation pose un problème de fond : l'évolution des idées et des représentations du monde peut-elle être pensée indépendamment du contexte objectif ? Autrement dit, faut-il admettre comme pertinent le concept de révélation comme « cause cognitive », ou bien la cristallisation des idées, les « révélations », ne sont elles qu'un processus naturel de synthèse interprétative ?

La question est essentielle pour la prospective. L'esprit, dit-on, souffle où il veut. Le moment précis, les modalités, le style des changements de paradigme sont imprévisibles. Mais ces révélations, événements cognitifs qui arrivent comme des coups de foudre, ne sont vraisemblablement que des interprétations du monde.

Et, après que le monde ait changé, de nouvelles interprétations apparaissent qui ajustent l'univers mental à la réalité. En résumé, il serait plus juste de parler de conséquences cognitives que de causes co-

⁵³ Parce que les premières traces qu'ils ont identifiées sont des pierres (lithos), travaillées avec plus de soin et d'habileté que dans la période antérieure. La transition fut longtemps appelée passage de l'âge de la pierre taillée à celui de la pierre polie.

⁵⁴ Jacques Cauvin : Naissance des divinités, naissance de l'agriculture, la révolution des symboles au néolithique, CNRS éditions, 1994.

⁵⁵ Selon l'expression de Descartes.

gnitives. Encore que ces conséquences deviennent à leur tour des causes organisatrices des mœurs.

Les vestiges archéologiques entre -9000 et -3000 montrent une dominante de statuettes féminines ⁵⁶, ce qui a été interprété comme un « culte » de la grande déesse mère. Il faut évidemment se garder de projeter dans le passé des notions actuelles, et le terme « culte » est peut-être inapproprié.

Néanmoins, il y a dans ces statuettes une évocation insistante de la sexualité et de la fertilité. Certaines montrent des accouchements. On peut donc assez naturellement supposer que, dans ces villages d'agriculture et d'élevage, la fertilité, la reproduction, moments critiques, donnaient à la féminité une place centrale.

Ainsi, pendant quelque six mille ans, aux débuts du néolithique, entre l'époque du chamanisme et celle du développement des échanges, la référence religieuse centrale aurait été celle d'une grande déesse, représentant les divers attributs de la féminité : le don de la vie, la protection, la sexualité et le plaisir... On ne peut qu'éprouver une certaine nostalgie à cette évocation.

En outre, la domestication, qui nous vient aussi de cette époque, est une transformation radicale du savoir-faire, le contrôle du psychisme et la symbiose avec l'animal domestique. C'est elle aussi qui prépare la suite.

⁵⁶ Voir Pierre Lévêque, Introduction aux premières religions, Le livre de poche, 1997.

De l'échange à la prédation

[Retour à la table des matières](#)

Vers la fin du 4^{ème} millénaire (-3000), le Moyen Orient donne naissance aux premières urbanisations. Phénomène surprenant : à priori, on ne voit pas bien pourquoi des fractions importantes de la population quittent le lieu de la production nourricière, la terre à l'époque, pour s'agglutiner dans des villes. Je ne prétends pas avoir trouvé d'explication définitive à ce paradoxe, mais il m'a inspiré un doute : il se pourrait bien que la question ait été posée à l'envers.

La plupart des raisonnements économiques, en effet, placent la rareté à l'origine de la valeur d'échange. Si on les suivait, les chasseurs-cueilleurs se seraient trouvés trop nombreux par rapport à leur territoire de chasse, et auraient inventé l'agriculture et l'élevage pour surmonter la rareté de la production alimentaire.

Or, cette théorie n'est pas confirmée par l'observation. L'âge de pierre que nous évoquons (le néolithique) était un « âge d'abondance ⁵⁷ ». L'interprétation des données disponibles conduit à une autre vision, dont le point de départ n'est pas la rareté, mais au contraire la surproduction :

Dans le « croissant fertile » mésopotamien, gagné par le réchauffement général, les récoltes sont abondantes. Les paysans ont du temps pour expérimenter. Ils sélectionnent des variétés plus productives, passent de l'épeautre au blé. Il en résulte une multiplication de la production, qui excède les besoins alimentaires. Dès lors, ils cherchent

⁵⁷ Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Gallimard, 1976.

à échanger le surplus, d'où la constitution des villes, qui sont d'abord des places de marché.

Un savoir technique et organisationnel spécifique à l'univers marchand se constitue peu à peu, entre -3000 et -1000 : l'écriture ⁵⁸, le calcul, la comptabilité, l'école, la métrologie, les tribunaux sont « inventés », tous nécessaires au bon fonctionnement des marchés.

Les documents écrits témoignent de cette situation. Les quatre cinquièmes ⁵⁹ du demi million de tablettes cunéiformes connues sont des « papiers d'affaires », tels que des actes de propriété, des documents comptables ou judiciaires, ou encore des exercices scolaires pour apprendre à calculer.

Pour mieux « veiller au grain », une partie de la famille va habiter en ville.

On peut supposer que la surproduction due à la sélection des semences et des animaux s'étendant à toute la région, il faut aller chercher de plus en plus loin des produits rares et précieux en échange des surplus. Là encore, ce n'est pas, pour prendre le langage des économistes, la demande qui tire l'activité, c'est l'offre qui va chercher de plus en plus loin des débouchés à la surproduction.

Le chameau est domestiqué vers -3000, le cheval vers -3500 en Asie centrale. Le monde des caravanes, des souks et des bazars, dont l'ambiance s'exprimera si bien dans les contes des mille et une nuits, s'établit alors progressivement le long des grandes « routes », dont la

⁵⁸ L'hypothèse souvent admise que l'écriture ait été « inventée » d'abord sous forme comptable et pour les besoins marchands ne semble pas assez fondée selon Jean Jacques Glassner « écrire à Sumer » Seuil, 2000, Chap 4. Néanmoins, il est clair que la pratique de l'écriture a été multipliée par les marchands.

⁵⁹ Jean Bottéro, Mésopotamie, l'écriture, la raison et les dieux, Gallimard, 1997.

plus connue sera la route de la soie, reliant la Chine à la méditerranée à travers l'Asie centrale.

La « route de la soie » et les autres grandes routes caravanières constituent en fait la première « mondialisation ».

Dès lors que circulent des marchandises précieuses, certaines ethnies vont trouver plus expéditif de s'en emparer en attaquant les caravanes plutôt que de se donner la peine de produire par elles-mêmes. En Asie centrale, elles quittent le village. De sédentaires, elles deviennent des hordes de cavaliers nomades. Le chameau, véhicule des caravanes, et le cheval, monture des assaillants sont les piliers de cette époque.

Pour raisonner en termes d'écosystème, le développement des circulations marchandes appelle la constitution d'ethnies de prédateurs. Mais, c'est là un point essentiel du raisonnement éthologique, la prédation a ses limites. Si le prédateur prélève trop, il détruit la ressource qui le fait vivre et en subit les conséquences.

Cette règle vaut, bien entendu, pour tout le règne animal. Mais la violence de la prédation capte l'attention et l'on oublie trop vite à quel point cette violence est nécessairement contenue. D'autant que cela suppose, chez des animaux que nous avons l'habitude de traiter de « sauvages », des régulations très élaborées dont la nature est encore mal connue.

Pour l'espèce humaine aussi :

Soit le prédateur limite, de son propre mouvement, son agressivité et se contente de prélever un « péage ⁶⁰ ». C'est le comportement fré-

⁶⁰ Cette situation subsiste de nos jours. Plusieurs ethnies d'Asie Centrale n'admettraient pas qu'une circulation de richesse sur leurs terres, fut-elle celle de pétrole dans un oléoduc, ne donne pas lieu à péage. Si ce n'était pas

quent des « peuples des steppes » d'Asie Centrale, cavaliers nomades dans la lignée des Scythes puis des Mongols.

Soit il se transforme en « protecteur ». Ce sont les royaumes, puis les empires sédentaires. La Chine, l'Inde, le Moyen Orient, autrement dit les pays situés le long de la future « route de la Soie » s'organisent ainsi progressivement, à partir du troisième millénaire.

La religion exprime à sa manière ce nouveau système social constitué par la circulation marchande d'une part et ses « protecteurs » de l'autre. Le processus est quasiment mécanique : le pouvoir se maintient par la crainte qu'il inspire. On peut dire qu'il vit de dissuasion.

Car il est important d'éviter les batailles, qui affaiblissent à la fois le vainqueur et le vaincu. Il n'exerce donc sa violence que de temps en temps, le minimum nécessaire pour qu'on le respecte et qu'on lui obéisse. Son entourage, qui vit de ses largesses, s'ingénie à trouver les superlatifs confortant son orgueil et sa réputation dominatrice, condition de son efficacité.

Cette surenchère de flatteries ne tarde pas à faire appel au surnaturel, et voilà les Dieux, dont on élabore à grands soins pour la circonstance l'image et la légende, mobilisés à leur tour au service des puissants.

La grande divinité féminine est toujours présente. Elle rappelle une vérité éternelle. Mais, à côté, les dieux guerriers, masculins, montent en puissance.

Les dieux ne meurent pas. Chaque époque en invente de nouveaux, qui expriment mieux que les précédents les conditions objectives du

le cas, elles s'estimeraient fondées, en vertu d'une relation millénaire entre les marchands et les guerriers, à détruire, à titre d'avertissement, les installations concernées.

présent et de l'avenir prévisible. En même temps, les anciennes divinités se transforment et s'adaptent.

Les organes de notre corps sont comme une mémoire de chair de l'adaptation de ce que nos ancêtres biologiques ont vécu depuis des centaines de millions d'années. De même, les religions apparaissent comme une mémoire ontologique, stratifiée, de l'histoire de l'espèce.

Peut-on dire, à ce stade, qu'on voit déjà s'esquisser la trifonctionnalité, avec la protection et la fertilité (la grande déesse mère) d'une part, la destruction créatrice (le dieu de la puissance) d'autre part et, au dessus, toujours présent, le principe de connaissance et de divination (le chaman) ? C'est possible, mais comme il s'agit d'une structure universelle et intemporelle, donc toujours présente, il est difficile de dater précisément le moment de son apparition. En tous cas, les observations précises sont plus tardives.

Quoi qu'il en soit, cette époque est le début d'un processus qui se poursuit encore de nos jours : la **domestication de l'homme par l'homme**.

J'emploie à dessein ce mot plutôt que celui d'« exploitation ». La « domestication » a un sens biologique. Elle se trouve aussi dans d'autres espèces : les fourmis élèvent des pucerons par exemple. D'autre part, l'animal domestiqué connaît une transformation de sa morphologie et de son équilibre hormonal.

La domestication n'est pas une restriction, un appauvrissement. Bien souvent, au contraire, l'animal domestique vit dans l'abondance par rapport à son cousin « sauvage ». C'est une symbiose d'un genre particulier où l'une des espèces aménage la vie de l'autre. Si l'animal domestiqué se porte mal, par suite de carences alimentaires ou de soins insuffisants, c'est que l'élevage est mal tenu.

Dans le village des chasseurs-cueilleurs, les trois fonctions sont déjà présentes : le chaman est un pouvoir « spirituel », le chef de village un pouvoir « temporel » et la population représente la fertilité, la production.

Après la période de la déesse mère, semble-t-il, l'installation de cette domestication met sur le devant de la scène la divinité masculine représentant le pouvoir guerrier, tout en laissant une place au chaman devenu prêtre, celle de renforcer l'autorité dissuasive des dominants.

L'ordre urbain et l'épopée mésopotamienne

[Retour à la table des matières](#)

Le grand mythe mésopotamien montre une extraordinaire lucidité. Il parle de la destinée humaine en des termes qui ne peuvent nous laisser indifférents :

Au début, les hommes, qui avaient été créés par le dieu technicien, Enki, en modelant de l'argile, vivent très longtemps. Mais ils se multiplient, s'activent dans tous les sens et font un tel tapage que le « Roi des dieux », Enlil, ne peut plus dormir. Pour les éliminer, il leur envoie l'épidémie. Mais Enki s'arrange pour que quelques uns soient sauvés. Ils se multiplient à nouveau ; le tapage recommence et Enlil, décide d'en finir en leur envoyant le déluge. Néanmoins, il épargne son ami, le « supersage » qui construit un bateau embarque un couple de chaque espèce. À la fin du déluge, il raccourcit la vie des hommes et diminue la reproduction par la mortalité infantile et la stérilité d'une partie des femmes ⁶¹.

Ainsi, se trouve déjà dans ce mythe la question éternelle, celle posée à la fin du 18^{ème} siècle par Darwin et Malthus, celle qui nous occupe encore actuellement : comment se fait-il que l'espèce humaine

⁶¹ Informations extraites du texte de Jean Bottéro « Babylone et la Bible », Hachette littératures, 1994.

ne soit ni plus, ni moins nombreuse que ce qu'elle est, en d'autres termes: « qu'est-ce qui régule la démographie ? »

On y trouve aussi l'idée que les hommes, par leur activité débordante, ont indisposé les dieux, au point de leur inspirer les plus graves châtements. Cette culpabilité se retrouvera dans la bible. De nos jours, ce mythe vient comme en écho rappeler que les lois de la nature n'étant plus respectées, les pires dangers se profilent à l'horizon.

D'autre part, l'épopée plus tardive de Gilgamesh, quand on la lit en gardant en mémoire le renversement de l'ordre du monde que fut la transition des chasseurs cueilleurs vers les agriculteurs et les cités états, apparaît comme une tentative de lui donner son sens profond.

Gilgamesh, roi légendaire, vivait vers -2600 ⁶². Son histoire raconte la transition de l'homme des bois à l'homme des villes ⁶³.

Les deux héros sont d'une part Gilgamesh, le puissant Roi d'Uruk, l'homme de la ville, d'autre part Enkidu, l'Homme des Bois, resté à l'état sauvage. Gilgamesh, ayant entendu parler de cet homme sauvage à la force extraordinaire, envoie une courtisane (déjà !) pour le séduire et le persuader de venir à la ville le rencontrer.

Il vient, ils se battent puis deviennent des amis inséparables. Ils vont vaincre le gardien de la forêt des Cèdres, "Humbaba le féroce aux sept fulgurances", puis ils maîtrisent le taureau céleste envoyé par Ishtar ⁶⁴, la grande déesse de l'amour physique. La présence de cette figure féminine, qui deviendra Astarté dans la Grèce antique, est essentielle. Elle exprime une reconnaissance du caractère divin de la féminité, qui sera renié par la suite.

⁶² Les premiers textes de sa légende datent de trois siècles après sa mort, vers -2300. Dans ces premiers récits, Enkidu est seulement un serviteur de Gilgamesh. Elle est réécrite vers -1300 (version Ninivite) et jusque vers +250, c'est à dire encore 1250 ans plus tard. Les débuts de l'agriculture sont bien antérieurs (env -8000).

⁶³ Informations extraites de Jean Bottéro, L'Epopée de Gilgamesh Gallimard, 1992.

⁶⁴ Appelée aussi Inanna, qui donnera le prénom Anna, Anne en français.

Enkidu meurt de maladie. Gilgamesh est inconsolable. L'horreur de la mort de son ami l'étreint. Il veut éviter que son propre corps à son tour ne se décompose. Fuyant les fausses gloires du royaume, il erre à la recherche de l'immortalité.

Il trouve Utanapisti le vieux sage, en train de faire la sieste. Il lui demande : comment as-tu été admis à l'assemblée des Dieux, comment as-tu obtenu la vie-sans-fin ? Utanapisti répond : "Démolis ta maison pour te faire un bateau ; renonces à tes richesses pour te sauver la vie"... "Embarques avec toi des spécimens de tous les animaux", puis il raconte l'Histoire du Déluge et de l'Arche.

En d'autres termes, il propose un scénario : celui de l'Homme jardinier, sauveur de la Nature. En vérité, il ne parle plus de la survie de l'individu, mais bien de celle de l'Espèce.

Le récit se termine, comme tous les voyages initiatiques, par un retour. Gilgamesh revient à Uruk, devenue une ville de trois cents hectares, en brique (signe de modernité ?), consacrée à Ishtar, grande déesse de l'amour.

Le combat, puis la fraternité de l'Homme domestique et de l'Homme sauvage qui deviennent comme les deux versants d'une même personnalité, expriment clairement la problématique de l'époque. Deux comportements s'affrontent, les hommes sont partagés entre leur symbiose avec la Nature d'une part, leur nouvelle puissance d'autre part, dont ils ne se lassent pas de faire la démonstration, jusqu'à défier les Dieux.

Alors, l'enseignement du vieux sage, Utanapisti (alias Noé) donne la clef de l'avenir. Pour durer, il va te falloir prendre soin de la Nature, préserver les espèces menacées, en cas d'urgence sauver du déluge des couples de tous les animaux. Car, évidemment, l'Homme domine la Nature mais il ne peut se passer d'elle. S'il veut survivre en tant qu'espèce, il doit la préserver et la cultiver.

Les Mésopotamiens, qui ont inventé l'écriture, sont de grands classificateurs. Ils tiennent des archives en ordre. Ils ont une comptabilité. Lorsque Utanapisti indique comment placer les animaux dans le bateau, il précise les dimensions : 3 600 m² de superficie, soixante mètres de flanc, sept étages décomposés chacun en neuf compartiments... le tout calfeutré avec 10 800 litres de bitume qui suinte de la terre, nous sommes en Irak !

Partout, l'ordre imposé par l'Homme est le signe de la nouvelle civilisation qui s'affirme. Les bas-reliefs glorifient le pouvoir royal en montrant, précisément alignés, les vassaux apportant au souverain des fruits de leur récolte...

Mais cette nouvelle société ne peut devenir immortelle que si elle remplit son rôle. L'histoire de l'arche est centrale, et d'ailleurs racontée avec force détails, alors qu'elle passera au second plan dans les textes ultérieurs. Elle dit que l'Homme n'est plus le prédateur de la Nature. Il doit en devenir le protecteur, le guide, le pilote, le gardien autrement dit le jardinier.

Pour comprendre le sens du mythe mésopotamien, il faut se replacer dans les conditions de l'époque. Cette extraordinaire réussite de la volonté humaine que manifestent l'agriculture et l'élevage place l'Homme en position de souverain du monde. On pouvait craindre qu'il se laisse aller au vertige de sa propre puissance. Bien des superlatifs l'expriment. Gilgamesh et Enkidu portent des baudriers de soixante kilos. Ils font des étapes de cinq cents kilomètres... Le récit met en scène de formidables scènes de violence, qui démontrent la force surhumaine des héros.

Néanmoins, ces débordements d'énergie virile sont tempérés par des présences féminines : la mère de Gilgamesh, et aussi la courtisane "Lajoyeuse" (sic). À cette époque, où tout était encore suspendu à la fécondité de la terre, la présence de la Grande Déesse Ishtar, déesse de l'amour et de la fertilité, s'imposait naturellement.

La démonstration de force est aussi et surtout relativisée par l'impératif écologique, exprimé à travers le mythe du déluge. Le héros est double : l'homme sauvage mortel et son alter ego l'homme "civilisé" qui voudrait devenir immortel mais n'y arrive pas. Ce dédoublement est le signe que le changement de système technique est une mutation profonde, comme celle de la chrysalide qui se mue en papillon.

La Mésopotamie connaît les préliminaires d'un esprit scientifique ⁶⁵ : la religion s'accompagne de divination. Celle-ci fait l'objet de traités, de plus en plus précis et toujours rédigés sous la forme : **si ... alors...** Par exemple : "**si** le Vent du Nord balaie la face du ciel jusqu'à l'apparition de la nouvelle lune, **alors** la moisson sera abondante". Insensiblement, ces traités passent d'un constat de succession à une relation de cause à effet, établie par l'expérience.

Les Mésopotamiens, surtout, créent les rudiments de droit écrit (le code d'Hammurabi est le plus connu), rédigés selon le même modèle : "**si** un homme a volé, soit une pièce de gros ou de menu bétail, soit un âne soit un porc, ou un bateau... qui sont la propriété d'un simple citoyen, **alors**, il remboursera dix fois la valeur de ce qu'il avait volé.

Ce sont bien là des avancées dans l'ordre de la domestication. L'établissement de règles du type si...alors au moyen de la pratique et de la répétition est bien le procédé par lequel s'opère le dressage des animaux domestiques. Il fait fonctionner la mémoire procédurale ⁶⁶.

La transformation mésopotamienne nous permet aussi de répondre à une autre question que nos contemporains considèrent comme importante : **pourquoi y a-t-il des textes sacrés ?**

La réponse n'est pas évidente à première vue. On comprend que nos ancêtres chasseurs cueilleurs aient sacralisé certains arbres, pensant qu'ils relient le ciel et la terre, ou certains animaux, parce qu'ils sentent des choses qui nous échappent ; mais des textes immobiles et sans vie, écrits dans un langage humain, pourquoi ?

⁶⁵ Jean Bottéro, Mésopotamie, l'Écriture, la Raison et les Dieux, Gallimard, 1997.

⁶⁶ La distinction « mémoire procédurale, mémoire déclarative » est due aux travaux de Larry Squire et Neal Cohen (1980). Voir La mémoire, de l'esprit aux molécules, Larry Y Squire, Eric Kandel, Champs, Flammarion, 2005 et aussi Biologie de la mémoire, Georges Chapoutier, Odile Jacob, 2006.

La réponse vient assez naturellement si l'on se souvient que l'écriture est inventée dans un univers marchand. Elle est une technique pour prendre acte des propriétés, des comptes, des contrats. C'est une manière de rendre fiable, pérenne, indiscutable ce qui auparavant ne faisait l'objet que d'engagements verbaux.

Donc le texte est à la fois porteur d'une parole qui vaut engagement et garant de la pérennité de cet engagement dans le temps. On voit bien alors comment se conjuguent ce rêve d'immortalité exprimé dans l'épopée et la nécessité, de plus en plus pressante à mesure que les échanges s'étendent au loin, de rendre crédibles les engagements d'affaires.

Quoi de plus naturel, alors, que de fixer par écrit la pérennité des mythes fondateurs ? Et ces textes seront dits sacrés parce que plus impératifs encore que les engagements des mortels. La notion de « sacré » se réfère à la crainte d'un châtement en cas de transgression, d'autant plus redouté qu'il n'est pas défini et vient d'êtres surnaturels. Elle se comprend bien comme amplification subliminale des châtements terrestres infligés aux marchands indéliçats.

Les Mésopotamiens ont appris à ruser avec leurs dieux. Lorsqu'un mauvais présage (par exemple une éclipse) annonce la mort d'un souverain, on lui substitue, avec d'infinies précautions soit une autre personne, soit un animal, que l'on exécute et enterre en grande pompe.

Ainsi, la relation avec les puissances, même surnaturelles ne les laissait jamais démunis. Loin de céder au fatalisme devant des perspectives néfastes, ils redoublaient d'activité pour redresser la situation à leur avantage, allant jusqu'à bernier les Dieux.

On voit déjà s'esquisser cette façon de faire "orientale", cette gestion onctueuse et raffinée des faux-semblants, qui apportera tant de réussites commerciales aux natifs de ces régions. Cette mentalité té-

moigne d'une civilisation quittant la soumission aux forces naturelles pour s'engager dans la voie de l'échange, de la confiance et de la domestication.

Les Ahuras, dieux de la puissance

[Retour à la table des matières](#)

Les conditions d'adoption d'une divinité dominante sont bien illustrées par l'histoire plus récente de Zoroastre, prophète du 7^{ème} siècle av. JC ⁶⁷. Il est né près de Samarcande, ville d'Asie Centrale située précisément au milieu de la route de la soie, au noeud de communication entre la Chine, l'Inde et le Moyen Orient, au croisement de cette route est-ouest avec la route nord sud qui va de la Russie au Cachemire.

La collectivité des Dieux, au temps de Zoroastre, se range en trois catégories où se retrouve la trifonctionnalité : d'une part les forces vitales (les Ahuras), d'où procèdent la combativité, les passions, l'énergie vitale, d'autre part les êtres de lumière (les Daévas), d'où procèdent les clartés de l'entendement ⁶⁸, enfin, les divinités de la fertilité.

⁶⁷ Il subsiste une incertitude sur l'époque où vécut Zoroastre. Les historiens la situent entre le 7^{ème} et le 10^{ème} siècle av JC, la tradition religieuse mazdéenne affirme qu'il s'agit bien du 7^{ème} siècle (660-583 avant JC) et non plus tôt.

⁶⁸ Comme l'explique Jean Varenne, Zoroastre, Dervy, 1996, p 20. J'ai retranscrit Daévas et Ahuras selon le vocabulaire perse, qui correspondent respectivement à Dévas et Asuras en sanscrit.

Cette trifonctionnalité ⁶⁹ résulterait d'une superposition des divinités protectrices, d'origine perse et des divinités de destruction créatrice, d'origine dravidienne. Néanmoins, elles forment entre elles un ensemble structuré si solide et cohérent qu'il a traversé les lieux et les temps jusqu'à nos jours. On peut aussi dire qu'elles trouvent leur origine dans les fonctions anciennes du village néolithique, dans lequel se trouvait déjà le pouvoir temporel (le chef de village), le pouvoir spirituel (le chaman) et le travail agricole et pastoral (la fertilité).

Dans cet univers spirituel structuré, la place des dieux de la puissance, autrement dit la destruction créatrice, est une parmi d'autres. Après l'intervention de Zoroastre, elle devient prépondérante.

Les Indo-Iraniens se fixent (à la manière des Vikings devenus Normands) et développent une civilisation agro-pastorale. Alors, une sorte de conflit s'installe entre les Dieux. En Inde, respectueuse des "forces de l'Esprit", seuls les Daévas sont acceptés comme Dieux véritables. Les Ahuras sont qualifiés d'ennemis des Dieux. En Iran au contraire, c'est le pouvoir qui affirme sa domination. Les Ahuras, les forces vitales ont la priorité. La méfiance s'instaure vis à vis du monde de l'intellect. Les Daévas sont qualifiées de forces du Mal, Daéva devient Daïmon puis Démon.

Cet épisode est essentiel pour comprendre la suite. Il cristallise la présentation « dualiste » des forces du Bien luttant contre les forces du Mal ⁷⁰, jusqu'au triomphe, à la fin des temps, des forces de la Lu-

⁶⁹ Observée par Georges Dumézil dans la plupart des « religions » indo-européennes. Les trois fonctions dont il s'agit peuvent s'exprimer sous différentes formes : dans l'Europe médiévale, c'était : corps-âme-esprit. En termes contemporains, ce sont : le concret, l'affectif et le conceptuel. Cette analyse « ternaire » permet d'échapper au schéma amputé bipolaire corps-esprit ou encore sujet-objet où s'est enfermé le scientisme.

⁷⁰ sans doute on trouve, dans la plupart des cultures, l'expression de forces bénéfiques et maléfiqes bien antérieures. Mais cette expression du Bien et du Mal comme deux entités de force comparable est au centre de la vision iranienne. Elle se reproduit et se transforme ultérieurement dans le mouve-

mière, identifiées (un peu hâtivement) au Bien. Alors que dans l'opposition traditionnelle de la trifonctionnalité entre la destruction créatrice et la préservation de l'existant, l'une et l'autre sont également nécessaires car leur confrontation perpétue la Vie.

On comprend mieux aussi pourquoi ultérieurement le Diable sera présenté comme un ange déchu et pourquoi on l'appellera Lucifer, étymologiquement porteur de lumière. C'est parce qu'il prend la suite des Daévas, lesquelles présidaient au doute, à la contestation, mais aussi à la clarté d'esprit (comme plus près de nous, le doute cartésien puis scientifique).

Zoroastre est un « professionnel ». Bien qu'il soit né dans la caste des guerriers, il a longuement étudié pour devenir prêtre (zaotar). Il est nourri de poésie liturgique dont il connaît des milliers de vers. Il ne cherche pas à renier la religion de ses ancêtres mais à la réformer ⁷¹, à la moderniser pour les besoins de l'époque et aussi à la purifier, car elle apparaît frelatée, inutilement formaliste, ayant oublié l'essentiel.

Il faut qu'il attende l'âge de quarante ans pour que, après bien des tentatives infructueuses, sa prédication trouve enfin une oreille attentive en la personne d'un seigneur local, Vishtâspa, qui fait de lui son maître des cultes et son confident pendant plus de trente ans.

Les prêtres, à l'époque, étaient en quelque sorte mis en concurrence par les rois. Chaque royaume avait sa variante, son style, et pouvait même faire appel à plusieurs équipes d'officiants s'il estimait nécessaire d'aborder les Dieux de plusieurs manières à la fois. Dans ces

ment gnostique, le manichéisme, les cathares... et est encore présente actuellement dans les discours politiques (par exemple dans ceux de la droite américaine fustigeant les « forces du mal »).

⁷¹ Jean Varenne, dans "Zoroastre, prophète de l'Iran" op. cit. dit que l'on peut comparer les débuts du Mazdéisme à la Réforme protestante. Ils ont en tout cas en commun des réussites entrepreneuriales. Encore de nos jours, bien des grandes entreprises indiennes (Tata) sont entre des mains zoroastriennes.

conditions, seule la conviction d'un prince pouvait permettre au réformateur d'émerger.

Zoroastre simplifié. Tout procède d'un Dieu unique, Ahura Mazda, le "Seigneur sage". Mais celui-ci a deux enfants, deux frères "jumeaux" dit le texte, Spenta Mainyu, l'esprit Saint, où se retrouve la fertilité et Angra Mainyu, l'esprit du Mal, qui, depuis les débuts de la création, lutte pour détruire ou pervertir la loi divine.

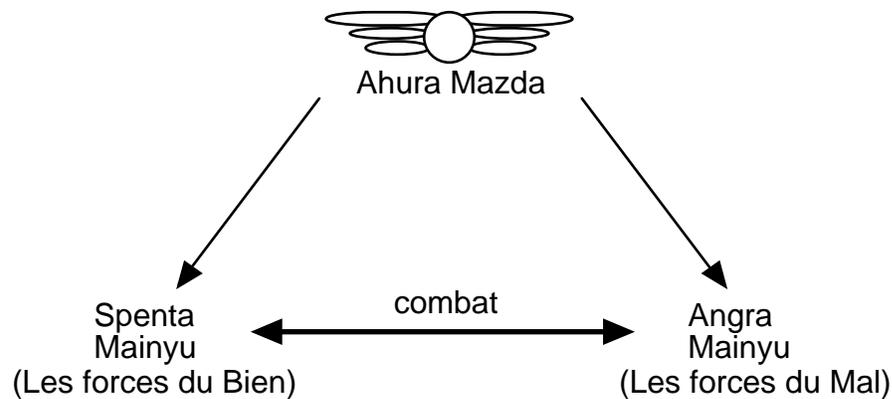


Schéma zoroastrien

Le Prophète eut la révélation de cet état de choses lors d'une vision, celle de la lutte entre l'armée des forces du Bien, vêtues de Lumière et celle des forces du Mal perpétuant dans l'ombre la distillation du doute et l'oeuvre destructrice.

La religion de Zoroastre ⁷² est aussi un hymne à la Vie, dont l'inspiration agricole est évidente. Ce qui est saint, dit-il, c'est une ferme prospère, des animaux bien nourris et de nombreux enfants, tous en bonne santé.

⁷² Pour Zoroastre, le Dieu suprême est Ahura Mazda (d'où le nom de Mazdéisme), représenté sur les bas reliefs par un soleil ailé. En dessous, s'affrontent les forces de l'ombre et les forces de la lumière.

Il faut lutter contre les forces du Mal, celles qui sont responsables des maladies, reprennent les corps au décès, et opèrent sa décomposition. En langage contemporain, nous dirions l'entropie, principe de désorganisation, opposé à la Vie, identifiée à un principe d'organisation (néguentropie).

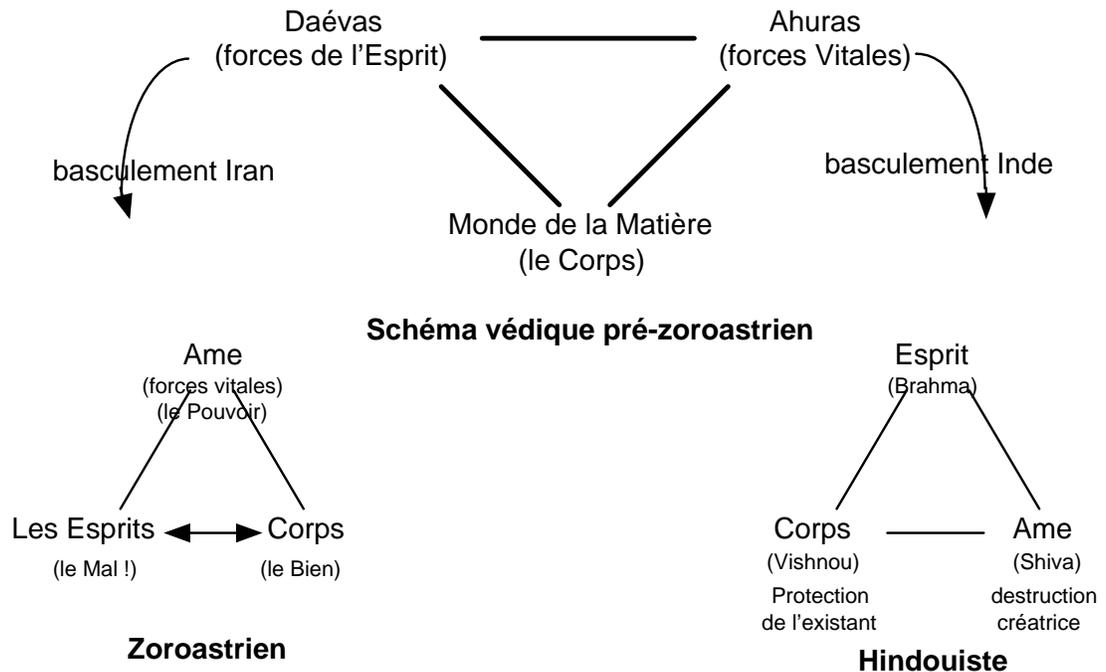
Je ne peux m'empêcher de penser qu'un schéma aussi simple ne peut que rendre de grands services au pouvoir temporel en magnifiant son rôle terrestre. Il peut alors jeter l'anathème sur d'éventuels ennemis, en les accusant d'être habités par les forces du mal. À l'époque, sont particulièrement visés les cavaliers Scythes, qui continuaient leurs pillages.

Zoroastre recommande en effet de pourchasser les pillards, manifestement inspirés par les forces du Mal, mais de laisser la vie sauve aux habitants des cités conquises, alors que l'habitude était de faire un immense tas avec les têtes des vaincus.

Les rois Achéménides (Cyrus, Darius..), qui feront la grandeur de la puissance perse, ont l'habileté d'adopter sa religion. Ils voient alors quantité de peuples venir se placer sous leur protection.

Cette transformation Zoroastrienne est une réorganisation du paysage symbolique. Il y avait donc, comme il a été dit, les Daévas (forces de l'Esprit), celles qui apportent la clarté. Il y avait aussi les Ahuras (forces de l'Ame), celles qui apportent le courage, la détermination. Les unes et les autres surplombaient l'univers matériel où nous vivons. Les unes le rendaient lisible, les autres le rendaient combatif.

Le tout se présentait donc comme un triangle la pointe en bas. Zoroastre, en Iran, le fait basculer du côté favorable au pouvoir. Alors que, en Inde, dominée par la caste des brahmanes, le registre de l'Esprit devient prépondérant, sans que, pour autant, le pouvoir temporel soit nécessairement soumis aux prêtres.



Depuis, la religion Mazdéenne est devenue une religion fermée. Ne peuvent être Mazdéens que les enfants de Mazdéens, ayant de surcroît subi l'initiation. A partir du 13^{ème} siècle, elle est même devenue inintelligible, les fidèles ayant perdu la connaissance de la langue de leur texte sacré, l'Avesta. C'est seulement sept siècles plus tard, au 19^{ème}, que le linguiste français Darmesteter leur restitue le sens des prières qu'ils psalmodiaient sans les comprendre ⁷³.

Ce point est important pour la compréhension des fonctionnements religieux. Un texte sacré peut remplir son rôle sans même être compris. On le psalmodie comme un air de musique. Si, dans l'enfance, il a été appris dans des circonstances favorables, sa présence orientera automatiquement, pour toute la vie, le psychisme vers une attitude d'ouverture et de confiance.

⁷³ L'Eglise catholique a échappé de peu à un destin semblable lorsque, au concile de Vatican II, elle a renoncé à la messe en latin.

Les textes de la Torah ou du Coran ne sont intelligibles que si l'on se replace à l'époque où ils ont été écrits. On les utilise encore. Soit en leur cherchant des sens cachés (le Talmud ou la Cabbale), soit au moyen de commentaires littéraires et linguistiques pour le Coran, on arrive à en tirer des enseignements, qui n'ont sans doute pas grand chose à voir avec l'inspiration qui a guidé leur écriture.

L'enseignement de Zoroastre s'est diffusé bien au-delà des Mazdéens. Combien de nos contemporains sont, si l'on peut dire, zoroastriens sans le savoir. Ils voient -leur discours en témoigne- la vie comme un combat inlassable et interminable entre le Bien et le Mal, dans lequel ils s'identifient, dans le meilleur des cas aux forces de lumière, apportant la clarté, l'organisation et la prospérité (attitude très répandue dans les entreprises), dans le pire aux forces de destruction chargées de confirmer, à chaque génération, que tout, dans ce monde, est voué au déclin.

La présence de l'idéologie zoroastrienne dans les civilisations ultérieures ne s'est pas estompée, du moins pour ce qui est du centre de la doctrine. L'interprétation de la Vie comme une lutte du Bien et du Mal est restée une idée populaire plus que vivace. Nous la voyons fonctionner dans vie quotidienne et dans beaucoup de fictions contemporaines (par exemple la "guerre des étoiles").

Prospective des religions (2007)

LES SCÉNARIOS

L'institutionnalisation

[Retour à la table des matières](#)

Dans les civilisations agraires, les pratiques religieuses ont été constamment influencées par le pouvoir temporel. Toutefois, les relations de la religion au pouvoir ne se limitent pas à une soumission permanente et confortable. S'il en était ainsi, les porteurs du message spirituel perdraient toute crédibilité. Ils seraient aux princes ce que les publicitaires sont aux détergents.

L'histoire des religions montre au contraire qu'elles naissent d'un élan généreux, en réaction contre les excès de pouvoir. Une fois qu'elles sont devenues reconnues, puis dominantes la relation s'inverse. C'est un processus bien connu des historiens de l'innovation : l'institutionnalisation. La trajectoire innovatrice usuelle est en effet la suivante.

- Les débuts sont animés de générosité sans limite et d'amour universel. Tout paraît possible, on est comme saisi par un flux créateur, habité par une force vitale qui nous dépasse. C'est l'"état naissant"⁷⁴.

⁷⁴ Si bien décrit par Francesco Alberoni, *Le choc amoureux et Genesis*.

- Cette manifestation de pure Vie attire les fidèles. Il faut répondre à leur demande, ce qui laisse moins de temps pour la création, mais apporte les signes multiples de la réussite : l'argent, la notoriété, les disciples.

- L'activité créatrice a cédé la place à la répétition. On répond aux demandes par des commémorations ritualisées. L'inspiration initiale ne figure plus qu'à l'état de souvenir. A la place, on livre de la quantité.

- C'est alors que se présentent de nouveaux venus, qui constatent le dessèchement et proposent de revenir aux sources de Vie. L'institution résiste. Ses moyens lui permettent d'éliminer les innovateurs. Elle le fait, en contradiction avec ses principes fondateurs.

- Après ce crime, elle entre dans une phase d'oblitération de la conscience, de duplicité, où ses actes contredisent son discours, et de lent déclin. Elle distille autour d'elle une intolérance morbide et des rituels fossilisés ⁷⁵.

Le lecteur aura reconnu dans cette trajectoire les moments de l'histoire de l'Eglise catholique, avec sa jeunesse, son institutionnalisation comme religion officielle à la fin de l'empire Romain, sa montée en puissance pendant le haut moyen âge, son crime instituant, l'Inquisition, qui dure cinq siècles du 13^{ème} au 17^{ème} et fait plusieurs millions de morts, suivi d'un lent déclin, retardé par les colonisations missionnaires et ethnocidaires ⁷⁶ en Amérique Latine et en Afrique. Trajectoire générale qui ne saurait faire oublier que l'on trouve aussi dans cette même Eglise un travail d'enseignement, de solidarité et une spiritualité dignes de la plus grande estime.

⁷⁵ Illustrant ainsi la thèse de Marcel Gauchet, le désenchantement du monde, op. cit.

⁷⁶ Le terme « ethnocide » est dû à Robert Jaulin. Alors que le génocide est une extermination, l'ethnocide ne tue pas les corps mais l'esprit et l'âme des peuples.

Elle n'est pas la seule à connaître une telle évolution. Tout au long de l'Histoire, les pouvoirs temporels se sont trouvés, soit en position de symbiose avec le développement de nouvelles formes religieuses, soit en face de clergés insupportables, autoritaires et tracassiers.

C'est le point commun entre l'histoire du Pharaon Akenaton et celle de

Mani : un souverain, exaspéré par un clergé conservateur qui veut tout régenter, trouve un nouveau prédicateur et entérine une transformation de la Religion dans un sens plus "libéral", si l'on peut dire.

Akenaton (15^e siècle av. JC), rejetant l'emprise des prêtres de Thèbes, crée un culte simplifié de l'énergie solaire. Ça ne dure pas longtemps. Son successeur, un adolescent, Tout Ank Amon, est vite repris en main par le clergé qui restaure les cultes anciens.

Mani (3^e siècle après JC) enseigne que toutes les croyances sont acceptables, car elles disent toutes la même chose avec des mots différents. C'est le plus tolérant des prophètes ⁷⁷. L'Empereur d'Iran (Ctésiphon, un Sassanide) voit dans sa doctrine un excellent moyen de se débarrasser des prêtres Zoroastriens, devenus plus qu'encombrants, et de montrer sa mansuétude vis-à-vis des croyances des peuples de la périphérie.

Après la mort de son protecteur, Mani est supplicié. Depuis, les clergés sectaires s'acharnent à donner de lui une image abominable. On comprend bien pourquoi : La seule idée que la tolérance est possible remet en cause leur sectarisme, c'est à dire leur fonds de commerce. Il ne nous est resté de lui que l'adjectif manichéen. Seuls certains peuples de l'Est (les Ouïgours) ont conservé son message. Ils ont vu en lui, peut-être à juste titre, une réincarnation de Bouddha.

⁷⁷ Voir le magnifique roman d'Amin Maalouf sur Mani, *Les Jardins de Lumière*, 1992.

Le conflit autoreproducteur

[Retour à la table des matières](#)

En prenant du recul, nous pouvons identifier un scénario ⁷⁸ général centre-périphérie des royaumes combattants.

Aux marges des empires agricoles, égyptiens, perses, turcs ou autres des populations de va nu pieds ⁷⁹ subsistent comme elles peuvent, plus ou moins réduites en esclavage, chassées quand elles dérangent. Dans ces peuples opprimés, des prophètes se lèvent et disent : nous avons aussi notre Dieu à nous. Il est plus puissant que les empereurs. Il nous bénit mais il nous a envoyé des épreuves. C'est l'apparition des religions dites libératrices, **issues de l'exclusion et de la marginalité**.

Le Dieu des Juifs entretient un rapport "privilegié", d'inspiration sado-masochiste ⁸⁰ avec son peuple. Celui des Chrétiens est venu "racheter" l'humanité (allusion à sa situation d'esclave) en prenant sur lui la souffrance. Celui de l'Islam, porté par un chef de guerre, est à la fois sublime et vengeur ⁸¹.

Ces trois religions, quand on les compare aux cultes antérieurs, ont en commun des traits qui résultent clairement de la situation objective où se trouvaient les peuples qui les ont créés : elles focalisent leur attention sur l'exploitation de l'Homme par l'Homme. La relation avec la

⁷⁸ Identifié par Robert Jaulin

⁷⁹ Selon l'expression de Jean Bottéro, "La Naissance de Dieu", Gallimard, 1992.

⁸⁰ Lire à ce sujet l'étude remarquable de CG Jung, Réponse à Job, Buchet Chastel.

⁸¹ Il ne s'agit pas de ici de réduire ces grandes religions dont le contenu est d'une infinie richesse, mais de les situer dans des conditions objectives de survie.

Nature passe au second plan. La femme aussi : il n'y a plus de divinité féminine ⁸².

Le Dieu, désormais unique, est comme une image dilatée de l'opresseur. Il est dépositaire de la "toute puissance", sorte de rapport de force à l'état pur. Le fidèle est soit un élu soit une victime, voire les deux à la fois.

Tous les "esprits" qui peuplaient le monde de leur diversité, ceux des ancêtres et ceux des êtres vivants, disparaissent, occultés par cette figure obsédante du Pouvoir. L'univers est désenchanté. Ou plutôt l'enchantement déserte la religion. Il se replie sur les contes de fées ⁸³.

La première conséquence de cette variante victimaire et/ou vindicative du monothéisme est une succession "dialectique" ⁸⁴ de conflits ⁸⁵. Le scénario est le suivant : l'opprimé brandit l'étendard de "son" Dieu, se révolte, gagne et devient oppresseur. Les nouveaux opprimés, imitant leurs oppresseurs, brandissent à leur tour l'étendard de leur Dieu, se révoltent, etc.....

Aux marges des empires naissent les germes des nouvelles puissances. Et le Dieu unique, dans ses avatars successifs, sort de l'ombre et du tumulte, couvert du sang des vaincus. Il est générateur d'un processus de distinction, puis de séparation, puis d'hostilité et de meurtre qui est sa véritable signature : étymologiquement dia-bolique, ce qui sépare en deux (dia-ballein).

⁸² Dans le cas du judaïsme, les textes anciens évoquaient, non un Dieu unique, mais un couple Iahvé et sa femme Ashera. Celle-ci a été éliminée par la suite.

⁸³ J'estime que c'est très largement le cas aujourd'hui. En plus des contes de fées, y a réenchantement par le cinéma et la fiction auxquels n'échappe aucun des grands thèmes de la religiosité.

⁸⁴ Autrement dit, semblable à la trajectoire de la "Phénoménologie de l'Esprit" de Hegel.

⁸⁵ Comme l'explique Robert Jaulin "l'Univers des totalitarismes", Loris Talmart, 1995 et "les Chemins du vide" Christian Bourgois.

Cette machine infernale ⁸⁶ nous a poursuivi encore au vingtième siècle sous la forme des luttes révolutionnaires, génocides et holocaustes. Ses effets sont démesurément amplifiés par la puissance technique et médiatique de l'époque, mais le fond reste le même.

Il me semble que la tentative du Christ est à replacer dans cette perspective. Si le message des évangiles insiste à ce point sur ce qui unit les humains par delà leurs différences, si ses paraboles s'opposent à l'intolérance et à l'incompréhension, c'est sans doute parce qu'il voyait les forces de séparation dominer et ravager le monde et tentait tout en son pouvoir, y compris le don de sa vie, pour les contrecarrer.

Cela n'a pas empêché l'Eglise de faire massacrer en son nom : les croisades, l'Inquisition et l'ethnocide de l'Amérique Latine...

Il faut donc poser la question autrement. L'approche cognitive le permet : il ne s'agit plus d'identifier les forces de séparation au Mal et celles qui réunissent au Bien. En effet, tous les fonctionnements vivants, y compris ceux de l'Âme et de l'Esprit, sont constitués d'une succession de séparations et de réunions, qui sont comme les diastoles et les systoles du mouvement cardiaque, l'inspir et l'expir du souffle.

Au niveau le plus élémentaire de la Vie, se trouvent à la fois la fusion des codes génétiques, qui produit un être nouveau, et les résistances immunitaires, qui, en séparant le "soi" du "non-soi", permettent à cet être de survivre. C'est en comprenant dans sa chair les mécanismes fins de la reconnaissance que l'homme futur peut retrouver son harmonie avec la Nature, et non pas en s'accrochant à une position déportée, soit du côté du sym-bolique, soit du côté du dia-bolique.

⁸⁶ Ce mécanisme a été bien décrit aussi par René Girard, *La violence et le sacré*, Hachette littérature, 1998.

La seconde conséquence de cette forme de monothéisme est positive : c'est l'ouverture à l'innovation. Si le marginal peut devenir un jour dominant, alors l'innovation, qui est toujours, à ses débuts, portée par des marginaux, n'est pas systématiquement tuée dans l'oeuf, comme c'est le cas dans les sociétés qui respectent, avec une absolue priorité, l'ordre établi ⁸⁷.

⁸⁷ Sur cette question de l'innovation, geste par lequel l'Homme s'approprie le Pouvoir Créateur, voir en particulier les travaux de JE Aubert (Banque Mondiale) sur les différentes modalités de l'innovation selon les contextes culturels. En particulier, le colloque de Cerisy, Vers des civilisations mondialisées, de l'éthologie à la prospective, éditions de l'Aube, 2004.

Prospective des religions (2007)

LES SIÈCLES DE L'ESPRIT

Le siècle des fondements

[Retour à la table des matières](#)

Au 6^{ème} siècle avant JC, sans doute en réaction à l'oeuvre de Zoroastre, la question du pouvoir est à nouveau posée. Après que l'ordre de l'esprit humain, projeté dans la Nature (l'agriculture et l'élevage), se soit prolongé majestueusement dans l'organisation sociale, apparaît un doute : est-ce que tout cela est juste, légitime et est-ce que ça fonctionne vraiment ?

Ce doute, qui est aussi une ouverture à l'innovation, se manifestera dans un autre contexte, au douzième siècle après JC, en même temps que la transformation du système technique agraire, enfin à la révolution industrielle au siècle des Lumières.

Comment se fait-il donc que, à certaines époques, les systèmes religieux changent simultanément dans des lieux très différents, comme si le monde de l'Esprit était secoué par un séisme fondateur ?

Telle est la question que pose l'Histoire de ces périodes, que j'appelle les "Siècles de l'Esprit". Au 6^{ème} siècle av. JC, par exemple, apparaissent à la fois le Taoïsme et le Confucianisme en Chine, le Bouddhisme en Inde, Pythagore, Thalès, Héraclite et Parménide, les

débuts de la Philosophie grecque et de la démocratie, ainsi que l'invention de la synagogue ⁸⁸.

Ces apparitions sont concomitantes d'une mutation du pouvoir. Le cas grec nous en indique la piste : Ce pays, constitué d'une poussière d'îles pose, du fait de son émiettement naturel, un problème de gouvernabilité permanent.

À l'époque, en cas de danger, on nommait, pour une durée limitée, un "tyran", investi de pouvoirs considérables justifiés par l'urgence.

Voilà que, dans l'île de Samos, près des côtes d'Asie mineure, le tyran Polycrate meurt. Maïandros est désigné pour lui succéder. Surprise, il refuse. Il dépose le pouvoir au centre de l'Agora où prend place, symboliquement une pierre, l'"Omphalos", censée représenter le centre du monde en équilibre.

La communauté prend désormais ses décisions par délibération des chefs de tribus réunis autour de l'omphalos. L'organisation sociale devient "isonomique", étymologiquement "qui se tient en équilibre par soi-même", sans référence à un chef suprême ⁸⁹.

J'observe qu'il s'agit là d'une évolution majeure dans le statut de la connaissance. Dans une organisation tyrannique, l'information remonte de la périphérie vers le centre et les instructions partent du centre vers la périphérie. C'est une structure en étoile. Dans une délibération isonomique, au contraire, il y a mise en commun immédiate des informations, instantanément partagées par les participants, puis discussion en vue d'un accord sur ce qui doit être fait.

⁸⁸ Et peut être aussi l'écriture de la Torah, qui serait plus récente que l'on croyait, d'après les dernières recherches disponibles.

⁸⁹ Pour plus de détails, voir le travail remarquable de Jean Pierre Vernant, Mythe et Pensée chez les Grecs.

La supériorité de l'organisation isonomique n'était pas évidente. Il a fallu la victoire de justesse d'Athènes (démocratique) sur Sparte (centralisée et militariste) pour que les grecs en soient tout à fait persuadés. Encore de nos jours, on trouve bien des styles de gestion d'entreprises spontanément plus tyranniques qu'isonomiques.

On peut néanmoins, à postériori, comprendre la cause de son efficacité : si toute l'information converge sur une même personne, celle-ci est vite saturée. Au delà d'un certain niveau de complexité, l'ouverture en corolle et le partage sont plus efficaces ⁹⁰, même si les délibérations donnent parfois une impression d'hésitation, voire de cacophonie. Et, de toute façon, l'expérience montre que, quand l'urgence l'exige, les acteurs mettent une sourdine à leurs divergences.

Si nous portons maintenant notre regard vers l'Inde et la Chine de cette époque, nous voyons que c'est aussi la question du fonctionnement du pouvoir qui est posée. Bouddha est un Prince qui renonce au pouvoir. Saisi par la souffrance du monde, il se consacre à la méditation, cherche la voie de la sagesse et du détachement. Il atteint l'Illumination. C'est donc en renversant le sens de la démarche, en se tournant vers l'intérieur et non plus vers l'extérieur, qu'il parvient à l'accomplissement de son être, et devient porteur d'enseignement.

En d'autres termes, le Tao procède du même mouvement. Il est fait de conseils sur les moyens de trouver la Voie. Le peintre Taoïste reste immobile devant le paysage qu'il a choisi. Il s'en imprègne pendant des heures. Puis il rentre chez lui et, en quelques minutes, fait un tableau merveilleux. Pour lui, le seul vrai pouvoir est celui qu'on a sur soi-même. Avant toute action, il importe de se mettre en harmonie avec le monde. Et, si cette harmonie est accomplie, l'action n'est peut-

⁹⁰ C'est sans doute un mécanisme semblable qui donna naissance aux premières bourses de valeur. Des marchands spécialisés dans la collecte des offres et des demandes (formant chacun comme une étoile d'informations) prirent l'habitude de se réunir pour compenser chez l'un d'entre eux, Van den Boelsen, dont le nom inspira le mot "bourse".

être même pas indispensable. Quelque part, les choses s'organiseront d'elles-mêmes.

Confucius représente l'autre pôle de la pensée chinoise, l'aspect Yang (masculin, extraverti), alors que les Taoïstes seraient plutôt d'inspiration Yin (féminin, introverti). Selon Confucius, il faut tenir la barre, car le monde serait voué au déclin si quelques êtres vertueux n'étaient là pour s'en occuper. C'est une philosophie de haut fonctionnaire, qui inspirera d'ailleurs pendant des millénaires la "bureaucratie céleste ⁹¹" de l'Empire du Milieu. Il faut agir, mais avec modération, vertu et maîtrise de soi.

Le couple formé par un empereur taoïste assisté d'un premier ministre confucéen s'est constitué à de nombreuses reprises dans l'histoire de l'Empire chinois. Le "non agir" du Tao était alors compensé par la volonté d'organisation de la bureaucratie. Cette coexistence des contraires, familière à la Chine, paraît étrange aux occidentaux, habitués depuis l'enfance à se plier aux disciplines d'une autorité doctrinale.

Elle est néanmoins pleine d'enseignements. Car, en termes contemporains, dans la doctrine libérale, se trouve l'écho du "non agir" taoïste : c'est le "moins d'État". Et, dans la vision dirigiste de l'économie administrée en vue du bien public, qui dépasse largement les positions dites "socialistes", se trouve le fond de la pensée confucéenne...

Nous voyons donc que, en Chine, en Inde et en Grèce, c'est à peu près la même question qui est posée au 6^{ème} siècle avant JC, et les réponses qui lui sont données sont au fond assez voisines.

⁹¹ Dont l'histoire est décrite dans le grand classique : Etienne Balazs, la bureaucratie céleste, Tel, Gallimard, 1968.

Mais ces transformations conjointes du pouvoir et de la pensée ont une cause : le changement de système technique. Dans ces trois cas, en effet, 6^{ème} siècle avant JC, 12^{ème} et 18^{ème} siècles européen ⁹², ce ne sont pas seulement le pouvoir et la pensée qui changent, c'est l'ensemble de la « civilisation », autrement dit les conditions concrètes de vie et de survie, ce qui nous ramène à une lecture éthologique de ces évolutions.

Au 6^{ème} siècle avant JC, les Phéniciens créent Carthage, Palerme, Marseille. Les échanges explosent, non seulement en méditerranée, mais au long de ce qui deviendra la route de la soie, jusqu'en Chine en passant par le Cachemire. Ce n'est pas seulement la conséquence de perfectionnements dans la navigation, qui était déjà bien développée à l'époque Minoenne et Mycénienne.

C'est sans doute le résultat d'une invention touchant encore plus directement les échanges, celle de la monnaie.

Jusqu'à cette époque, en effet, les échanges étaient payés en poids de métal. Deux métaux étaient utilisés à cet effet : l'or et l'argent, le premier inaltérable, le second plus fragile. Ce « bimétallisme », selon le schéma bien connu des économistes ⁹³, dégrade la qualité de la monnaie. Sans doute pour y remédier, on utilisa l'electrum, alliage d'or et d'argent. Restait à mesurer les teneurs respectives de ces deux métaux pour pouvoir préciser a valeur.

Or, à l'évidence, tout le monde ne disposait pas, dans les souks et caravansérails au long de la route, des instruments nécessaires à de

⁹² Il est possible que d'autres transformations du système technique se soient produites vers le 3^{ème} 4^{ème} siècles après JC en Europe et aussi vers -1500 en Asie centrale et au Moyen Orient. Si cette hypothèse se confirme, un grand changement de civilisation aurait eu lieu tous les 9 siècles.

⁹³ La loi de Gresham : « la mauvaise monnaie chasse la bonne », du fait que chacun veut thésauriser la monnaie fiable et se débarrasser de l'autre, qui finalement alimente la circulation et devient donc la véritable monnaie.

telles mesures. D'où « l'invention » de la monnaie, autrement dit d'une empreinte ⁹⁴ qui authentifie la valeur de la pièce. Les souverains vont alors battre monnaie à leur effigie, prélevant en contrepartie un peu du métal constitutif des pièces. Ce système, donnant une plus grande fiabilité donc fluidité aux échanges, aurait eu comme conséquence un accroissement de la vitesse de circulation de la monnaie et de l'activité commerciale.

J'imagine que les marchands utilisaient tous les arguments possibles, y compris mythologiques, pour vendre. Dans les cargaisons de bateaux phéniciens on a trouvé, mélangées, des amulettes de toutes les religions, croyances et superstitions de l'époque. Dès lors, ce mouvement commun de simplification, qui s'est manifesté à peu près simultanément en Chine (Taoïsme et Confucianisme) en Inde (Bouddhisme) et en méditerranée (Philosophie grecque) procède d'une même cause, celle qu'exprime le poème de Parménide : « distinguer ce qui est de ce qui n'est pas ». Cette phrase, en apparence anodine, n'est-elle pas un cri, un coup d'arrêt ? Arrêtons de nous laisser persuader, fasciner, berner par les discours des vendeurs... Faisons le ménage, ne laissons que l'essentiel, simplifions.

Cette grande mise en doute du 6^{ème} siècle avant JC aboutit aussi en Grèce aux débuts de la philosophie, par une séquence de rebondissements liés à la critique, non seulement du commerce, mais aussi du pouvoir : la mise en délibération des décisions dans l'Agora favorise les orateurs les plus habiles à convaincre. Alors, on crée des écoles pour apprendre l'art des débats.

Y enseignent les sophistes, pour qui rien n'est ni vrai ni faux, tout est affaire de persuasion. Ce sont les précurseurs de nos publicitaires.

⁹⁴ Dans un premier temps (Lakatos et son fils Crésus), l'empreinte représente un lion et un taureau. Dans un second temps, quand les souverains achéménides reprennent l'émission à leur compte, ce sont les effigies des rois. Ce lien avec la puissance royale puis étatique est encore en vigueur de nos jours.

Jusqu'à ce que, exaspérés par la confusion, se lèvent les philosophes. Il faudrait quand même là aussi, "distinguer ce qui est de ce qui n'est pas", dit le poème, après les vaticinations usuelles sur les Dieux et les Héros qui, depuis Homère, servaient de référence. Débarrassons nous de tout ce fatras et raisonnons.

Cherchons le chemin de l'être qui « ne peut pas ne pas être ». C'est, disent les philosophes d'aujourd'hui, le passage du "Mythos" au "Logos". En même temps apparaît confusément, comme en filigrane, l'idée d'un sujet pensant universel où viendrait s'inscrire les vérités parfaites. C'est le sujet de la Science qui commence à se dessiner.

Le fragment d'Héraclite "en écoutant non moi, mais le "Logos", il faut savoir dire en accord toute chose une" est à cet égard une des citations les plus fortes de la philosophie. Elle pose que, par la logique, les hommes peuvent atteindre des vérités unificatrices, qui dépassent les opinions individuelles, et qu'ils ont à "dire en accord". Héraclite détecte là une possibilité de se rassembler sur l'essentiel, par delà les particularités et les divisions. Le sym-bolique peut surmonter les forces dia-boliques.

Un dieu pour les victimes

[Retour à la table des matières](#)

Après Zoroastre, aux 7^{ème} et 6^{ème} siècles avant JC. Le Moyen Orient est constitué d'une collection de cités états, en conflit quasi permanent les unes avec les autres. Chacune a sa divinité tutélaire, celle des guerriers, évidemment. Le pôle « destruction créatrice » (Shiva dans le système indien) de la trifonctionnalité occupe la place principale, celle de la puissance. Lorsqu'une cité gagne une bataille, la victoire est attribuée à la divinité et non aux individus, qui ne sont que de simples mortels.

Ainsi, les Assyriens ont comme divinité tutélaire Assur, les Babyloniens Marduk, les Perses Ahura Mazda et les Juifs Iahvé... Ces derniers ⁹⁵ n'arrivent pas à soutenir les assauts des autres puissances de la région. Chez eux, certains commencent à douter de leur dieu, désertent et proclament leur foi dans des dieux concurrents. Pour maintenir l'unité, ils sont exécutés. C'est alors qu'apparaît, chez ce peuple trop souvent vaincu, une inversion encore présente de nos jours.

Si nous sommes vaincus, disent-ils, ce n'est pas parce que notre dieu est plus faible que celui des autres. C'est au contraire parce qu'il est universel. Il commande aussi à nos ennemis, qu'il envoie nous châtier, car nous ne l'avons pas honoré comme il convient. Ainsi, dans un même mouvement, apparaît l'idée d'un dieu unique, universel, dieu jaloux entretenant une relation sado-masochiste avec « son » peuple.

On sait le succès que connaîtra par la suite cette inversion. Etre victime devient la preuve que l'on est « élu ». Elle s'amplifiera avec le christianisme, qui est à ses débuts une secte du judaïsme, quittant l'enfermement tribal et portant cette inversion sacrificielle au niveau d'un principe fondateur, touchant la divinité elle-même.

Le principe n'est pas nouveau. Dans la mythologie indienne, l'être primordial, le « purusha » se sacrifie et ce sacrifice donne naissance au monde.

Mais, dans le cas du christianisme, ce principe fondateur, arrivant dans le monde complexe de l'empire romain déclinant, où se côtoyaient de multiples religions très différentes, connaît un succès inat-

⁹⁵ Cette interprétation est empruntée au travail très documenté de Jean Soler, *L'invention du monothéisme, La loi de Moïse, Vie et mort dans la Bible*, Editions de Fallois, 2002, 2003, 2004.

tendu dont il nous faut essayer de comprendre les causes. Je proposerai l'interprétation suivante :

La circulation des marchandises amène une certaine spécialisation des villes et même, dans une certaine mesure, des campagnes. Ce nouveau système met un certain temps à s'équilibrer. Néanmoins, il n'échappe pas, globalement, à la loi de Malthus, laquelle dit que toute population, animale ou humaine, se multiplie jusqu'à saturer les subsistances.

Dès l'émergence de la cité grecque au 8^{ème} siècle, apparaît une classe d'aristocrates, grands propriétaires terriens, qui monopolise les fonctions officielles. La production est assurée soit par des esclaves, soit par des journaliers agricoles, qui ne possèdent rien et louent leur force de travail.

Dès lors, il ne s'agit plus de prédation sous forme de pillage de caravanes, mais d'un empilement, en un même lieu, de deux classes sociales, une dominante et l'autre dominée. Pour que la domestication fonctionne, il faut qu'une divinité protège les dominés et que ce dieu soit comme eux une victime.

En plus, les dominants sont moins nombreux que les dominés. Ils sont contraints de restreindre leur prédation, au risque de se mettre eux-mêmes en péril. Ils sont donc soumis à un principe régulateur supérieur, une force qui protège la faiblesse.

Ultérieurement, dans les royaumes et les empires européens, le Prince s'efforcera en effet d'apparaître comme l'allié des faibles, les protégeant des abus des classes intermédiaires.

Ainsi, la structure de pouvoir ne comprend pas deux étages (ou deux « classes »), les oppresseurs et les opprimés, mais trois. Car il faut un étage supérieur pour réguler. Et cet étage fait nécessairement

alliance avec les opprimés, puisqu'il les défend contre les excès des oppresseurs.

La trifonctionnalité apparaît donc comme nécessaire. Mais elle fait maintenant l'objet d'un empilement, du fait que les trois catégories sociales concernées vivent en un même lieu. Elle est en plus ambiguë. Est-ce un principe de puissance qui s'impose aux autres, ou sa fonction de régulation procède-t-elle d'un principe de connaissance, voire de rationalité ?

Toutefois, entre le 6^{ème} siècle avant JC et le déclin de l'empire romain, la mise en place de cette nouvelle structure est lente. Le panthéon grec est complexe et fait peu de place à la défense des faibles. Les Dieux représentent des états d'âme : on est sous l'emprise d'Athéna la guerrière ou sous celle d'Aphrodite la sensuelle. On quitte progressivement les divinités tribales qui portaient les couleurs d'une ville ou d'une ethnie, bien que les cités grecques soient en guerre perpétuelle.

L'empire romain des premiers siècles est habité par un ensemble hétérogène de religions d'origines diverses : le panthéon gréco romain, le culte de Mithra, les divinités égyptiennes, le culte de Cybèle, la mère des Dieux, qui donnait lieu, lors du solstice d'hiver ⁹⁶, à d'immenses processions que j'imagine semblables à nos techno-parades.

Néanmoins, dans cette confusion, le christianisme finit par s'imposer. On peut l'analyser comme une suite d'opportunismes historiques, de la part de Constantin, puis de Clovis. Mais ces opportu-

⁹⁶ Sol invictus, le soleil invaincu, arrivé au minimum de sa course, reprend de la puissance. Les grandes fêtes étaient celles du solstice. Elles le sont restées, sous la forme de Noël, puisqu'on a eu la bonne idée de faire naître le Christ à cette époque de l'année.

nismes n'auraient rien établi de durable s'ils n'étaient pas entrés en conjonction avec les évolutions sociétales.

Transition

[Retour à la table des matières](#)

Revenons en arrière. Après l'extraordinaire 6^{ème} siècle BC, le premier des grands siècles de l'Esprit, les trois pôles concernés, la Chine, l'Inde et l'ensemble Grèce Moyen-Orient évoluent différemment.

En Chine, l'immensité de la population pose en permanence un problème de gouvernabilité quasi insoluble. L'Histoire de Chine est une alternance de périodes où la bureaucratie impériale, recrutée par concours, rigide et autoritaire, maintient l'ordre dans les provinces et d'autres périodes où l'autorité centrale faiblissant, les régions tombent entre les mains de "seigneurs de la guerre", sorte de bandes maffieuses qui terrorisent et rançonnent les paysans.

Je suppose que ce mouvement de balancier a rendu le peuple chinois particulièrement patient, voire docile aux excès du pouvoir central, qui lui apparaît comme un recours contre de bien pires exactions. On peut trouver dans ce syndrome l'explication du grand paradoxe de l'empire du milieu :

La Chine a été, jusqu'aux temps modernes, le pays le plus créatif dans le registre des techniques ⁹⁷. On lui doit le papier et l'imprimerie, la boussole, le gouvernail d'étambot, la poudre à canon, toute une gamme de techniques d'agriculture et d'irrigation sophistiquées. Et

⁹⁷ Voir les travaux de Joseph Needham et son équipe, notamment Temple, Quand la Chine nous précédait.

cependant, la Chine n'a pas, comme l'Europe, été transformée par ses inventions.

Sans doute parce que, si un innovateur arrivait à y développer une idée avec un succès trop visible, il s'y trouvait aussi des prédateurs, soit locaux (les seigneurs de la guerre) soit impériaux (la bureaucratie) pour se saisir des surplus et donc assécher le développement.

En cohérence avec cet état de fait, la religion chinoise, qu'il faudrait plutôt appeler une philosophie pratique visant la modération et l'harmonie avec la Nature, est restée imprégnée des deux questions posées au 6^{ème} siècle BC : la connaissance et le pouvoir.

Le bouddhisme est remonté vers le Tibet, la Chine et le Japon, tandis que l'Inde, en partie convertie à l'Islâm, restait dans la richesse et la diversité de la tradition hindouiste.

On peut ici se demander pourquoi, face à la foudroyante progression de l'Islâm pendant les 7^{ème} et 8^{ème} siècles AD, se sont construites aux extrémités, en Chine, en Inde et en Europe, des résistances qui l'ont empêché de devenir la religion mondiale au Moyen Age. Pourquoi aussi, au milieu de la route de la Soie, les Zoroastriens ont, par contre, été laminés, obligés de se replier au sud est de l'Iran et en Inde.

Il me semble que, dans les civilisations agraires, la connaissance est enracinée. Elle se relie à l'esprit des lieux. C'est la terre, la pluie, l'ensoleillement, la nature de la végétation, le climat qui sont à percevoir en priorité pour se perpétuer.

Un exemple significatif est celui des dieux mexicains. On y retrouve la trifonctionnalité, mais déclinée différemment : une déesse mère (la protection de l'existant) ; le Quetzalcoatl, serpent à plumes qui rappelle le dragon chinois (la destruction créatrice) ; et une troisième divinité, surprenante celle-là, Tlaloc, le dieu de la pluie, dont

tout dépend. Or le Mexique est un pays de maïs où les cultures ont besoin d'eau...

Au centre de la route commerciale, on peut se contenter d'une divinité de la puissance. Aux extrémités, il faut avant tout respecter, non la force, mais les conditions de la production vivrière. C'est, me semble-t-il, ce qui permet d'analyser la pensée hindouiste, positionnée sur l'éducation fine de la perception, la recherche de l'harmonie avec les forces naturelles qui sont, dans ce pays, considérables (les moussons) ; le panthéon luxuriant étant là pour soutenir l'imagination, l'aider à s'ajuster. C'est aussi ce qui permet d'approcher la pensée chinoise, très technique (certains empereurs n'ont pas hésité à rédiger eux mêmes des traités d'irrigation), cohérente avec une agriculture intensive et soigneuse.

Une des erreurs les plus usuelles est de se demander si telle religion est plus « vraie » que telle autre. Sans doute, les religions conquérantes sont intolérantes, mais ça ne prouve rien quant à leur « vérité ». En fait, cette vérité est relative. Le chamanisme est un système cohérent avec le mode de vie des chasseurs cueilleurs, la grande divinité féminine avec les débuts de l'agriculture.

Lorsque, après la conquête, l'Islâm s'est installé de manière plus permanente dans une partie de la Chine, dans le Nord de l'Inde avec les empereurs Moghols et dans le Maghreb, c'est en laissant subsister le fonds culturel local, garant d'un rapport harmonieux avec les techniques vivrières. Et, lorsque ça n'a pas été le cas, il en est résulté un appauvrissement.

De l'Islâm à la révolution médiévale

[Retour à la table des matières](#)

Les circonstances dans lesquelles Mahomet fonde l'Islâm sont particulièrement confuses. Après la chute de l'empire romain, reste Byzance chrétien et l'empire perse, mazdéen. Le moyen orient développe le commerce caravanier, jusqu'en Inde et en Chine par la route de la soie.

La Mecque, où se trouve déjà la pierre noire, une météorite, à l'angle de la Kaaba est un lieu de pèlerinage. Dans les environs, se tiennent aussi des foires. Les tribus arabes sont arrogantes, riches et polythéistes. Elles côtoient d'autres tribus, juives, chrétiennes d'Abyssinie, nestoriennes, arianistes, monophysistes, manichéennes aussi. Par delà les différentes croyances, c'est l'argent qui règne. En Arabie, la « noblesse » et la fortune vont alors de pair ⁹⁸.

Or, Mahomet est un orphelin pauvre. Il entre au service d'une riche veuve, Khadîja, comme intendant et caravanier. Elle a une dizaine d'années de plus que lui. Ils se marient en 595. Il a 25 ans. C'est en 611, à 41 ans, qu'il reçoit ses premières visions. Les notables de La Mecque se moquent de lui, mais il réussit à convertir des gens du peuple. À la mort de Khadîja et de son oncle Abû Tâlib, en 619, qui le protégeait plus par solidarité familiale que par conviction, Mahomet, indésirable aux dirigeants mecquois, doit s'exiler à Médine.

C'est de là qu'il organise d'abord des razzias, puis une véritable guerre contre les familles de La Mecque, qu'il gagne. Ces familles, au

⁹⁸ Pour plus d'information, voir Anne Marie Delcambre, Mahomet, Desclée de Brouwer, 2003 ; Emile Dermenghem, Mahomet et la tradition islamique, Sagesses, Points Seuil 2003 et aussi Henri Pirenne, Mahomet et Charlemagne, Puf 1970

code de l'honneur sourcilleux, mais amollies par la prospérité, ne sont plus très combattives. Elles ont des mercenaires pour se battre à leur place. Mahomet, qui a vécu durement, subi leurs humiliations, les connaît bien. Il sait déjouer leurs ruses. En 630, à 60 ans, il revient à La Mecque, sa ville natale, en vainqueur, et meurt peu après, en 632.

Après sa mort, s'installe un incroyable désordre. La tradition généalogique, puissamment enracinée dans cette région, reprend ses droits, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec le message spirituel. Les querelles de légitimité donnent lieu à des scissions, notamment celle des Chiïtes et des Sunnites. Et cependant, l'expansion de l'Islâm, dès les années 630-640, est foudroyante.

Les arabes propagent leur religion par les armes, à l'Ouest comme à l'Est. L'empire byzantin et l'empire perse s'étaient épuisés en conflits et, à l'ouest, l'empire romain n'existait plus. Il faut attendre plus d'un siècle, Charlemagne, pour que s'établisse une résistance ⁹⁹. Néanmoins, après 14 siècles, le message porté par Mahomet est devenu planétaire, pourquoi ?

Venant au pire moment de confusion et d'éparpillement, dans un monde arrogant et corrompu, ce message est un rappel à l'unité. La formule « il n'y a de Dieu que Dieu » en est le résumé. L'idée d'un Dieu abstrait n'était pas nouvelle, elle était déjà dans la tradition indienne puis dans le judaïsme. D'ailleurs Mahomet tenta de se faire accepter comme le messie que les juifs attendaient.

Ce qui est plus caractéristique de l'Islâm, c'est le superlatif : le plus grand, le plus puissant, le plus savant, le plus miséricordieux. C'est d'abord une divinité de la puissance. Comme dit l'une des premières sourates : « ce livre est destiné à celui qui craint Dieu ».

⁹⁹ Le coup d'arrêt de Charles Martel à Poitiers est une date symbolique, après laquelle l'Europe est encore vulnérable.

Venant à une époque de compromis où règne une complexité quelque peu décadente, l'Islâm remet en fonctionnement le rapport de force à l'état pur. Arrivant aussi dans une culture marchande, il n'est pas surprenant que cette religion soit nimbée de légendes, au point qu'il est difficile de reconstituer précisément la vie du Prophète.

Elle baigne dans l'univers des mille et une nuits, celui des récits merveilleux et des illusions salvatrices. Le superlatif fait partie de cette culture. Quel est le marchand qui n'a pas attribué à son produit des qualités surnaturelles, ou presque ?

Néanmoins, le geste du Prophète est de concentrer ce superlatif sur une seule entité abstraite : Dieu. Cette entité dépasse la puissance humaine. Il faut s'y soumettre.

Mais il n'y a pas que la puissance. Les cinq premiers siècles de l'Islâm sont une période de grande créativité scientifique. C'est dû en partie aux conquêtes. Les inventions chinoises, par exemple, la boussole, le papier, le gouvernail d'étambot, sont ramenées vers l'Ouest à la suite des victoires arabes, notamment la bataille de Talas.

C'est dû aussi au développement de l'esprit de recherche dans le monde musulman. Les philosophes grecs seront transmis aux européens par les érudits de l'Islâm, les commentaires d'Aristote par Averroës alimenteront les débuts de la « disputatio » universitaire médiévale.

Avant 1093 ¹⁰⁰, l'Islâm est le lieu de la modernité, de la recherche scientifique et du doute philosophique. Cela peut sembler paradoxal

¹⁰⁰ Date de l'écriture du « Tahafut al falsafa » (Réfutation des philosophes) par Al Ghazali. La thèse de ce lettré devenu mystique est le prélude à la fermeture de l'ijtihâd (l'esprit de recherche). En résumé : assez de doute, de tergiversations, d'argumentations, seule la foi rapproche de Dieu. Ghazali sera contesté par Averroës qui écrira le « Tahafut al tahafut » (réfutation de la réfutation).

sous le règne d'une divinité de la puissance génératrice de crainte. C'est sans doute une illusion de notre culture, où crainte et dogmatisme vont de pair. Je me demande même si ce lieu abstrait où viennent s'accumuler les connaissances, le « sujet » de la Science n'est pas une déclinaison pacifiée de cette divinité des débuts de l'Islâm.

Comme celle du 6^{ème} siècle av JC, la Révolution du douzième siècle médiéval part d'un doute. Est-ce que les valeurs de la féodalité sont vraiment légitimes ? Faut-il vraiment accepter que la violence soit le fondement du pouvoir et la manifestation de la Vérité ?

Ce doute apparaît à l'époque précédant les croisades (1095 pour la première). Dans l'Europe après Charlemagne, la chevalerie, fruste et sportive, n'a plus assez de batailles pour dépenser son énergie. Elle fait des chevauchées fantastiques à travers champs, ce qui endommage les récoltes et, pour ne pas perdre la main, se livre à des pillages.

Elle pille un peu partout, y compris les monastères. L'Église s'inquiète. En 1024, l'évêque de Beauvais rédige un "serment de ne plus piller", que le jeune chevalier doit prononcer lors de son adoubement. Ils s'arrêtent quelque temps. Puis, n'écouter plus que leur débordante vitalité, ils reprennent.

Alors, l'Eglise invente les croisades, que l'hagiographie officielle présente comme une glorieuse manifestation de foi conquérante. En fait, c'est aussi - je n'ose pas dire surtout- une manière d'exporter vers le Moyen Orient une violence devenue encombrante : allez donc voir en terre sainte si j'y suis.

L'absence opportune du bras séculier entraîne alors une cascade d'événements qui marque les débuts du monde moderne européen. Les monastères n'arrivent plus à faire rentrer leurs redevances. Pris à la gorge, ils se tournent vers la technologie. C'est la réforme cistercienne.

Les moines doivent à nouveau travailler de leurs mains et les nouveaux monastères doivent être capables de vivre de leurs propres productions. Saint Bernard en fait même un défi en exigeant qu'ils s'installent au « désert », c'est-à-dire là où l'agriculture n'a pas encore défriché.

Ils diffusent alors les connaissances techniques dans leur entourage rural, et l'ensemble du système technique se transforme. La sélection des semences et des animaux, capitalisée dans la littérature monastique, fait des progrès spectaculaires, les outils en fer se généralisent, les défrichements se multiplient, les moulins s'installent ¹⁰¹, la prospérité gagne, démontrant les bienfaits de l'absence des chevaliers.

À la même époque, se produit à Cordoue un séisme spirituel. Les plus grands sages des trois monothéismes y passent : Ibn Arabi et Averroës pour les musulmans, Maïmonide pour les juifs, Alphonse X le sage pour les chrétiens. Certains se rencontreront, d'autres pas, mais ils "disent en accord ¹⁰²" un même postulat, qui peut se résumer ainsi :

Tous les hommes, quelles que soient leurs origines, leur fortune et leur condition, ont le même droit d'accès à la Connaissance. Ibn Arabi le résume en une formule sublime : "L'Homme est la prunelle de Dieu".

Pour être fidèle à notre méthode, nous devons nous demander pourquoi. Quelles conditions objectives ont conduit ces individus vers une telle proposition ? Comment se fait-il que, là où régnaient la division, la méfiance et la mésentente, quelques uns se soient mis à parler

¹⁰¹ Voir Jean Gimpel, *La Révolution Industrielle au Moyen Age*,

¹⁰² Allusion au fragment d'Héraclite : "En écoutant, non moi, mais le Logos, il faut savoir dire en accord toute chose une" (traduction Bollack et Wismann, éditions de Minuit)

à l'unisson, dépassant les particularismes pour se hisser au niveau de l'Esprit ?

Les premiers siècles de l'Islam, très créatifs, puisant dans le fonds culturel des différents peuples le long des routes commerciales, avaient sans doute apporté une prospérité telle que l'âpreté antérieure ne se justifiait plus. Le message de la spiritualité pouvait à nouveau être entendu.

Or, de nombreux auteurs l'avaient autrefois formulé, en particulier au 6^{ème} siècle av. JC. Bouddha appelait à l'"Eveil", et Héraclite disait, vers la même époque : "Les hommes éveillés ont un seul univers, qui est commun, alors que chacun des dormeurs s'en retourne dans son monde particulier".

On ne peut être plus clair : tous peuvent s'éveiller mais il y en a encore qui persistent à dormir. Précisons : il s'agit ici du sommeil de l'Esprit, dont une des conséquences est la violence. Car en effet on ne peut être violent qu'en direction de ce qu'on se refuse à comprendre.

Au douzième siècle, cet éveil donne lieu à la (re)constitution d'une classe d'intellectuels ¹⁰³, capables de communiquer entre eux, de se comprendre et de se reconnaître par dessus les différences de culture ou d'origine. Elle se prolonge par la création des premières universités, d'abord théologiques, puis scolastiques, enfin scientifiques, mais toujours animées par l'exercice du doute et la recherche de la Vérité au delà des particularismes.

Sans doute, les progrès techniques importés par métissage culturel ont rendu crédible cette démarche. Ce métissage était alors le fait des arabes, qui avaient ramené de Chine des inventions importantes, telles

¹⁰³ Ce qui ne veut pas dire que tous les intellectuels atteignent l'éveil philosophique ou mystique, loin de là. Mais le mouvement social qu'ils forment prend son inspiration dans le souvenir de l'expérience d'éveil.

que des techniques d'irrigation, la boussole, outil de navigation, le papier, multiplicateur des échanges, et de Perse une médecine remarquable.

Les précédents sont réactivés : la philosophie grecque et aussi l'extraordinaire fermentation du mouvement gnostique d'Alexandrie, du troisième siècle après JC, qui essaimera en Bulgarie (les bogomiles) et en Europe de l'ouest (les cathares).

Tous sont des tentatives pour rapprocher l'individu de la Vérité, par le moyen d'une méthode plus que par l'intermédiation d'un clergé. La filiation entre la philosophie grecque et les intellectuels musulmans de Bagdad et Cordoue est clairement établie. Ce sont eux qui en ont retransmis les écrits, jusqu'alors restés dans l'oubli.

Cordoue ne sera pas comprise. L'Islam se détourne, proclame la fermeture de l'Ijtihâd (l'esprit de recherche) et s'enfonce dans la psalmodie et la répétition ; les Chrétiens hispaniques renient Alphonse X le sage, trop cultivé et tolérant, commencent la "reconquista", puis vont saccager les civilisations d'Amérique Latine en brandissant, comble de l'infamie, l'emblème de la Croix ¹⁰⁴ ; les Juifs se font expulser d'Espagne en 1492 et recommencent un cycle d'errance.

Mais la semence est jetée. Elle va éclore sous la forme de l'Universitas médiévale (Bologne, Oxford, Paris, Louvain..), lieu de la "Disputatio". Malgré l'Inquisition et l'acharnement inlassable des institutions dominantes, l'ouverture à la contestation ne se refermera plus. Des

¹⁰⁴ Cinq siècles après, on peut encore repérer les symptômes de l'occultation de la conscience qui a suivi ces terribles événements. C'est ce que j'appelle le syndrome hispanique : le langage ne sert pas à communiquer, il sert à se protéger de la communication par un mur de mots ; il ne sert pas à découvrir la vérité, mais au contraire à la recouvrir, à l'habiller pour qu'elle soit présentable. Car, en dessous des paroles toutes faites d'inspiration cléricale, se trouvent à la fois une réalité maffieuse et la conscience des indiens, qui est toujours là et attend son heure.

esprits libres trouveront toujours un espace, même étroit ¹⁰⁵, où s'exprimer. Quelques uns, comme Giordano Bruno, mourront persécutés. D'autres, comme Galilée, devront abjurer leurs découvertes.

Aux 14^{ème} et 15^{ème} siècles, il se produit en Europe une succession d'évènements terribles qui sont la conséquence des « progrès » antérieurs. En effet, à la suite des défrichements et de l'augmentation de la productivité agricole, la population s'est multipliée. La densité, en Europe, est passée de vingt habitants au Km carré vers l'an mil à quarante vers 1300. Comme dans toutes les espèces animales, lorsqu'une ressource naturelle est surabondante, les effectifs se multiplient jusqu'à saturer les subsistances ¹⁰⁶.

Les saturations sont atteintes à la fin du 13^{ème} siècle, progressivement dans toute l'Europe. Il suffit d'un aléa climatique, en 1316, pour déclencher les premières famines. La grande peste arrive ensuite en 1348, et tue le tiers de la population européenne en un an. Elle est récurrente jusqu'en 1475. À cela s'ajoute la guerre de cent ans.

Ce qu'on appelle la Renaissance est la fin de ce grand déclin qui a duré deux siècles. Les forêts ont repoussé et la densité de population est ramenée à son niveau initial de vingt habitants au Km carré. Le rapport entre les ressources naturelles et le peuplement est redevenu favorable.

Le moyen âge se présente donc sous forme d'une courbe en cloche : deux siècles de croissance (1100-1300) pendant lesquels la densité de population double, suivis de deux siècles de déclin (1300-1500) où elle est ramenée à son niveau initial.

¹⁰⁵ Pensons à Descartes s'esquivant en Hollande puis à Voltaire sautant par dessus la frontière Suisse dans son domaine de Ferney.

¹⁰⁶ C'est la « loi » que Malthus formulera à la fin du 18^{ème} siècle, dans son « essai sur le principe de population »

L'enseignement de cette période est important pour le 21^{ème} siècle, car la population planétaire s'est multipliée en consommant cette fois des ressources non renouvelables, ce qui n'était pas le cas au Moyen Âge. Les contraintes résultant des saturations risquent donc d'être encore plus brutales.

Pendant ce déclin, les pouvoirs féodaux sont accusés d'être responsables des malheurs. Une miniature de l'époque montre des paysans en train de tuer un chevalier en armes. Du côté des intellectuels, le vent de libération du dogmatisme clérical s'amplifie. Après les cathares puis les vaudois, le protestantisme se constitue. Les activités universitaires se poursuivent et se développent.

Ces périodes critiques, il faut s'en souvenir, amèneraient donc à la fois un discrédit du pouvoir temporel et un renouvellement contestataire du pouvoir spirituel.

Le siècle des Lumières

[Retour à la table des matières](#)

Le processus commencé au douzième siècle ne trouve son expression que progressivement. Il aboutit à la Raison discursive, la Science, les Droits de l'Homme et la liberté d'entreprendre.

En regardant les choses de plus haut, on peut se demander si l'invention puis la pratique de l'écriture, avec un support **dur**, l'argile ou la pierre, n'aurait pas induit une dominance de l'Ordre, puissamment exprimée par les monuments Assyriens Egyptiens et Perses, alors que l'écriture sur un support plus **fragile**, mais multiplié, le papier, invention importée de Chine après l'intermédiaire du papyrus, aurait réin-

trouvé l'innovation, le doute et le besoin de revérifier ou de réinterpréter ¹⁰⁷ l'écrit.

Ce lien semble confirmé par les premières conséquences de la diffusion de l'imprimerie. Celle-ci fut inventée au dixième siècle en Chine, où elle resta sous le contrôle de la bureaucratie impériale. Lorsque, en 1450 à Mayence, Gutenberg construisit la première machine à imprimer européenne, c'était pour divulguer et vulgariser la Bible, le libre examen que souhaitaient les protestants malgré l'opposition de l'Eglise. Jusqu'au dix-huitième siècle, plus des trois quarts de l'édition y sont consacrés.

Les chrétiens ont pu lire le Texte et le commenter par eux mêmes, alors qu'ils devaient jusqu'alors se satisfaire des exégèses des prêtres. Le protestantisme, libre examen du Texte, pourra s'établir et résister malgré l'inquisition **parce que** l'imprimerie multiplie les exemplaires de la Bible, alors que les Cathares, deux siècles plus tôt, n'avaient pu survivre à la terrible croisade contre les albigeois.

Je pense que l'on peut aussi interpréter la différence entre les pratiques orientales et occidentales par la différence des écritures. Plus précisément, les idéogrammes donnent à la pensée chinoise un caractère métaphorique. Chaque signe étant à la fois un son et un symbole, le sens est toujours doublement allusif. Il en résulte une richesse particulière de la poésie, et aussi une difficulté à cerner avec exactitude la signification des métaphores.

Aussi la civilisation chinoise, assez étrangère à la notion occidentale de religion, apparaît comme un lieu d'éclosion de la philosophie, tentative de cerner le sens des choses. La perfection vers laquelle elle

¹⁰⁷ Remarquons en passant que l'invention de la Synagogue, espace de délibération interne sur le Texte, est contemporaine de l'Agora des Philosophes grecs, et que celle de la Cabale, réinterprétation du Texte comme un message codé, date précisément du douzième siècle. Chaque religion intègre à sa manière les conditions de l'époque.

se tourne, dans le Tao, est une harmonie du signe, du son, du sens et du cosmos qui met l'individu en résonance avec la Nature. Pour ce qui est du pôle confucéen, en opposition dialectique avec le Taoïsme, il manifeste la nécessité de l'intervention humaine sur la Nature, bien compréhensible dans une société agraire où chaque parcelle est cultivée avec attention depuis des millénaires.

Revenons en Europe : le cas de Louis XIV mérite quelques explications. La classe dirigeante, à la Renaissance, est obsédée par la question du pouvoir. En Italie, les grandes familles captent à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Des Borgia deviennent papes. Machiavel est leur conseiller. En France, les derniers Etats Généraux sont réunis par Louis XIII, qui gouverne d'ailleurs sans en tenir compte. Louis XIV, jeune Roi, vit son adolescence dans la peur, sous la fronde. Les pouvoirs régionaux relèvent la tête. Il craint pour sa vie.

Ce qu'il ne pouvait obtenir par la force, il l'obtiendra par la fascination. Il organise le pouvoir royal comme un spectacle, avec un génie de la mise en scène qui fera l'admiration de l'europe entière ¹⁰⁸.

La « Cour » est en fait un extraordinaire numéro de dressage de fauves, qui reste comme un temps fort de la domestication de l'homme par l'homme. L'absolutisme atteint alors son point culminant.

Mais apparaissent aussi ses mises en doute les plus radicales, qui aboutiront, un siècle et demi plus tard, à l'écroulement des pouvoirs royaux et cléricaux.

Port Royal : la recherche de la Grâce, la perfection dans l'Art, le refus de la mise en scène et des faveurs de la Cour ¹⁰⁹.

¹⁰⁸ Très bien décrit dans « La société de cour » de Norbert Elias, coll Champs, Flammarion.

¹⁰⁹ Si bien évoquées par le film "Tous les matins du monde".

Descartes, inspiré par l'ordre des Rose-Croix : la recherche des certitudes, le refus des dogmes et des autorités doctrinales, la volonté de ramener toute conviction à une perception "claire et distincte" des choses.

John Locke, dans sa "lettre sur la tolérance" est sans doute celui qui va le plus loin dans la formulation des conséquences du grand doute naissant. Il met en cause le pouvoir spirituel, particulièrement l'Inquisition, responsable depuis quatre siècles de plusieurs millions de morts ¹¹⁰ et aussi le pouvoir temporel, dont les prérogatives lui semblent devoir être maintenues dans d'étroites limites.

En fait, Locke, sous les apparences d'un robuste bon sens, traite d'un sujet vertigineux pour l'époque : comment organiser la société sur un autre principe que celui du pouvoir ? Son argumentation est à l'origine de ce que nous appelons aujourd'hui libéralisme. Elle se fonde, non sur l'utilité économique, mais sur une démonstration religieuse. Il écrit :

"J'avoue qu'il me paraît fort étrange (et je ne crois pas être le seul de mon avis), qu'un homme qui souhaite avec ardeur le salut de son semblable, le fasse expirer au milieu des tourments, lors même qu'il n'est pas converti. Mais il n'y a personne, je m'assure, qui puisse croire qu'une telle conduite parte d'un fond de charité, d'amour ou de bienveillance...

Dieu n'a jamais autorisé aucun homme à forcer les autres de recevoir sa religion. Le consentement du peuple même ne saurait donner

¹¹⁰ La lecture du "Bûcher de Montségur" de Zoé Oldenbourg et du "Manuel des Inquisiteurs" rédigé aux XIV^e et XV^e siècles par les dominicains Eymerich et Peña montrent que l'Eglise, avec l'inquisition, a inventé les méthodes des polices politiques que nous considérons comme le comble de l'infâmie au XX^e siècle, y compris la torture, codifiée par la bulle "ad extirpanda" signée d'un pape qui (évidemment) s'appelait Innocent.

ce pouvoir au magistrat ¹¹¹ ; puisqu'il est comme impossible qu'un homme abandonne le soin de son salut jusqu'à devenir aveugle lui-même et à laisser au choix d'un autre, soit prince ou sujet, de lui prescrire la foi ou le culte qu'il doit embrasser.

Car il n'y a personne qui puisse, quand il le voudrait, régler sa foi sur les préceptes d'un autre. Toute l'essence de la vraie religion consiste dans la persuasion absolue et intérieure de l'esprit ; la foi n'est plus foi, si l'on ne croit point."

La tolérance, de nos jours, est supposée aller de soi. Nous nous indignons des intolérances, mais nous avons oublié le fond de l'argumentation de John Locke. Il distingue d'une part le monde intérieur, lieu d'intime conviction, laquelle est inviolable car elle nous a été donnée par Dieu. "La confiscation des biens, les cachots, les tourments et les supplices, rien de tout cela ne peut altérer ou anéantir le jugement que nous nous faisons des choses".

D'autre part, le monde extérieur, soit les organisations de la société d'hommes "instituée dans seule vue de l'établissement, de la conservation de leurs intérêts civils. J'appelle intérêts civils, la vie, la liberté, la santé du corps ; la possession des biens extérieurs, tels que sont l'argent, les terres, les maisons, les meubles, et autres choses de cette nature".

Les principes sont posés. Il y a une police des corps, mais il ne peut y avoir de police des âmes. Ce fondement philosophique a une autre conséquence : Il reste toujours une coupure entre ce que je crois et ce que vous croyez : c'est le "no bridge". Pour vous faire partager ma vision, je ne peux qu'essayer de vous convaincre, mais je ne pour-

¹¹¹ Cette question se pose encore de nos jours : cas de la victoire électorale des Islamistes en Algérie. Par "magistrat", Locke désigne le titulaire du pouvoir civil.

rai jamais vous faire ressentir complètement ce que je ressens. Car chacun conserve une originalité profonde, irréductible.

L'excentricité anglo-saxonne est acceptée parce qu'elle manifeste cette originalité, qui est quelque part une relation avec la divinité, donc un enrichissement. J'y vois évidemment le motif qui permet à la société anglo-saxonne d'accepter, malgré son conformisme, l'innovation, surtout accompagnée d'un déploiement de vitalité, signifiant une sorte de recherche éperdue de la reconnaissance.

Il faut attendre plus d'un siècle après John Locke pour que commencent à s'installer les nouvelles formes d'organisation. En France, la séparation de L'Église et de l'Etat, explicitement recommandée par Locke, ne se fera qu'en 1905. Encore maintenant, à l'aube du troisième millénaire, que d'opportunisme, d'oppression et de servilité ! Sur six milliards d'êtres humains, combien sont prêts à résister ¹¹², au nom de leur intime conviction, aux rapports de force et d'influence du monde extérieur ?

C'est au 18^{ème} siècle, quatre siècles après l'invention de l'imprimerie, quand il intègre couramment l'image (les gravures) que le Livre a les premières conséquences décisives sur l'évolution des techniques. La Grande Encyclopédie de Diderot est un document aux trois quarts technique. Elle met à disposition d'un public assez vaste pour l'époque (24000 exemplaires) le savoir des corporations, jusqu'alors transmis confidentiellement.

L'événement marque l'envol de la révolution industrielle, et inaugure une période d'extraordinaire créativité populaire, le 19^{ème} siècle où furent inventés le vélo, les chemins de fer, l'automobile, le dirigea-

¹¹² La notion de Résistance prend ici son sens métaphysique. Elle a marqué l'Histoire du vingtième siècle, particulièrement en France et dans tous les pays anciennement colonisés. Au 21^{ème} siècle, ce seront des résistances aux oppressions commerciales et sectaires qui devront s'organiser.

ble, la photographie, le cinéma, les vaccins, la construction métallique...

Après 1789, on croit pendant quelques années que les trois ordres vont se trouver enfin sur un pied d'égalité. Le tiers état gagne en influence et devient l'égal, puis le supérieur des deux autres. Mais le triangle se reconstitue autrement en quelques décennies. Saint Simon, dès la première moitié du 19^{ème} siècle, l'exprime avec la plus grande clarté : "l'ancien pouvoir spirituel, dit-il, c'était l'Eglise, l'ancien pouvoir temporel, c'était la Noblesse, caste de guerriers devenue inutile. Le nouveau pouvoir spirituel, c'est la Science et le nouveau pouvoir temporel, c'est l'Industrie".

On retrouve, dans ces deux "pouvoirs", les Ahuras et les Daévas d'avant Zoroastre. Les industriels sont l'élément moteur, celui qui mobilise les forces vitales ; les scientifiques sont les nouveaux dépositaires de la clarté d'esprit, ceux qui rendent le monde intelligible.

À mesure que l'industrialisation atteint sa maturité, au 20^{ème} siècle, les idéologies d'apparence scientifique, dont le marxisme puis les économicismes, se substituent aux discours religieux comme normes de gestion sociale. En même temps, la communauté scientifique prend une attitude cléricale.

Si l'on observe plus précisément l'interaction de l'écriture avec la Révolution industrielle, il faut noter que la Grande Encyclopédie est illustrée. Elle comprend 32 volumes de planches décrivant le savoir faire des corporations. Celles-ci avaient l'habitude de le transmettre confidentiellement, selon le rituel compagnonnique. Le voilà qui se trouve divulgué en dizaines de milliers d'exemplaires.

Si l'imprimerie n'a pas eu plus tôt de conséquences sur l'évolution des techniques, c'est sans doute parce que, pour transmettre du savoir-faire, le texte ne suffit pas, il faut de l'image. Question d'actualité dans notre fin de vingtième siècle où la nouvelle écriture qui ira, sur Inter-

net, jusqu'à l'audio-visuel, commence à peine son travail de retransmission des images et des mouvements.

La fin du siècle des lumières est aussi marquée par un courant de pensée dont l'épicentre est en Ecosse : le « scottish enlightenment », une nouvelle lecture de la logique du vivant, celle de l'évolution. Il y a un air de famille entre les pensées de Malthus, de Darwin, d'Adam Smith, de Hobbes qui, d'ailleurs, se connaissaient. Ce sont des observateurs : les œuvres maîtresses de Malthus et Darwin résultent d'observations de terrain qu'ils ont personnellement effectuées lors d'un long voyage. Ce sont des rationalistes, qui cherchent à se passer du surnaturel pour expliquer les transformations de la vie.

Par la suite, les théories politiques et économiques se réclameront de cette rationalité. Le libéralisme comme le marxisme se disent disciples de Darwin, bien qu'ils aient au passage considérablement déformé sa pensée ¹¹³. La biologie moderne et l'éthologie, dont nous avons essayé de nous inspirer, reste fidèle au raisonnement de base de la théorie de l'évolution.

¹¹³ Voir à ce sujet le « Que sais-je ? » de Patrick Tort sur Darwin et le darwinisme.

Prospective des religions (2007)

QUELLES RELIGIONS POUR LE TROISIÈME MILLÉNAIRE ?

[Retour à la table des matières](#)

Ce voyage à travers l'histoire est un préliminaire à la construction d'une prospective. Nous sommes au point critique du travail où quelques explications complémentaires sont encore nécessaires pour faire comprendre par quel raisonnement nous allons projeter le connu vers l'inconnu, le passé vers l'avenir.

Les religions ont été décrites comme des comportements humains. Ces comportements, nous les observons avec le regard des éthologues. Ceux-ci analysent aussi bien les évolutions des organes que ceux de comportements en les rapportant à la problématique de survie de l'espèce considérée.

Leur raisonnement est le suivant : si un comportement est utile à la survie de l'espèce, il se maintiendra. S'il ne l'est pas, il sera abandonné, soit parce que ceux qui le pratiquent obstinément seront contre-sélectionnés (au sens biologique du terme, la « sélection » darwinienne), soit parce que les facultés d'anticipation des individus ou de la collectivité leur permettront d'évoluer avant que cette nocivité se manifeste effectivement.

Or, la problématique de survie est liée à l'état de la technique ¹¹⁴. Et nous avons pu, en effet, observer à quel point les formes religieuses successives concouraient à la survie, compte tenu de l'état de la technique à l'époque considérée.

Le premier cas, celui du chamanisme des chasseurs-cueilleurs, n'est pas fait de croyances « primitives » et « dépassées ». C'est au contraire un système cohérent et efficace par rapport aux conditions de survie de l'époque, celles de la chasse et de la cueillette.

À partir du développement de l'agriculture, la question de la survie se pose en d'autres termes. La relation avec la Nature reste importante, d'où la grande déesse mère. Avec la surproduction et la constitution des routes commerciales, s'établissent des ethnies prédatrices. Celles-ci, contraintes de se réguler, deviennent protectrices.

Dès lors, les formes religieuses évoluent : une divinité masculine de la puissance s'installe au sommet. Le tournant Zoroastrien est exemplaire à cet égard, mais il n'est pas le seul. Les divinités dominantes des peuples du Moyen-Orient aussi bien que des nordiques ou des germains sont des avatars du « Shiva » indien. Des cléricatures se constituent, chargées de célébrer sa toute puissance par des cérémonies spectaculaires. En termes d'éthologie, cette évolution est parfaitement logique.

¹¹⁴ Le premier auteur à poser clairement cette relation est Thomas R Malthus dans son « essai sur le principe de population ». Lors de son voyage autour du monde, dans chaque contrée visitée, il se demande pourquoi la population n'est ni plus ni moins nombreuse que ce qu'elle est. Sa réponse est que la population augmente partout jusqu'à saturer les subsistances, **compte tenu de l'état de la technique**. Les Indiens d'Amérique sont peu nombreux, parce qu'ils sont chasseurs et qu'il faut à chacun un grand territoire de chasse pour subsister. Les Chinois sont très nombreux parce qu'ils pratiquent l'agriculture intensive, où chacun peut se nourrir sur une petite surface.

En effet, pour être efficace, la puissance doit être crainte, en exerçant sa force le moins possible, faute de détruire la substance qui la nourrit. D'où une substitution de la dissuasion à l'affrontement, déjà présente chez les primates, où la défense du territoire comprend surtout des gesticulations destinées à intimider l'adversaire. L'éthologie de l'agression ¹¹⁵ observe aussi de nombreux cas de dissuasion, de forme différente, par exemple chez les poissons de corail.

Néanmoins, ce système suppose un principe supérieur qui limite les déchaînements de la puissance. En effet, dans toutes les espèces animales, l'agression vis-à-vis des membres de la même espèce est exceptionnelle. Pour reprendre le raisonnement classique de l'éthologie, on peut dire que, si ce n'était pas le cas, l'espèce se serait auto détruite. Ce « principe supérieur » s'exprime de manière différente en Orient et en Occident. En Orient, il se traduit par le respect des rites ; en Occident, par une divinité des faibles, qui va jusqu'à se sacrifier pour montrer sa solidarité avec les opprimés.

Dès lors, la structure du pouvoir terrestre comprend, non plus deux étages (les forts et les faibles), mais trois. Les détenteurs de la puissance temporelle sont pris en tenaille par une alliance entre le sommet et la base. Et cette fois, la configuration vaut aussi bien pour l'Orient que pour l'Occident : La « bureaucratie céleste ¹¹⁶ » de l'Empire chinois représente le bras séculier de l'Empereur, fils du Ciel, protégeant le peuple des exactions des seigneurs de la guerre et de la roublardise des marchands. La « démocratie » occidentale suppose que la base populaire élise un pouvoir suprême dont la mission est de contenir les abus des puissances secondaires économiques et militaires.

Enfin, les ruptures dans l'évolution des religions, comme on peut s'y attendre, coïncident avec les mutations technologiques. Celle du

¹¹⁵ Voir Konrad Lorenz, l'agression, histoire naturelle du mal, Flammarion, 1969.

¹¹⁶ Pour reprendre le titre du livre d'Etienne Balazs, Gallimard, 1988.

6^{ème} siècle avant JC avec le Taoïsme et le Confucianisme en Chine, le Bouddhisme en Inde, la Philosophie grecque, coïncide avec l'invention de la monnaie, de l'écriture phonétique et un développement corrélatif du commerce international. Celle des 18 et 19^{ème} siècle, avec l'apparition du scientisme et de la laïcité, coïncide avec les développements de l'industrie.

À l'occasion de ces ruptures, on retrouve toujours le même mouvement : limitons-nous à l'essentiel, débarrassons-nous du superflu ¹¹⁷. En fait, on peut reconnaître dans ces évolutions un phénomène cognitif assez général, qui concerne aussi bien les « révolutions scientifiques ¹¹⁸ ».

C'est ce qu'on appelle un changement de paradigme, que l'on peut résumer comme suit : À chaque époque, les croyances scientifiques se réfèrent à un consensus général appelé « science normale ». Mais celle-ci n'arrive pas à tout expliquer. On lui rajoute alors des codicilles et des exceptions, jusqu'à ce qu'elle devienne informe ou inintelligible. Un malaise s'installe alors dans la communauté scientifique, malaise qui dure jusqu'à ce qu'une nouvelle théorie (un nouveau paradigme) permette de tout embrasser d'un même regard ¹¹⁹.

Cette analyse se transpose assez bien aux religions et il ne serait pas absurde de dire que ces époques où la technique, les rapports sociaux et les croyances se transforment simultanément connaissent des changements de paradigme religieux. Ceux-ci, comme les changements de paradigme scientifique, sont des simplifications, affectant, non plus la Science, mais les mythes et les rituels, accompagnés d'une volonté de retrouver l'essentiel.

¹¹⁷ C'est aussi celui que nous avons constaté à propos d'Akenaton, de Mani, des Cathares, du protestantisme.

¹¹⁸ Thomas S. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, 1972.

¹¹⁹ On cite en général comme exemple de paradigmes la théorie de la relativité en physique théorique et la tectonique de plaques en géophysique.

Si donc nous cherchons à imaginer une prospective des religions, il nous faut considérer d'abord les conditions de survie de l'espèce humaine, ensuite l'évolution prévisible des relations entre les humains, enfin quel genre de paradigme pourrait apparaître comme expression de la volonté de survie dans ces nouvelles conditions objectives.

L'inversion contemporaine

[Retour à la table des matières](#)

Avec la révolution industrielle, le processus de domestication de l'homme par l'homme fait un bond en avant.

Dans un premier temps, le travail à la chaîne exige des ouvriers de rester à leur poste à faire le même geste pendant des journées entières, ce que même l'esclavage ne demandait que rarement. Seule la destinée des galériens paraît comparable.

Dans un second temps, avec l'initiative d'un fabricant d'automobiles ¹²⁰ qui rémunère bien ses ouvriers pour qu'ils puissent s'acheter ses produits, commence l'équipement des masses laborieuses.

Puis vient la consommation obligatoire : les travailleurs sont logés dans des banlieues où l'on peut difficilement se déplacer sans automobile. Le piège se referme lentement. Après le comportement de l'ouvrier producteur, c'est celui de la même personne, cette fois consommateur, qui passe sous contrôle.

¹²⁰ Il s'agit de Henry Ford. Cette attitude caractéristique est connue des économistes sous le nom de fordisme.

Avec la révolution cognitive, à partir du dernier quart du vingtième siècle, c'est une véritable inversion qui se produit. Les discours institutionnels continuent à affirmer que le vendeur est au service du client et que l'offre n'est là que pour satisfaire une demande autonome. Or, les moyens de persuasion des marchands ont été multipliés dans une proportion jamais atteinte.

La télévision capte l'attention plusieurs heures par jour. La domestication fait alors un pas de plus, celui de la manipulation des désirs. Le métier des médias est alors de préparer les neurones du spectateur à recevoir le message publicitaire ¹²¹ lequel, comme autrefois, ne manque pas d'exploiter les filons mythiques.

Cette mondialisation laisse alors le champ libre aux acteurs économiques. Tant que les régions produisaient elles mêmes l'essentiel de leur consommation, la régulation des forces économiques restait possible. Dès lors que les frontières sont ouvertes, le pouvoir des entreprises, qui contrôlent à la fois les circuits d'approvisionnement et les outils de persuasion, devient sans limite. À l'exploitation de la faiblesse économique succède l'exploitation de la faiblesse psychique.

La consommation devient addictive ¹²². Soit disant, le client est roi. Mais c'est un roi drogué, aux pulsions manipulées par les marchands. Le libéralisme des lumières écossaises était supposé libérer le peuple de la tyrannie du prince. Le voilà zombifié, subissant les rituels de possession ¹²³ des vendeurs.

Mais, et c'est là qu'intervient la spiritualité, chacun porte l'autre en lui-même. Il ne peut le détruire sans se détruire aussi. À mesure que

¹²¹ Selon le mot historique de Patrick Le Lay, Président de la Chaîne française TF1, qui fut autrefois sélectionnée comme le « mieux disant culturel ».

¹²² Comme l'explique, entre autres, Bernard Stiegler, *Mécréance et discrédit, l'esprit perdu du capitalisme*, Galilée, 2006.

¹²³ Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, *la sorcellerie capitaliste*, La découverte, 2005.

l'exploitation de la faiblesse psychique des clients progressait, on a vu s'amplifier le stress dans les entreprises, le harcèlement moral, les licenciements abusifs et toutes sortes de pratiques inhumaines. A l'amour du métier a succédé la répulsion et, dans certains cas, une intériorisation de la conscience broyée sous forme de cancer ou d'infarctus.

Globalement, au lieu des trois niveaux : la population, les acteurs intermédiaires (essentiellement les entreprises) et le pouvoir politique, issu du suffrage populaire et donc, en théorie, au service du peuple, il n'y a plus que deux niveaux, la population et les entreprises.

Il est d'usage de qualifier de « république bananière » les pays où le pouvoir politique est soumis aux intérêts économiques, souvent étrangers. Actuellement, dans tout le monde dit « occidental », y compris aux Etats-Unis, le pouvoir politique est sous l'influence des intérêts économiques. Sous couvert de libéralisme, le « bananisme », si je peux me permettre ce néologisme, s'est généralisé.

« L'essence du capitalisme, c'est la destruction créatrice ¹²⁴ ». Cette formule convoque au centre de l'économie la divinité indienne de la puissance, Shiva. Capable de l'ascèse comme de l'ébriété (l'hubris des grecs), c'est aussi le dieu danseur, porteur de vie. Rappelons qu'il est en opposition permanente avec Vishnu, le protecteur. De nos jours, les adorateurs de Vishnu se retrouveraient dans les mouvements altermondialistes et écologistes et ceux de Shiva chez les ultra libéraux.

Cet affrontement, puisqu'il se produit entre divinités, ne connaît ni vainqueur ni vaincu. Il est le mouvement même de la vie. Mais lorsque l'époque donne un avantage excessif à l'un ou l'autre, il en résulte

¹²⁴ Citation de l'économiste Joseph Schumpeter (Capitalisme, socialisme et démocratie), considéré par les milieux d'affaires comme leur théoricien de l'entrepreneuriat et de l'innovation.

un déséquilibre qui sera tôt ou tard corrigé. Si Vishnu a trop d'influence, c'est l'immobilité, qui mène à la mort. Si Shiva prévaut, la destruction créatrice se mue en destruction destructrice.

Ainsi, pour situer un événement particulier, l'attaque des tours du World trade center le 11 Septembre 2001 peut être interprétée comme la destruction du temple de Shiva : ces bâtiments abritaient surtout des « salles de marché », ces lieux où les officiants de la finance effectuent le sacrifice quotidien (la cotation des valeurs), lequel, lors des fusions acquisitions, engendre par contrecoup des sacrifices humains.

Néanmoins, et ce point est essentiel sur le plan symbolique, la destruction du temple ne fut pas l'œuvre de Vishnu, mais bien des forces shivaïtes, dans son inspiration comme dans sa réalisation. C'est bien la destruction créatrice qui se mue en destruction destructrice.

L'interprétation géopolitique est la suivante : Tout au long du vingtième siècle, l'influence des forces économiques sur le politique n'a cessé de s'accroître. Elle était déjà présente pendant la première guerre mondiale. Elle s'est accrue après la seconde. Dès 1945, les Etats-Unis et la Russie se sont trouvés avec une surcapacité de production d'armements, qu'ils avaient développée pour vaincre le délire de l'Allemagne nazie. Situation d'autant plus gênante que les fabricants et les militaires de haut rang étaient alors des « sauveurs » qu'on ne pouvait évincer.

Alors, ils ont fait ce que font les marchands depuis le début de l'économie mésopotamienne : ils ont cherché de nouveaux débouchés. Dans un premier temps, l'arme nucléaire est développée. Cette arme présente, si l'on peut dire, un avantage : elle fait tellement peur que personne ne souhaite s'en servir.

Donc on peut passer commande massivement aux industries d'armement, ce qui est l'objectif réel, sans avoir même besoin de déclencher un conflit. Quelques révolutions de ci de là suffisent à établir

la crédibilité de l'existence d'un ennemi redoutable et à faire voter les financements.

Tout a une fin. À la fin des années 80, un des partenaires déclare forfait, peut-être parce que ça lui coûte trop cher. Alors il faut inventer d'autres motifs pour que les commandes se maintiennent. Difficile ! Un professeur d'université ¹²⁵, ancien secrétaire du conseil de sécurité américain ¹²⁶, propose alors une vision prospective de l'Histoire.

Nous étions dans des conflits entre états nations, puis entre « blocs » idéologiques, dit-il. Nous allons vers des conflits ethnico-religieux, plus précisément l'Islâm, éventuellement allié avec la Chine, contre le « monde occidental ».

Il a de bonnes raisons de connaître la question, les mouvements islamistes ayant été aidés par les services américains, dont il rédigeait les « feuilles de route », dans leur lutte contre l'occupant soviétique en Afghanistan. Il est difficile de ne pas voir derrière cette doctrine du nouvel ennemi, qualifié de terroriste, la pression des producteurs d'armement à la recherche de débouchés de remplacement.

Voilà donc à nouveau la religion instrumentée par le pouvoir. Mais il ne s'agit pas, malgré les apparences qu'il tente de se donner, d'un pouvoir issu de la volonté populaire. Il ne fait que répercuter la pression des marchands à la recherche de débouchés. Shiva met en scène son nouveau ballet, où les robes noires tournoient pendant que psalmodient les télévangélistes.

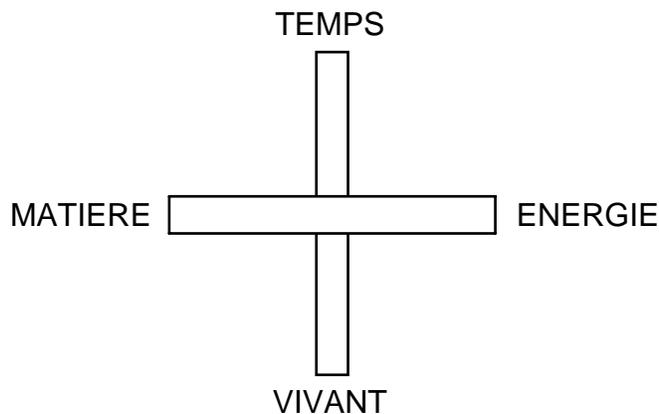
¹²⁵ Il s'agit de Samuel P. Huntington, auteur du « Choc des civilisations », éd Odile jacob.

¹²⁶ Ce « national security council » siège à la présidence. C'est lui qui donne les directives à la CIA et au Pentagone. Lorsqu'il était présidé par Kissinger, Huntington en était le secrétaire et c'est de là que sont parties les instructions de fomenter le coup d'état qui porta les colonels grecs au pouvoir, de supprimer Allende au Chili et d'y installer Pinochet, de soutenir le général Vidéla en Argentine, opérations qui ne brillent pas par leur esprit humaniste et démocratique.

On le voit, toute cette géopolitique, que les médias répercutent et amplifient, n'est qu'un héritage des jeux d'intérêt du passé récent. Elle n'a pas grand chose à voir avec les questions que pose l'avenir de l'espèce humaine au 21^{ème} siècle.

Plus précisément, pendant le dernier quart du 20^{ème} siècle, les signes de l'émergence d'un nouveau système technique sont apparus. C'est peut-être la première fois dans l'Histoire qu'il est ainsi possible d'anticiper un changement de civilisation. Néanmoins, il y a loin du travail conceptuel aux décisions pratiques, vu le poids des habitudes de pensée anciennes.

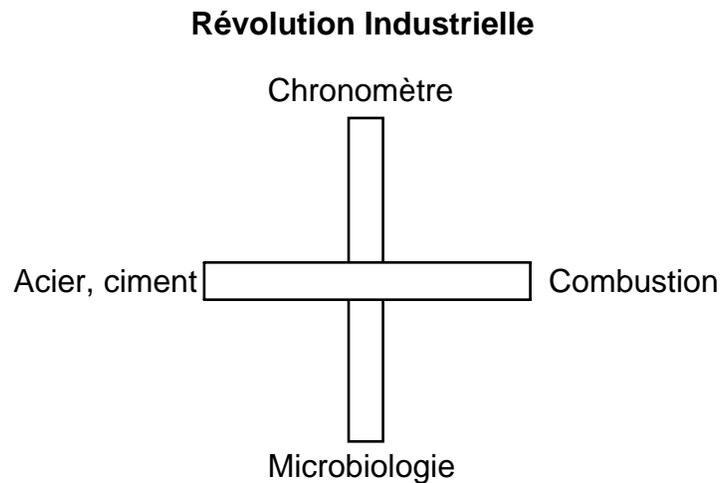
Quelle est cette transformation ¹²⁷ ? Elle porte, comme les transformations antérieures, celle du 12^{ème} 13^{ème} siècles et celle du 18^{ème} 19^{ème} siècles (la révolution industrielle) sur quatre pôles : les matériaux, l'énergie, le temps et la relation avec le vivant. Pour mieux s'en souvenir, nous avons pris l'habitude de les placer en croix.



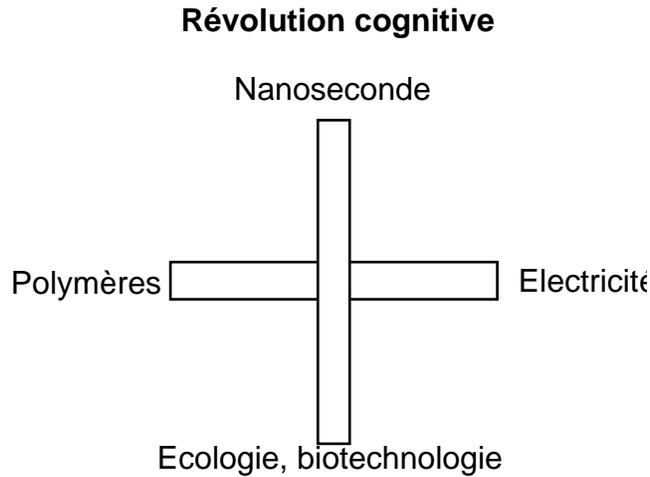
¹²⁷ Pour plus de détails, on pourra se reporter soit à l'ouvrage collectif que j'ai coordonné « 2100, récit du prochain siècle » Payot, 1990, 1993 ou au site internet <http://2100.org>.

D'après la théorie de la relativité, la matière et l'énergie sont une seule et même chose. L'un peut se transformer dans l'autre avec un coefficient égal au carré de la vitesse de la lumière. D'où l'idée d'un axe matière-énergie, présent dans toutes les civilisations.

L'axe temps-vivant est moins évident si l'on s'en tient à la description matérielle. Mais il s'impose naturellement si l'on se réfère à la définition du vivant comme résistant au temps, celle que nous avons énoncée au début de cet ouvrage.



Dans la civilisation industrielle, l'axe matière-énergie est dominant. Chaque individu mobilise des tonnes de ciment et d'acier, des tonnes de pétrole, de gaz ou de charbon chaque année. La puissance matérielle, portée par la mondialisation de l'univers marchand, donne lieu à des débordements titanesques.



La révolution cognitive commence. Elle devrait, comme les précédentes, se dérouler progressivement sur deux siècles. Nous l'avons appelée « cognitive » en référence aux sciences cognitives, alors que la révolution industrielle s'appuyait essentiellement sur les sciences physiques.

En énonçant des objectifs de compétitivité dans une « société de la connaissance ¹²⁸ », les politiques ont fait un contresens. Ils ont mis dans une même phrase des valeurs anciennes (la compétitivité économique) et une problématique nouvelle, qu'ils n'osent pas appeler cognitive car le mot est trop peu connu.

Ce faisant, ils ont inconsciemment pris acte de l'effacement du pouvoir spirituel dans la civilisation dominante. Depuis le village néolithique en effet, coexistent un pouvoir temporel (le chef de village) et un pouvoir spirituel (le chamane) qui se font contrepoids. De nos jours, il n'y a plus qu'un pouvoir temporel, économique, celui des grandes entreprises dont les médias et par voie de conséquence les

¹²⁸ Il s'agit de « l'agenda de Lisbonne », énoncé par l'Union européenne, « faire de l'Europe, d'ici 2010, l'économie la plus compétitive de la société de la connaissance », qui est vite apparu irréaliste face aux performances des anglo-saxons et surtout de la Chine et de l'Inde.

états et les organisations internationales sont, sauf exception, les serveurs.

Or, l'approche cognitive n'a rien à voir avec l'accumulation économique. Bien au contraire, son premier constat, qui date des années 70 ¹²⁹, est celui de « l'hyperchoix » : dans les pays dits développés, la rareté a laissé place à la surabondance, au point que l'acheteur n'a plus le temps, la disponibilité, l'accès à l'information nécessaires pour faire des choix sinon « rationnels », du moins raisonnables.

En outre, ses neurones sont saturés par des messages publicitaires. L'ensemble de ces conditions crée une pathologie de la désorientation. La difficulté de la civilisation cognitive est de raison garder. C'est d'ailleurs à la raison que s'attaquent les nouveaux prédateurs.

Sans doute, depuis les débuts du commerce en Mésopotamie, les vendeurs ont eu comme principale tâche la persuasion. C'était, nous l'avons vu, nécessaire pour « écouler » la surproduction résultant du soi-disant « progrès » technique.

Mais, depuis la construction des infrastructures de communication de masse ¹³⁰, l'ordre de grandeur de la persuasion a changé, au point que la civilisation en est profondément transformée. Dans les pays dits développés où le citoyen moyen passe quelque quatre heures par jour devant sa télévision, laquelle est presque partout conditionnée par sa mission publicitaire (celle qui génère du profit), le psychisme est atteint par l'omniprésence de la persuasion marchande.

¹²⁹ Il s'agit du livre d'Alvin Toffler, *Le choc du futur*, Denoël, 1971.

¹³⁰ Le seuil de 10 pour cent habitants entraîne, semble-t-il des changements qualitatifs. Il a été dépassé par la télévision vers 1985, par le téléphone vers 1990, par Internet en 2002.

On peut se demander si Internet ¹³¹ est en mesure de faire face à ce conditionnement. Sans doute, on peut le comparer à la construction d'un immense système nerveux planétaire. Si l'on se réfère aux connaissances disponibles, encore bien lacunaires, concernant les fonctionnements neuronaux, on peut déjà dire que :

- la mémoire n'est pas un stock, c'est un flux. Les neurones sont parcourus par un flux permanent, qui ne s'arrête qu'au décès. Il y a reconnaissance mnémonique lorsque ce flux est suractivé par la proximité d'un circuit antérieurement visité et « mémorisé ». Comme le mental humain, Internet est habité par de multiples processus de reconnaissance, dans lesquels se retrouvent les acteurs, même lointains, partageant une passion commune.

- la désinformation fonctionne sur Internet. Les croyances et les religions, et aussi les sectes, s'y propagent. Mais le réalisme et la vérification y sont aussi. Il est même probable que, à mesure que le public apprendra à l'utiliser, une certaine forme de rationalité se mettra en place. Il est en effet dans la nature des systèmes cognitifs de construire d'abord des interprétations rapides mais approximatives (fonctionnement hérité de nos ancêtres chasseurs cueilleurs) et de vérifier par la suite en imagination leur validité.

- la mémoire procédurale, celle qui enchaîne des successions d'actes ou d'évocations, celle qui permet la domestication, passe par des circuits différents de la mémoire déclarative considérée, dans le passé, comme la seule mémoire. L'une et l'autre fonctionnent sur Internet, mais le déclaratif (les croyances) est constamment remis en question par des procédures de vérification.

¹³¹ En 2002, le nombre d'internautes dépasse les 600 millions, soit 10% de la population mondiale. En 2005, le milliard serait dépassé, dont 24% aux Etats Unis et Canada, 30% en Europe, 37% en Asie, le reste (9%) en Amérique latine, Afrique et Moyen Orient.

- dans un circuit neuronal, il n'y a pas d'appropriation de l'information. Toute transposition du droit de propriété à « l'immatériel » est un contresens qui handicape gravement le fonctionnement du système, très sensible à la fluidité et à la rapidité de circulation. Les multiples tentatives contemporaines d'installer diverses sortes de « péages » pèsent toutes sur l'intelligence du système et obèrent ses facultés d'adaptation.

La question de la « gouvernance » d'Internet ne se pose pas, car c'est le système nerveux qui gouverne le corps et non l'inverse.

La dimension institutionnelle

[Retour à la table des matières](#)

Il faut ici revenir à une analyse plus fondamentale pour anticiper l'immense transformation dont Internet est le support. L'espèce humaine, comme avant elle bien d'autres sociétés animales, n'est pas constituée d'individus isolés. Les conditions de survie l'ont amenée à s'organiser, au sens étymologique de coopération entre des organes, en collectivités. La dimension « naturelle » de ces tribus, celle que l'on trouve dans la nature et qui correspond aux comportements instinctifs dont nous avons hérité, est de quelques dizaines d'individus.

On peut raffiner l'analyse en distinguant le niveau de la famille, celui du village, celui de l'ethnie. On peut aussi observer que, lorsque des décisions opérationnelles sont en jeu, elles sont prises par de petits groupes de moins d'une douzaine de personnes. En fait, il s'agit de différents niveaux de fonctionnement de la reconnaissance, processus dynamique, qui se nourrit de répétition, laquelle permet de créer et de percevoir la différenciation.

Les civilisations agraires et commerciales, telles que constituées autour de la route de la soie, ont ajouté, dans un contexte guerrier, des niveaux supplémentaires d'intégration : les cités états, les royaumes, les empires. Puis, récemment, avec le traité de Westphalie et l'industrialisation, l'État-nation a été et est encore pour quelque temps universellement accepté comme cadre ultime d'intégration.

Néanmoins, les fonctionnements commerciaux et financiers ont pris de plus en plus de poids. Les organes créés par la société civile aussi, et le contexte institutionnel est de plus en plus constitué d'organisations mortelles créées par les vivants et de moins en moins de celles supposées immortelles héritées des morts. D'où l'importance croissante du processus instituant ¹³² (création d'entreprises, liberté d'association...) défiant les résistances de l'institué. Cette évolution concerne évidemment aussi les religions, particulièrement leurs institutions, les « Eglises ».

Le paysage institutionnel s'est profondément transformé au 20^{ème} siècle : les deux guerres mondiales, les « blocs » de la guerre froide, l'Europe, la fin des colonisations, la constitution des multinationales et des ONG mondialistes (Greenpeace, Amnesty...), l'ouverture des frontières au commerce. Ces transformations ne sont pas seulement le résultat de l'inspiration d'individus. Ce sont aussi des conséquences de l'évolution du système de communication devenu, avec le télégraphe, le téléphone, le fax, un maillage mondial quasi instantané. Au début du troisième millénaire, Internet haut débit en est l'aboutissement.

Dès lors, le processus instituant transgresse les délimitations anciennes. Tout le paysage institutionnel : états, entreprises, églises est

¹³² Le combat de l'instituant et de l'institué est la figure centrale de l'analyse institutionnelle, laquelle est aux institutions ce que la psychanalyse est aux individus. Les précurseurs de ce mouvement sont Jacques et Maria Van Bockstaele, *La Socianalyse, Economica Anthropos*, 2004. On pourra aussi consulter notre ouvrage « de l'innovation », éditions de l'Aube, 1998.

voué à être recomposé, mais comment ? C'est là que je propose un saut conceptuel : dépasser la notion de « struggle for life » de l'idéologie anglo-saxonne, si l'on peut dire ¹³³. À l'époque de Darwin, les connaissances concernant l'histoire de la vie, que nous avons évoquée au début de cet ouvrage, étaient encore rudimentaires. N'était visible que l'aspect macroscopique, l'élimination des inaptes à la survie, hors d'état d'atteindre l'âge adulte et de transmettre leurs gènes. Cette vision élémentaire a servi de justification à des guerres, des oppressions et à la concurrence sauvage dans le registre économique.

Récemment, une toute autre vision du monde s'est imposée aux scientifiques à la suite des recherches sur l'origine de la vie. Tout aurait commencé par des molécules d'ARN, à partir desquelles se serait construit un système plus complexe d'êtres monocellulaires avec ADN et protéines, puis, longtemps après, les êtres pluricellulaires que Darwin connaissait : les plantes et les animaux. Donc, l'histoire de la vie est celle d'une lente montée vers la complexité, l'élimination des inaptes est un phénomène secondaire, comme l'élagage du vivant, qui procède par essais et erreurs.

Comment cela a-t-il été possible ? Par le fait que ces différents éléments communiquent entre eux et se reconnaissent mutuellement. Dès lors, le tableau de l'histoire du vivant est celui d'une lente montée vers la complexité, s'appuyant sur des processus de reconnaissance. Donc, si une technologie porte en elle de nouveaux processus de reconnaissance, elle devrait engendrer un autre niveau d'êtres collectifs, plus complexes que les précédents. D'où le pronostic : les états nations ne seront plus les entités pertinentes du 21^{ème} siècle, les entreprises que nous connaissons non plus, et ce n'est pas en intensifiant la concurrence ou les conflits que cette transition se fera, mais en libé-

¹³³ Darwin a utilisé cette expression, la « lutte pour la vie » et la « survie du plus apte », mais sa pensée, comme l'a montré Patrick Tort, est beaucoup plus large. C'est Spencer qui en a fait une doctrine politique. Après lui, Marx et surtout les ultra-libéraux y ont trouvé une justification à la concurrence sauvage qui, actuellement, ravage le monde.

rant Internet de tous les péages et droits de propriété intellectuelle qui l'entravent.

Néanmoins, cette nouvelle interprétation de l'origine de la vie est un tel renversement dans nos habitudes de pensée et dans la lecture que nous faisons de la réalité qu'il faudra sans doute plusieurs dizaines d'années pour qu'elle s'impose, et peut-être plus d'un siècle pour qu'on en tire toutes les conséquences pour la gestion du monde. Puissent les communications modernes accélérer le processus ! Les dangers de l'effet de serre et des pollutions n'attendront pas que les humains aient réajusté leurs façons de penser.

En résumé, Internet est comme un grand système neuronal, support sur lequel se construit progressivement une conscience planétaire. Cette conscience est transpersonnelle, elle échappe aux individus.

Néanmoins, elle constitue le seul lieu où, par delà les influences marchandes et les particularismes ethniques ou religieux, peut s'élaborer le troisième niveau de conscience et de pouvoir. Il faut donc s'attendre à une régulation assumée non par une personne ou une institution, mais par une conscience collective immatérielle.

Celle-ci concerne de moins en moins les relations internes à l'espèce humaine, lesquelles ont constitué, pendant 5000 ans, le fond commun sur lequel s'exprimaient les religions, et de plus en plus les relations de l'espèce humaine avec la nature, avec la vie en général.

Le paysage religieux

[Retour à la table des matières](#)

Le paysage religieux officiel est resté très complexe ¹³⁴. Les auteurs font des comptages bien approximatifs qui, en milliards d'habitants, donnent environ :

1,9 Milliard de chrétiens (1,1 catholiques, 0,6 protestants, 0,2 orthodoxes). Ce chiffre, qui concerne les baptisés, est évidemment très surestimé. Beaucoup de baptisés l'ont été dans leur enfance sans leur consentement et n'ont plus par la suite de rapport à la religion.

1,2 Milliard de musulmans. Il s'agit des habitants de pays musulmans, ce qui confond nationalité et religion et ne reflète pas non plus une réalité religieuse. En outre, l'Islâm laisse subsister souvent des croyances et des pratiques anciennes, animisme, marabouts etc..

0,85 Milliard d'hindouistes et religions voisines (Jäïnistes, Sikhs...). La constellation des religions indiennes est d'une extraordinaire diversité, que dissimule le terme général d'Hindouïsme. Au moins trois pôles méritent d'être signalés : le culte de Vishnu, le protecteur ; celui de Shiva, la destruction créatrice, et la pratique du Yoga, mot qui signifie « lien », autrement dit ce qui relie, l'essence de la religion.

0,38 Milliard de bouddhistes. Ce chiffre du bouddhisme est très sous estimé, car la Chine et le Japon n'y figurent pas, alors que le

¹³⁴ Les chiffres ci-dessous sont ceux retenus pour 2003 par Odon Vallet, *Les religions dans le Monde*, Champs Flammarion 2003 (p 18). Celui-ci fait observer très justement que les chiffres varient selon les sources et que la manière de compter n'est pas la même selon la religion.

bouddhisme y est très présent, combiné d'ailleurs avec d'autres philosophies, Taoïsme, Confucianisme et, pour le Japon, Shinto. Si l'on comptait ces pays, le bouddhisme serait sans doute la plus importante religion du monde en termes de nombre de pratiquants.

0,22 Milliard d'animistes, chiffre également sous estimé, car il coexiste avec d'autres religions, Islam et Christianismes notamment.

1,5 Milliard d'agnostiques et divers, catégorie résiduelle dans laquelle se trouvent toutes sortes de pratiques qui peuvent être ou non assimilées à de la religion, selon le sens qu'on donne à ce mot.

L'Opium du peuple

[Retour à la table des matières](#)

Marx avait en son temps qualifié la religion « d'opium du peuple ». Il signifiait par là qu'elle agissait comme une drogue, créant un état d'endormissement et de résignation tel que le peuple acceptait son sort alors qu'il aurait dû se révolter contre l'exploitation dont il était l'objet.

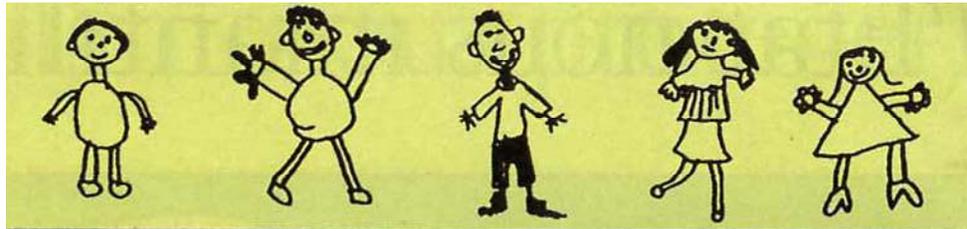
Il y a sans doute dans cette analyse une vision juste de la situation au 19^{ème} siècle en Europe, alors que l'industrialisation se construisait en attirant dans les usines la population rurale qui, à la génération suivante, se retrouvait coupée de ses racines, piégée dans la pauvreté du prolétariat urbain.

La classe dirigeante exploitait alors la faiblesse économique, faisant de l'emploi une condition de la survie. La religion contribuait sans doute à la résignation. Elle se faisait complice du processus mais n'en était pas le moteur ni même le rouage central.

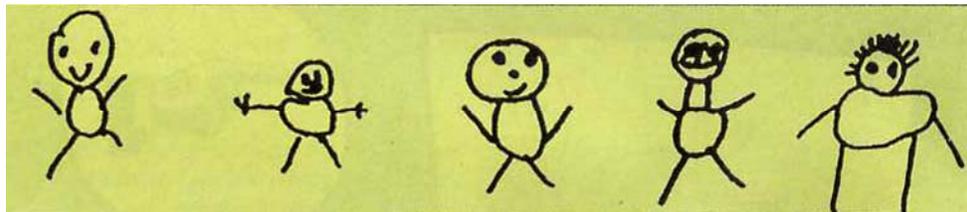
Depuis, et particulièrement avec l'avènement de la civilisation cognitive, la situation a changé. On peut dire qu'il y a maintenant un « opium du peuple », mais ce n'est pas la religion, c'est la télévision. Celle-ci, financée par des intérêts marchands, opère un massage neuronal conditionnant le consommateur, et cela au prix de la destruction de ses capacités cognitives.

En voici la preuve. Elle a été publiée sous forme d'une étude statistique très soignée par le journal allemand Die Welt en Mai 2006 et reprise par Courrier International :

Cette première série de dessins qui accompagne cette étude a été faite par des enfants qui regardent la télévision moins d'une heure par jour :



Ce sont des dessins normaux, conformes à ce que l'on peut attendre d'enfants de cet âge. Voici maintenant une autre série de dessins, faits par des enfants comparables en ce qui concerne l'âge, la culture et le milieu d'origine. La seule différence est que ceux-ci regardent la télévision plus de trois heures par jour :



Le contraste est spectaculaire, n'est-ce pas ? Il serait excessif de prétendre qu'il s'agit là d'une destruction volontaire, intentionnelle et

préméditée des capacités cognitives de ces jeunes téléspectateurs. C'est plus vraisemblablement le fait d'un mécanisme simple d'ajustement : en effet, pour avoir un bon « taux d'écoute » (base de calcul des recettes publicitaires), il faut relancer constamment l'attention.

À cet effet, on hache les vidéos en plans très courts, de quelques secondes. Dès lors, on habitue le cerveau du spectateur à des changements de plans continuels. Ce conditionnement neuronal a pour effet que, même en l'absence d'écran, son mental se met à zapper. Il n'arrive plus à fixer son attention, les enseignants en portent témoignage. Ses dessins ne sont plus que des esquisses. Il ne peut plus prendre le temps de les compléter. Déjà son esprit est ailleurs.

Cet exemple précis est caractéristique du nouveau contexte du 21^{ème} siècle. Trois heures par jour, c'est beaucoup plus que ce que les citoyens consacrent à la religion. Néanmoins, la plupart des intellectuels s'y intéressent peu. Ils pensent avec les outils conceptuels du passé, alors que ce qui sert à penser, le système neuronal, est menacé par des outils surpuissants au service de machinations commerciales. La conscience des uns et des autres s'est évaporée dans les jeux d'intérêt.

Sans doute, le relation aux médias et plus récemment aux jeux, ne se résume pas à cet aspect. Pendant que certaines capacités sont endommagées, d'autres au contraire progressent ¹³⁵. Néanmoins, cette observation montre l'ampleur du phénomène et sa difficulté à le conscientiser.

¹³⁵ Comme l'a très bien observé Jacques Perriault dans « La logique de l'usage » op. cit.

Les scénarios

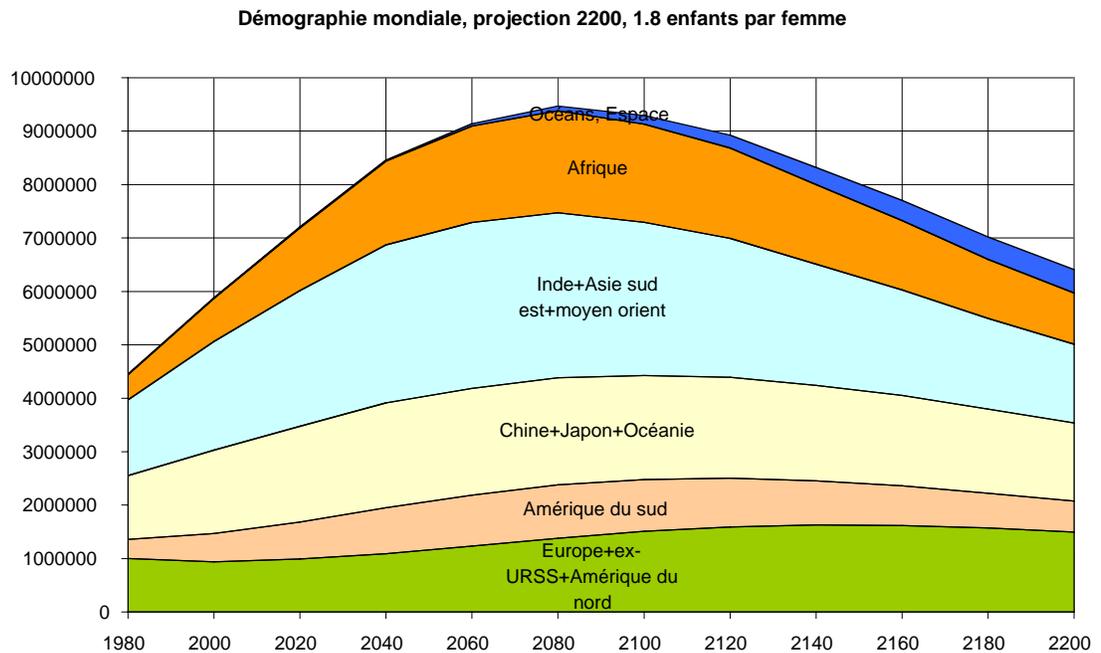
[Retour à la table des matières](#)

Revenons aux conditions de survie. À long terme, la problématique de survie de l'espèce humaine a été clairement définie par les travaux des années 2000 concernant l'empreinte écologique ¹³⁶. Ces recherches consistent à évaluer la surface de terrain nécessaire à la survie des différentes populations, qui ont chacune leur système technique particulier, en l'absence de consommation de ressources non renouvelables, c'est-à-dire en équilibre écologique avec la Nature.

Cette surface varie dans des proportions considérables : de 0,5 à 10 hectares par personne, selon le degré de « développement » économique. Néanmoins, si l'on additionne toutes ces surfaces, il apparaît que la planète ne suffit pas à l'espèce humaine. Celle-ci a pu atteindre son niveau actuel parce qu'elle consomme massivement des ressources non renouvelables, lesquelles vont se raréfier au 21^{ème} siècle et encore plus dans les siècles ultérieurs.

Si l'on suppose un niveau moyen de consommation de ressources naturelles voisin de celui de l'européen actuel, la population que peut supporter la terre en régime permanent, c'est-à-dire sans consommer de ressources non renouvelables (sans pétrole, sans charbon, sans nucléaire, sans gaz naturel etc..) serait d'environ 2,5 Milliards d'habitants, alors que les 6 Milliards ont été dépassés en 2000.

¹³⁶ Élaborés par le WWF (World wildlife fund), rapport « planète vivante », 2002). Il est maintenant possible de calculer son empreinte écologique personnelle sur internet à <http://www.agir21.org/>



Évidemment, si la consommation de ressources naturelles par habitant était divisée par deux par rapport à ce niveau européen moyen, cette capacité d'accueil passerait de 2,5 à 5 Milliards. Pour atteindre cet effectif vers 2300, il faudrait un taux de fécondité limite d'environ 1,8 enfant par femme pendant deux siècles, soit une trajectoire démographique ressemblant à celle du graphique ci-dessus, tendance considérée comme vraisemblable par les démographes des Nations Unies.

C'est néanmoins une trajectoire semblable à celle du Moyen âge, une croissance suivie d'un déclin qui ramène la population à un niveau compatible avec la disponibilité en ressources naturelles.

Sans doute, si l'on suppose le développement de nouvelles technologies cet effectif peut être augmenté. Néanmoins, est-ce bien une finalité ? La situation est telle que la problématique de survie du troisième millénaire n'est plus « croître et multiplier » c'est : comment se remettre en équilibre avec la Nature ? L'ingéniosité technicienne sera certainement mise à contribution, mais elle ne suffit manifestement

pas : le principal enjeu est celui de modérer la consommation de ressources naturelles. C'est celui de l'auto discipline de l'espèce humaine, laquelle devra renoncer au superflu et se contenter du nécessaire.

Dans ces conditions, on peut imaginer trois scénarios contrastés :

- 1. La technique** : Un recours massif à des innovations permettant de limiter la consommation et la dégradation des ressources naturelles : une agriculture ¹³⁷ sans engrais ni pesticides chimiques, des bâtiments qui captent l'énergie au lieu d'en dépenser, des transports en commun et des véhicules hybrides alimentés en carburants d'origine végétale, des dirigeables, des cités marines autonomes en énergie et en production alimentaire (aquaculture), un système de communication planétaire à haut débit, permettant d'économiser la plupart des déplacements professionnels. Bref, un ensemble de programmes d'infrastructures mondiales, lancé en réponse à la crise sociale ¹³⁸. Cela suppose aussi une décroissance des villes et la répartition de la population dans des villages ruraux sinon autarciques, du moins autonomes.
- 2. La guerre** : Une classe dirigeante arrogante, considérant que le peuple est incapable de se réguler, met en place une gamme de moyens destinés à ramener la population à un niveau compatible avec les ressources, garantissant la survie à long terme ¹³⁹. Elle suscite des conflits, s'appuyant en particulier sur les agressivités religieuses résiduelles, manipulées par les médias. Elle répand aussi clandestinement des

¹³⁷ Certains évoqueront les manipulations génétiques. Elles posent d'autres problèmes, dans lesquels la dimension religieuse est nécessairement présente.

¹³⁸ Voir « 2100, récit du prochain siècle » Payot ou le site <http://2100.org>

¹³⁹ C'est le scénario que décrit Susan George dans « le rapport Lugano »

contraceptifs dans les eaux voire des épidémies et divers autres moyens de réduire les effectifs de l'espèce humaine.

3. La conscience : L'auto régulation de la population et l'évolution des modes de vie suffit à rétablir l'équilibre avec la nature. Ce dernier scénario peut sembler utopique. Il correspond cependant à la fécondité limite tendancielle sur laquelle s'accordent actuellement les démographes, soit 1,8 enfants par femme, alors que le taux de stabilisation est de 2,1. Il faut de toute façon se souvenir que même les guerres très meurtrières, comme celles du 20^{ème} siècle, font une entaille dans la pyramide des âges résorbée en deux générations. Pour contenir les effectifs, mieux vaut ne pas compter sur des massacres. La limitation volontaire des naissances est seule efficace.

Il est vraisemblable que ces trois scénarios se dérouleront au 21^{ème} siècle, de manière différente selon les temps et les lieux. En définitive, c'est nécessairement le dernier qui prévaudra, non pour des raisons morales, mais parce que la régulation qu'elle soit guerrière ou technologique, aura produit ses effets.

Alors, au lieu de s'affirmer, selon la formule de Descartes « comme maître et possesseur de la Nature », l'espèce humaine deviendra « maître et possesseur d'elle-même ». Si elle n'y réussit pas, elle se heurtera aux anciennes limitations de population par les famines, les épidémies et les guerres, avec une ampleur bien supérieure à celle du vingtième siècle, pourtant particulièrement meurtrier.

Dès lors, on peut imaginer quel type de comportement religieux résultera logiquement de cette situation : si la priorité suprême pour la survie de l'espèce est la préservation de l'écosystème, alors cet écosystème planétaire est sacré. La Mère Nature est de retour, respectée et honorée en priorité. La question de l'exploitation de l'homme par

l'homme, thème religieux dominant depuis au moins trois millénaires, passe au second plan.

En particulier, la relation à la mort évolue. La tentative d'immortalité, rêve de Gilgamesh, laisse place à une acceptation rationnelle du fait que nous devons tous mourir parce que c'est nécessaire à la perpétuation de la Nature, et qu'il est possible de mourir « raisonnablement » plutôt que de s'obstiner à prolonger la vie dans des conditions d'ailleurs incompatibles avec la dignité humaine.

Plusieurs auteurs ont déjà exprimé la référence religieuse à la Nature, notamment le physicien James Lovelock, dans son « hypothèse Gaïa ». Suivant le même raisonnement que nous, il affirme que si elle ne prend pas soin de la nature, l'espèce humaine disparaîtra, comme beaucoup d'autres espèces avant elle. Mais ça n'empêchera pas la Nature de se reconstituer et de continuer sans les humains. En quelque sorte, l'Homme ne peut pas se passer de la Nature, mais elle peut se passer de lui. Pour en parler, il reprend le nom de la terre mère dans la mythologie grecque, Gaïa.

Au 19^{ème} siècle déjà, Auguste Comte, auteur du positivisme, philosophie dont la rationalité a imprégné la mentalité du monde des ingénieurs, dans un texte peu connu ¹⁴⁰, prévoit que, dans une société finalement gouvernée par la Raison, les humains ne pourront se passer d'un « grand fétiche », lequel ne peut être, selon lui, que la Nature.

Mauvaise nouvelle : nous nous sommes trompés de fétiche ! Au lieu de fétichiser la Nature, nous avons fétichisé la monnaie. Et à la place de la raison, pour gérer sa rareté, nous avons une comptabilité. C'est d'autant plus paradoxal que l'émission de monnaie est, depuis un demi siècle ¹⁴¹, à la libre disposition des humains. Mais c'est aussi

¹⁴⁰ Présenté par Juliette Grange aux entretiens de prospective de Cerisy.

¹⁴¹ Allusion à la décision de non convertibilité du dollar du président Nixon.

compréhensible, comme expression de la domination de la caste des marchands.

L'invention de la monnaie date du 6^{ème} siècle avant JC, lorsque les souverains (Lakatos, son fils Crésus puis les empereurs achéménides) commencèrent à authentifier les pièces en les frappant de leurs symboles. Le pouvoir cautionnait de la sorte l'outil marchand. Par la suite, c'est toujours la confiance marchande qui fonde la monnaie. Ainsi, Venise a émis pendant un millénaire, jusqu'à son annexion par l'Italie, une monnaie reconnue tout au long des routes marchandes.

Cette invention est donc, dès le début, fiduciaire, autrement dit faite de confiance. On comprend dès lors qu'elle fasse l'objet de sacrifices, d'attentions et de rituels. Or, précisément, il semble se dessiner une crise de confiance du fait que les marchands, depuis l'ouverture des pays de l'Est, ont abusé de leurs pouvoirs :

La persuasion de masse, qui mobilise l'attention du public plusieurs heures par jour, a engendré une économie d'addiction aux achats pulsionnels, sources de regrets et aussi d'endettement. Un premier piège se referme.

L'étalement des villes engendre des consommations obligatoires : transports, chauffage. Même pour les besoins élémentaires, comme la nourriture et les vêtements, l'hypermarché périphérique est presque inévitable : second piège.

Les marchands ont réussi, pour la majorité de l'espèce humaine, à faire de l'emploi ou de la transaction une condition de survie : troisième piège.

La « propriété intellectuelle » met sous contrôle des marchands prédateurs à la fois la santé et la culture, la liberté du corps et de l'esprit : quatrième piège.

Plus généralement, les fortunes se font et se défont, un peu par le travail et le service rendu, beaucoup par l'acquisition de « droits », péages, copyright, redevances de toutes sortes, depuis l'autoroute jusqu'aux recettes astronomiques de Microsoft et des pétroliers.

Ces droits, une fois qu'ils sont acquis, produisent automatiquement des recettes sans effort. On retrouve, amplifiées, des configurations d'avant la révolution française, où les privilégiés vivaient de leurs rentes.

Le déclenchement de la crise pourrait bien se produire lors de la privatisation des services publics. Les marchands vont inévitablement essayer d'en tirer un maximum, en faisant monter les prix. Mais ils se trouvent en face d'une population qui a de moins en moins les moyens de payer.

Alors, la défausse des pouvoirs publics est perçue soit comme une trahison, soit comme l'effondrement du dernier rempart. Les entreprises, autrefois considérées comme créatrices de richesses et pourvoyeuses d'emploi, suscitent la méfiance. Certaines sont assimilées à des sectes.

Dès lors, l'individu ne se perçoit plus comme un citoyen, mais comme une proie. En situation d'urgence, il a deux solutions, la fuite ou le combat.

La fuite vers l'autonomie : le potager familial, le chauffage au bois, l'organisation de techniques de survie échappant le plus possible à l'emprise marchande.

Le combat : les révoltes de banlieue, qui débouchent sur des pillages et des destructions, renforcent les motivations à fuir.

Ces comportements créent une déflation de l'activité marchande, à laquelle les institutions répondent, comme elles l'ont fait lors des cri-

ses précédentes (1848,1929...) par des grands programmes d'investissement, générateurs de relance économique. C'est dans la définition de ces programmes que se joue l'arbitrage entre le profit et la raison.

En définitive, si nous essayons d'imaginer un avenir à long terme, une fois que les ressources naturelles non renouvelables (pétrole, gaz, charbon, uranium notamment) seront sinon épuisées, du moins raréfiées, on imagine difficilement de très grandes villes, lesquelles sont très dispendieuses en énergie.

On voit plutôt des villages en autoproduction, équipés de moyens de communication puissants, leur permettant de participer pleinement à la conscience planétaire.

Que signifie la monnaie dans de telles configurations ? Beaucoup moins qu'actuellement. Elle sert à des échanges lointains de biens rares, mais pour le quotidien, tout se règle sur place, avec des systèmes d'échanges locaux ¹⁴².

Sans doute, la monnaie est un des outils principaux de la domestication. Mais son fonctionnement mécanique, on le voit particulièrement dans le contexte de la civilisation cognitive depuis les années 90, donne lieu à des accumulations monstrueuses cotoyant des assèchements qui relèguent dans la misère et l'insalubrité plus du tiers de l'humanité.

En outre, l'hyperactivité qui en résulte accélère la consommation des ressources naturelles et accroît l'effet de serre avec une ampleur qui ne peut être contenue par les moyens actuels. Le système écono-

¹⁴² Les SEL (Lets en anglais) se comptent déjà par milliers. Ils se développent spontanément dans les populations en difficulté (par exemple lorsque l'Argentine a connu sa grande crise financière). En ce qui concerne la théorie, voir Bernard Lietaer, *The future of Money* : <http://www.thetransitioner.org>

mique que nous connaissons, étant presque entièrement sous l'emprise des divinités de la puissance, ne sait pas faire autre chose que détruire la nature.

Il est possible que ce système doive aller jusqu'à l'absurde pour que les humains acceptent de le faire évoluer. L'espoir de la prospective est de susciter des évolutions avant, de manière à faciliter une transition qui, de toute façon, est inévitable. Pour cela, il vaut mieux se faire une idée aussi précise que possible de l'aboutissement de cette évolution.

Il ne faut pas s'attendre, d'après ce que nous avons noté, à une multiplication des cultes, mais plutôt à une simplification du paradigme, qui ne ressemble pas aux cultes traditionnels. S'il y a conscience de cette problématique de survie de l'espèce, alors l'expression comportementale se traduit au quotidien. La relation avec les plantes et les animaux est investie d'affectivité et de reconnaissance, du fait que ce sont eux qui nous permettent de vivre.

Et surtout, la relation avec soi-même évolue. L'épanchement sans limite des désirs, le « toujours plus » de la seconde moitié du vingtième siècle, laisse place à l'élaboration de la modération. La manière de consommer doit s'y soumettre. Tout cela se passe en dehors des « lieux du culte ». Les pratiques les plus connues qui s'en approchent sont celles du Yoga, considéré non pas comme une série d'exercices, mais comme une manière de vivre ¹⁴³.

Poursuivons le raisonnement afin de percevoir, en imagination, les traits de ce comportement. L'acte élémentaire qui fonde l'appartenance de l'individu à l'espèce n'est plus, comme à l'ère industrielle, la

¹⁴³ On peut mentionner aussi la pratique des jeûnes, l'ascèse en général, et toutes les techniques visant à perfectionner la maîtrise de soi (Taï chi, Qi cong, arts martiaux..)

production, puisque celle-ci traite la Nature comme une chose, qu'elle exploite sans restriction.

Les individus ne sont pas non plus inactifs. Ils prennent soin à la fois de la Nature et d'eux-mêmes. Ce qui s'en rapproche le plus dans ce que nous connaissons, c'est l'activité du jardinier. Celui-ci est, en même temps que producteur, protecteur et soigneur de son jardin. Il faudrait ajouter jardinier « bio » car bien des activités de jardinage, encore inspirées de l'ère industrielle, surexploitent leur domaine, et l'infestent d'engrais chimiques et de pesticides.

La réalisation de soi ne se trouve plus dans l'accumulation de puissance, que celle-ci soit faite d'influence, de finance ou d'autorité. Elle se trouve dans la réalisation du jardin, plus précisément de deux jardins, celui de l'extérieur, fait de relations avec la Nature et celui de l'intérieur, fait du perfectionnement de soi, l'un et l'autre étant comme les deux faces d'une même médaille.

Ces nouvelles formes religieuses n'ont plus besoin de prophéties tonitruantes. Le simple bon sens suffit. Les religions de la puissance avaient besoin d'inspirer la crainte et de mettre en scène le sacrifice. D'où leur insistance à se référer à des révélations venues d'en haut. Rien de tel en ce qui concerne la Nature, génitrice des espèces. Il n'est plus question de croyances, ni même de foi. Ce qui est à connaître et à respecter est du registre de l'évidence, mais mérite une recherche.

Par contre, la pratique, qui a progressivement déserté les lieux du culte, redevient l'essentiel. Il y a peu de différence entre les règles monastiques et la discipline de comportement nécessaire pour prendre soin de la Nature. Les prières elles-mêmes, si l'on remplace le mot « Dieu », dont le sens est si mal défini que les peuples se battent en-

core à son sujet ¹⁴⁴, par le mot « Nature » ou « Vie », deviennent parfaitement intelligibles.

Mais, alors que la discipline monastique ne concernait que quelques-uns, elle a maintenant vocation à s'étendre à toute la population. Si la puissance n'est plus le signe de l'accomplissement, la survie se décline en termes d'autonomie. L'être autonome, individué ¹⁴⁵, a une maîtrise suffisante de lui-même et de son environnement pour faire face aux difficultés. Le qualificatif « autonome » signifie qu'il n'est pas dépendant de facteurs qui lui échappent.

Dans cette perspective, les civilisations oubliées, celles qui savent encore survivre par leurs propres moyens dans un coin de Nature, deviennent un recours. Pendant des siècles, la raison du plus fort les a considérées comme arriérées, ayant vocation, soit à fournir des contingents de main-d'oeuvre, soit à être converties et éduquées selon les normes des dominants.

Mais, si l'on considère avec recul leur histoire, elles apparaissent comme dépositaires d'extraordinaires exploits en termes de survie de l'espèce. Reconstituer le savoir-faire des Aborigènes, des Inuits ou des Pygmées ou des multiples ethnies amazoniennes demande la mobilisation des connaissances les plus élaborées. Et les mettre en pratique est effectivement salué comme un exploit.

En outre, la technique de pointe la plus « futuriste », celle qui projette l'installation de colonies humaines dans l'espace, rejoint cette

¹⁴⁴ Dans les sutras 23 à 28 de Patanjali, il est question de Ishwara, conscience spirituelle supérieure telle que l'entendent les yogis, terme qu'on traduit habituellement par « Dieu ». Satyananda Sarasvati (op. cit.) fait observer que Patanjali faisant partie de la lignée philosophique Sankhya, athée, il est merveilleux qu'il fasse ainsi référence à Dieu. C'est la preuve de son sens pratique et de sa grande mansuétude car ce concept (Dieu) est surtout utile aux débutants...

¹⁴⁵ Sur l'individuation, voir « La philosophie de Simondon », Pascal Chabot, Vrin, 2003.

question de la survie autonome. En effet, pour s'établir durablement dans une station spatiale ou même sur une planète, l'homme devra emmener avec lui un morceau de Nature. En plus, cet écosystème devra être complet, c'est-à-dire autonome capable de vivre sur lui-même en recyclant tout, y compris l'eau, l'oxygène et les déchets.

C'était le but de l'expérience "Biosphère II", tentative de faire vivre pendant deux ans huit personnes et 3400 espèces animales et végétales dans une serre hermétiquement isolée du monde : un modèle réduit de Nature pilotée par l'Homme, lequel se trouve dans le rôle du jardinier ¹⁴⁶. Elle ouvre la perspective de survie après l'impact d'une météorite de plus d'un kilomètre de diamètre ¹⁴⁷, voire même après la mort du soleil. C'est une arche de Noé du futur, qui nous renvoie à l'épopée de Gilgamesh, laquelle exprimait déjà la lourde responsabilité de devenir gardien de la Vie.

¹⁴⁶ Même si l'expérience n'a pas très bien réussi, elle montre la voie.

¹⁴⁷ Telle que celle qui a provoqué l'extinction des dinosaures, il y a 65 millions d'années.

Prospective des religions (2007)

CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Si les religions et la spiritualité sont des tentatives de s'approcher de l'essentiel, elles n'en restent pas moins des choses humaines, des synthèses métaphoriques de ce que les individus et les sociétés peuvent interpréter de leur destin.

Or, la manière de se perpétuer est en grande partie déterminée par la technique, interface entre chaque civilisation et la nature. Les techniques sont comparables aux organes des animaux, auxquelles elles ressemblent souvent.

Elles sont aussi un produit de la vie et suivent les lois générales de l'évolution. C'est à partir de ce constat que nous essayons d'articuler une prospective ¹⁴⁸, avec les moyens limités de notre époque. Le résultat est incertain, mais il a le mérite d'exister et d'ouvrir la voie à des recherches plus approfondies.

¹⁴⁸ Il se trouve que, depuis le début du 3^e millénaire, un courant de pensée monte en puissance : celui de « l'intelligent design ». Il défend que le merveilleux agencement des êtres vivants ne peut être dû qu'à l'intervention d'un être supérieurement « intelligent ». Nous prenons la position inverse : au lieu d'essayer d'expliquer l'évolution de la vie par une divinité créatrice, nous essayons d'expliquer l'évolution des divinités en tant qu'imaginaires humains par les lois de l'évolution naturelle de mutation sélection. En l'occurrence, les prophéties engendrent des mutations et la sélection se fait par la dynamique des rapports sociaux.

Sélection naturelle et prévisibilité

[Retour à la table des matières](#)

Les religions et les démarches de spiritualité peuvent être considérées comme les techniques cognitives les plus élevées, celles qui cherchent un sens à la vie. Elles évoluent donc comme des « organes comportementaux » en fonction des conditions techniques concrètes de vie et de survie, mais avec un certain retard ¹⁴⁹, le temps nécessaire pour élaborer des synthèses cohérentes.

Donc si, dans une période de transition telle que la nôtre, on connaît l'évolution du système technique, peut-être est-il possible d'imaginer, en se projetant dans le nouveau système en gestation avant qu'il ait transformé la civilisation, l'évolution de la spiritualité qui pourrait en résulter.

Pour cela, il faut d'abord tenir compte de la relation civilisation <--> religion, telle qu'elle s'est manifestée dans le passé. Il est inutile de s'appesantir sur les détails, qui sont souvent des variantes dues à des habitudes locales, ou des crispations dogmatiques de clergés sourcilieux. Limitons nous à l'essentiel :

La lignée des hominidés aurait commencé à se distinguer des autres primates il y a environ 7 millions d'années. Mais c'est seulement il y a 2 millions d'années qu'elle commence à échapper mieux que les autres à la dent des prédateurs. On peut supposer que les comportements d'entr'aide et des langages plus sophistiqués ont permis cette

¹⁴⁹ Conformément à la règle qui gouverne les processus d'innovation, selon laquelle, en général, la pratique précède la théorie (théorie de théos, dieu en grec).

évolution vers la civilisation des chasseurs cueilleurs, encore présente de nos jours dans certaines régions.

Le mode de vie des chasseurs cueilleurs conduit au chamanisme, lequel est fait d'une discipline de l'esprit et du corps apprenant à se mettre en communion avec la nature, faculté bien nécessaire à la chasse comme à la cueillette. En outre, la musique, les danses refondent périodiquement l'unité du corps social. La chasse est un acte collectif où chacun connaît les réactions des autres. Ces cérémonies ramènent à l'essentiel : la cohérence des comportements.

À partir de -9000 environ, la sédentarisation villageoise accompagnée du développement de l'élevage conduit à imaginer, semble-t-il (on ne connaît que des statuettes), une déesse mère, symbole de fécondité, de plaisir, de protection contre les maladies. Les pratiques antérieures ne sont pas pour autant abandonnées.

Vers -3000, des villes se construisent au moyen orient. Le scénario générateur de cette urbanisation reste encore mystérieux pour beaucoup de préhistoriens. On sait que l'âge de pierre était un « âge d'abondance ¹⁵⁰ ». En plus, après le recul de la glaciation, la sélection des semences et des animaux dans le croissant fertile mésopotamien a dû créer une situation de surproduction. Les débuts de l'économie, et des villes qui sont d'abord des places de marché, dès lors, ne correspondraient pas à la résolution d'un problème de pénurie, mais au contraire à un excédent de l'offre qui cherche à écouler de plus en plus loin sa surproduction.

Le chameau, domestiqué vers -3000, est alors utilisé au transport par caravanes de ces produits à la recherche de preneurs. Mais les caravanes sont vulnérables. Des ethnies, notamment en Asie Centrale,

¹⁵⁰ Âge de pierre, âge d'abondance (Stone age economics), Marshall Sahlins, 1972, Gallimard, 1976.

quittent la terre pour se spécialiser dans la prédation de ces richesses tentantes qui circulent sous leurs yeux.

Toutefois, ils doivent se soumettre à une règle générale, qui vaut pour toute la biosphère : les prédateurs qui abusent disparaissent à la génération suivante, du fait qu'ils ont détruit ce qui les nourrit. Dès lors, la situation se stabilise nécessairement à long terme, sous deux formes complémentaires : un péage et une protection.

Donc, le prédateur se transforme nécessairement en protecteur, en contrepartie d'un impôt ; protecteur contre les autres prédateurs, évidemment. Pour que cette protection soit efficace, il faut qu'elle soit dissuasive. D'où l'évocation de puissances surnaturelles, qui cette fois ne sont plus des divinités féminines maternelles mais des divinités masculines, guerrières, des dieux de la puissance inspirant la crainte.

Les premiers textes, les Védas indiens, les écrits de l'Égypte pharaonique ou l'épopée mésopotamienne présentent néanmoins un paysage beaucoup plus riche, dans lequel les origines sont revisitées, en particulier le passage de l'homme de la forêt à l'homme de la ville et aussi en Inde et en Égypte de nombreuses divinités « spécialisées » qui inspirent des sentiments et des états d'âme par sympathie avec les « scénarios » de leurs aventures.

Ainsi, la faculté d'empathie, dont le développement exceptionnel chez les humains est sans doute à l'origine de leur réussite comme chasseurs (parce qu'elle permet de s'identifier aux animaux) trouve aussi à s'exprimer dans ces mythologies, comme plus tard dans le polythéisme grec et ceux d'Amérique du Sud.

Les mythes ont à la fois une fonction instituante et une fonction thérapeutique. Instituante, car ils permettent de revisiter, sous forme symbolique, le temps des fondations ¹⁵¹. Thérapeutique, car ils entraî-

¹⁵¹ Comme l'explique Eliade dans « Le mythe de l'éternel retour »

nent le psychisme dans un mouvement qui est comme une danse reconnue, effaçant les incertitudes et les blocages. Ils portent « l'enchantement du monde ». Et, lorsque des religions autoritaires, en général des monothéismes, ont cherché à restreindre le paysage mythique, la population a reconstitué la diversité dont elle a besoin avec les contes, les sagas, les romans, le théâtre, les jeux etc...

Respiration des religions

[Retour à la table des matières](#)

L'évolution des systèmes religieux semble donc suivre un scénario général dans lequel on trouve d'une part des périodes exploratoires, où les rites se multiplient pendant que le paysage mythique s'enrichit de nouvelles entités, d'autre part des périodes de simplification, dans lesquelles on se débarrasse du superflu pour se limiter à l'essentiel.

Dans les périodes exploratoires, les religions prennent en général deux formes différentes et complémentaires, l'une institutionnelle, l'autre libre.

Le processus d'institutionnalisation est une évolution biologique lente quasi inévitable. Il donne lieu à la constitution d'un clergé visant le plus souvent à accroître son emprise sur les âmes. Selon les cas, ce clergé est plus ou moins contraignant. Les exemples passés : les prêtres de Thèbes au temps d'Akenaton, les prêtres Zoroastriens au temps de Mani, l'Eglise catholique au temps de la croisade contre les Albigeois puis de l'Inquisition et certaines intransigeances islamistes actuelles montrent bien jusqu'où peut aller l'autoritarisme clérical.

La forme libre, dans laquelle il est admis que l'accès à la transcendance peut se passer d'un intermédiaire institutionnel, est toujours présente, de manière plus ou moins vivace. Dans les églises avec dif-

férentes formes monastiques, mais aussi en dehors : les philosophes taoïstes en Chine, les Sadus en Inde, la lignée commencée au 3^{ème} siècle avec les gnostiques d'Alexandrie, qui se prolonge par les Bogomiles, les Pauliciens, les Cathares dans le sud de la France, les Vaudois puis les Protestants et, du côté de l'Islâm, le Soufisme, né au 12^{ème} siècle (Ibn Arabi puis Rûmi) et encore vivant de nos jours, sont autant de témoins de ce courant, qui mérite le nom de spiritualité plutôt que celui de religion.

On peut se demander si les sectes, si nombreuses actuellement, font partie de ce courant libre ou non. La question est difficile, car bien des mouvements peuvent être qualifiés de sectes par ceux qui souhaitent leur disparition ¹⁵². Néanmoins, il est sans doute plus juste de dire qu'une Eglise est une secte qui a réussi, du fait qu'elle arrive à vivre aux dépens de ses fidèles, que de trouver une véritable spiritualité dans la plupart des sectes.

Les périodes de simplification peuvent prendre deux formes différentes :

- celle d'une religion autoritaire qui prend le pouvoir avec l'appui des puissances régnautes ou conquérantes : par exemple, le christianisme en Amérique du Sud et en Afrique, ou encore l'Islâm pendant le siècle suivant la mort du Prophète et dans les différentes avancées qu'il tente encore de nos jours.

- celle de ce que nous avons appelé les « siècles de l'Esprit », dans lesquels les fonctionnements concrets de la société ayant évolué par suite d'une transformation du système technique, se produit un mou-

¹⁵² À l'opposé, on a même vu un journal financier s'émerveiller des performances d'une entreprise qui avait réussi à obtenir de ses employés un dévouement comparable à celui des membres d'une secte. On peut être à la fois influent et irresponsable !

vement de simplification, réajustement qui se fait plutôt contre les autorités religieuses de l'époque, perçues comme tatillonnes et décalées.

Le plus remarquable de ces « siècles de l'Esprit » est sans doute le 6^{ème} siècle avant JC où se manifestent presque simultanément, en Chine avec le Taoïsme et le Confucianisme, en Inde avec le Bouddhisme et en Méditerranée avec les débuts de la philosophie grecque, donc tout au long de la route de la soie, un même mouvement de retour à l'essentiel.

Nous suggérons que ce mouvement pourrait bien être une réaction aux excès des commerciaux, l'activité marchande ayant été multipliée par l'invention, à cette époque, de la monnaie frappée. Les marchands ne manquaient pas en effet d'utiliser les arguments mythiques les plus fallacieux pour vendre aux plus naïfs, ce qui suscite inévitablement une réaction de défense indignée.

On peut aussi compter parmi ces « siècles de l'esprit » les premiers siècles de l'Islâm, pendant lesquels les techniques, les sciences et la philosophie ont circulé d'Orient en Occident. Les 12^{ème} et 13^{ème} siècles au Maghreb et en Europe (Al Andalus et les débuts de l'Université), en Turquie et en Perse (les Soufis), puis au 15^{ème} siècle en Inde (les Sikhs) enfin, évidemment, le grand siècle des Lumières, c'est-à-dire le 18^{ème} en France, en Écosse ¹⁵³, en Russie, en Allemagne aussi.

¹⁵³ Remarquablement décrite par Norbert Waszek, *L'écosse des Lumières*, Puf, 2003. La philosophie des « lumières écossaises » est plus présente encore dans le monde actuel que celle du mouvement philosophique continental. En effet, c'est une pensée du mouvement et de la transformation (Darwin, Malthus, Adam Smith), alors que les philosophes continentaux proposaient, à mon avis, une conception plus figée de la raison.

Les divinités de la prédation

[Retour à la table des matières](#)

Il faut ajouter à cette esquisse du paysage religieux un autre élément, particulièrement présent dans les monothéismes. Les sociétés agraires ont été, jusqu'au 20^{ème} siècle, autonomes pour l'essentiel de leur production alimentaire. Elles ont pris la forme, dès l'antiquité grecque, d'une classe prédatrice de grands propriétaires terriens dominant une classe de journaliers qui ne possédaient que leurs bras et louaient leur force de travail.

Dès lors, la question écologique évoquée plus haut à propos des caravanes, se pose à nouveau : Qu'est-ce qui va réguler le prédateur, l'empêcher d'abuser de sa force ? La réponse est qu'il faut une autre entité, au dessus du prédateur, qui le contraigne. Ce troisième étage du pouvoir a bien pour fonction de s'allier avec la base, la classe dominée et de la protéger. Dès lors, il est assez compréhensible qu'elle se réclame d'une divinité des victimes, victime elle-même. C'est, me semble-t-il, ce qui a fait le succès du Christianisme, sous ses différentes formes.

Mais, lorsqu'on poursuit le raisonnement écologique, le scénario ne s'arrête pas là. Car ce système a besoin de victimes nouvelles pour se perpétuer. L'Histoire le constate : la colonisation et l'évangélisation sont allées de pair. Doit-on pour autant supposer un dessein pervers ? pas nécessairement. La nature montre des relations complexes de symbiose entre espèces sans qu'il y ait besoin de supposer une conscience anticipatrice et des intentions. Un processus d'ajustement par

essais et d'erreurs suffit ¹⁵⁴. Néanmoins, de nos jours, bien des anciens colonisés ressentent comme une humiliation le destin de leurs ancêtres et nourrissent comme un sourd désir de les venger même si les descendants des colonisateurs n'ont plus rien à voir avec les colons d'autrefois.

De nos jours, les nouveaux prédateurs ont, comme les anciens, confisqué la plupart des moyens de production. La concentration capitaliste a touché à la fois les industries et la terre. Un siècle de luttes sociales en Europe et aux Amériques a seulement permis que la classe dominée soit traitée un peu plus dignement. La concentration n'a pas été ralentie. Elle a repris de plus belle avec l'ouverture des frontières permettant de déplacer les fabriques vers des régions du monde où la main d'œuvre est moins protégée.

Depuis que les infrastructures de communication ont dépassé un seuil critique ¹⁵⁵, une nouvelle forme de prédation est apparue. Elle rejoint, semble-t-il, les débuts du commerce en Mésopotamie. Il s'agit d'une occupation de l'espace mental, destinée à persuader le public qu'il a « besoin » d'acheter les produits qu'on a à vendre et dont il se passait très bien auparavant.

Mais les fabrications ayant déserté l'Europe et les Etats-Unis, le pouvoir d'achat de ce public risquait de baisser. Pour l'éviter, on a multiplié les allocations, les secours et les soutiens, d'où d'énormes déficits comblés par des émissions monétaires massives. Ainsi, le travail quasi esclavagiste d'une partie de la planète est payé par les plan-

¹⁵⁴ Les travaux récents, notamment Alain Berthoz, « le sens du mouvement » et « la décision », tendent à accrédi-ter l'importance d'une pensée non verbale et non consciente mais très performante. C'est elle qui fonctionne dans le sport et plus généralement les savoirs faire. La pensée consciente verbalisée ne serait que la partie émergée de l'iceberg, une couche superficielle dépendante d'une pensée implicite plus profonde.

¹⁵⁵ Dix pour cent habitants : années 80 pour la télévision, années 90 pour le téléphone, début des années 2000 pour Internet.

ches à billets des nouveaux prédateurs, dont la régulation reste encore à venir.

Déjà, avec l'industrialisation, le système technique avait connu une transformation majeure, dont les conséquences en termes de religion et de spiritualité n'en sont qu'à leurs débuts. Reprenons ce qui a été dit au 19^{ème} siècle¹⁵⁶ : l'ancien pouvoir temporel, c'était la noblesse, l'ancien pouvoir spirituel, l'Eglise. Le nouveau pouvoir temporel, c'est l'Industrie, le nouveau pouvoir spirituel, c'est la Science. D'où la question :

La Science est-elle une religion ?

[Retour à la table des matières](#)

Dès le départ, elle s'est opposée aux religions, ce qui ne prouve pas qu'elle n'en soit pas une, au contraire. Elle a nié en être une mais s'est épanouie sous la protection d'autres religions, comme le montre le cas des sciences arabes pendant les premiers siècles de l'Islâm, ce qui tendrait plutôt à montrer qu'elle n'est pas tout à fait une religion. Un complément serait nécessaire pour qu'elle le devienne ; un « supplément d'âme » peut-être...

La Science est à la fois une gnose, c'est-à-dire une voie d'accès à la connaissance et un début de religion du fait qu'elle guide des pratiques sociales, par exemple dans le domaine médical. C'est un monothéisme, car le sujet de la Science est unique : c'est le sujet où viennent s'accumuler les connaissances, celui que les scientifiques désignent par le pronom impersonnel « on » : « On sait que... », « On peut dire que... », et même, comble de la rationalité : « On ne peut rien dire. »

¹⁵⁶ Par Saint Simon, Le nouveau christianisme, 1825.

La Science se distingue des autres monothéismes par sa relation au texte. Nous avons vu que la sacralisation des textes n'est pas quelque chose d'évident : pourquoi sacraliser un texte plutôt qu'un arbre ou une vache ? Mais on peut en trouver une explication dans la logique marchande. L'écriture a été inventée en Mésopotamie pour prendre acte des engagements contractuels, les rendre définitivement fiables. Dès lors, un texte sacré apparaît comme un pacte inviolable avec le surnaturel, dont il a été pris acte par écrit, comme chez les marchands.

Or, la Science s'applique à écrire un texte plus « vrai » encore que les autres, parce qu'il est réfutable par l'expérience ¹⁵⁷. On peut même dire que c'est ainsi que se définit la Science : une écriture réfutable, donc en principe non sacralisée, aidée de prothèses métrologiques. En cela, elle est un pas dans l'évolution des « religions du Livre », celui de la désacralisation du texte par sa soumission à une règle supérieure, celle de ne pas entrer en contradiction avec des faits mesurables. En même temps, les abus de langage de la société « libérale », devenue, à travers les médias, société de persuasion et d'addiction, ont ruiné la crédibilité de la parole des marchands.

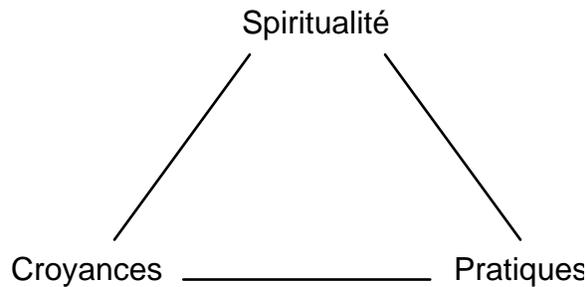
Par ailleurs, on peut dire que les mathématiques sont à la Science ce que la mystique est aux religions : un travail sur ce qui nous sert à comprendre, ne se référant à d'autre expérience que celle, intérieure mais communicable, de la logique. Dans cette perspective, la tentative de Bourbaki apparaît comme la dernière écriture d'un texte sacré non réfutable puisque contenant en lui-même ses propres fondements.

Pour les Sciences de la Nature, l'expérimentation se déroule souvent dans des lieux consacrés, les labos, au moyen d'instruments de

¹⁵⁷ L'idée n'est pas nouvelle : elle est déjà chez Averroës (Ibn Rushd) « si le Coran te dit une chose et que tes yeux voient autre chose, il faut croire tes yeux » in « l'Islâm et la raison ». Elle a été reformulée par Karl Popper, ce qui a donné lieu à de multiples controverses, [fort bien](#) décrites par Isabelle Stengers « l'invention des sciences modernes »

mesure dûment étalonnés, c'est-à-dire raccordés à un réseau métrologique universel. Les résultats sont présentés à la communauté scientifique et jugés par les pairs à l'occasion de grandes cérémonies collectives appelées congrès. La ritualisation est ici manifeste.

Si l'on reprend la définition extensive, évoquée dans notre introduction ¹⁵⁸, selon laquelle les compétitions sportives ou les grands concerts populaires sont aussi à inclure dans le champ du religieux, il est clair que la Science ne se reconnaît pas dans ces manifestations cathartiques. Pour traiter le champ du religieux de manière aussi élargie, il faut revenir aux trois grandes fonctions, telles qu'on peut les observer unifiées dans le chamanisme : les croyances, les pratiques et la spiritualité. (corps, âme, esprit)



Avec cette lecture, la Science, telle qu'elle est actuellement, apparaît clairement comme une mise en mouvement du pôle des croyances, rien de plus.

Elle reste à distance des pratiques, même si certaines prescriptions s'en inspirent (en médecine par exemple). Elle se tient au loin des passions, des danses ¹⁵⁹ et des trances, bien que celles-ci soient très présentes dans la société. Quant à la spiritualité, même si le meilleur

¹⁵⁸ À la suite des remarques de Danièle Hervieu Léger

¹⁵⁹ Et pourtant, la danse des neurones, mère de toutes les autres, est le fondement biologique de la connaissance, comme nous l'avons expliqué dans « l'Avenir de l'Esprit », Albin Michel, 2003.

des scientifiques poursuit un objectif spirituel ¹⁶⁰, le discours de la Science en est, jusqu'à présent, resté assez éloigné.

On observe même souvent, sur la question des pratiques et des croyances, une certaine immaturité des scientifiques. Ils s'élèvent contre des « superstitions », s'indignent de la montée de l'irrationnel, se détournent des pratiques cathartiques. J'observe seulement qu'en adoptant ces attitudes, ils s'écartent de la Science, laquelle a d'abord pour vocation de comprendre ce qui est. Or, ces pratiques, ces « superstitions » existent, et sont un objet d'études pertinent. Quant à « l'irrationnel », un examen attentif y révèle souvent une autre forme de rationalité, que les pratiques analytiques ou les approches cognitives permettent de décoder.

La communauté scientifique est actuellement l'organisation cléricale la plus puissante de la planète, en termes d'effectifs et de moyens. Malgré son acceptation de la réfutabilité, qui suppose que tout discours scientifique n'est que provisoirement vrai tant qu'il n'a pas été réfuté par l'expérience, les scientifiques ont souvent, instinctivement, perpétué des comportements cléricaux.

L'examen de l'histoire des Sciences ¹⁶¹ montre qu'il faut parfois attendre que les caciques d'une discipline prennent leur retraite pour que les nouveaux paradigmes soient acceptés. La réfutabilité ne va pas de soi. Il y a un héritage biologique qui fait que les hommes tiennent à leurs croyances.

¹⁶⁰ Une des tentatives les plus significatives est sans doute le « Faust » de Goethe. Cette œuvre, qu'il travailla jusqu'à la fin de sa vie, essaie de poser en termes spirituels la problématique de la Science et du pouvoir qu'elle confère. Goethe était un poète. C'était aussi un membre de l'Académie des Sciences, dont les travaux scientifiques, très originaux par leur approche globale, sont encore référencés en ce début du 21^{ème} siècle.

¹⁶¹ La littérature sur ce sujet est abondante, mais « la structure des révolutions scientifiques » de Thomas Kuhn reste, pour une première approche, le document de base.

Les cathédrales de la Science ne sont plus en forme de croix. Elles sont circulaires dans leur architecture ou dans leur trajectoire. Ce sont les synchro cyclotrons, les tokamaks, les télescopes (Hubble) et les stations spatiales décrivant des orbites autour de la terre.

Il y a déjà un message symbolique dans cette évolution, même s'il n'est pas conscient. La croix évoquait le principe vie X mort de destruction créatrice (le Shiva indien, et les divinités de la puissance), le cercle évoque la gestation, l'accord, la protection (la grande déesse mère, ou encore Vishnu). Néanmoins, il faut quand même se demander : qu'est-ce qui manque à la Science pour être une vraie religion capable de tenir pleinement la place du pouvoir spirituel ?

Sans doute, depuis la seconde guerre mondiale, la Science est restée très dépendante des financements militaires et industriels, autrement dit des divinités de la puissance. Ces divinités, profitant des nouvelles infrastructures, notamment la télévision, ont investi le mental du public, développé leurs techniques de possession, au sens des sorciers, afin de conditionner les comportements à leur profit, au prix d'un endormissement de la conscience pouvant aller jusqu'à des désordres psychiques.

La puissance du processus en cours est telle que se sont constituées des sectes scientistes. La Scientologie insiste sur le développement des performances mentales, puis les Raéliens partisans du clonage, enfin les Transhumanistes qui, semble-t-il (ils sont assez discrets sur ce point) considèrent que l'espèce humaine ne fonctionne pas très bien et qu'il serait souhaitable de passer à l'espèce suivante, plus performante, au moyen des nano-technologies.

L'existence de ces sectes est un signe important. Elle témoigne de la crédibilité de la Science, et aussi de ce que la croyance en la Science est « exploitable » comme outil de prise de pouvoir sur les consciences. On peut même se demander si les deux « blocs » du vingtième siècle, avec leurs idéologies, marxiste d'un côté, libérale de

l'autre sont ou non des prises de pouvoir par des sectes scientistes, déguisées en appareils politiques. Il leur manquait en effet une démarche expérimentale et des instruments de mesure valables pour être scientifiques ; par contre, ils avaient bien le comportement doctrinal caractéristique des cléricatures.

Pour se mettre en mesure d'exercer le pouvoir spirituel, la Science devrait donc trouver moyen de se libérer non seulement des habitudes cléricales contraires à sa nature, mais aussi de l'emprise des forces économiques, nationalistes, voire tribales ou sectaires qu'elle avait jusqu'à présent tendance à servir, ne serait-ce que pour alimenter ses financements. Car servir la puissance est aussi contre sa nature.

Elle ne peut exister, comme pouvoir spirituel, qu'au service de la raison, de l'exploration, du doute, de la logique du vivant. À cet effet, elle ne peut que s'appuyer sur une base plus large et devenir une pratique accessible à tous, ne pas continuer à se subdiviser en disciplines éparpillées, promouvoir au contraire la synthèse et l'éveil en même temps que la rationalité et la reconnaissance dans la vie quotidienne.

Dans cette perspective, un signe encourageant est apparu ces dernières années. C'est la constitution de l'IPCC, (Intergovernment Panel on Climate Change, groupe intergouvernemental d'étude du climat) dont les observations et les anticipations, objet d'une vérification particulièrement soigneuse, sont largement divulgués et pris en considération, bien qu'ils ne correspondent en aucune façon aux intérêts des lobbies dominants.

Un autre signe important est l'évolution des centres d'intérêt de la recherche. Après la « biologie des passions » et l'éthologie, on voit apparaître avec le thème « Physique et conscience ¹⁶² » un mouve-

¹⁶² Intitulé d'un colloque tenu les 9 et 10 Décembre 2005 à Paris, dont les vidéos sont accessibles à l'adresse suivante :
<http://webcast.in2p3.fr/physiqueetconscience/index.php>

ment vers la connaissance de la connaissance, autrement dit le « connais-toi toi-même » de Socrate, premier pas vers la spiritualité.

Par ailleurs, sur Internet, des communautés informelles s'organisent selon un modèle nouveau, celui de la civilisation cognitive. Les manquements aux droits de l'homme comme les atteintes à la biosphère y sont instantanément repérés. Il n'est peut-être pas exagéré de dire que nous assistons à la constitution d'une conscience planétaire, directement branchée sur des observations factuelles et se passant de l'intermédiation des faiseurs d'opinion.

La non-dualité ¹⁶³

[Retour à la table des matières](#)

La dernière transformation que la Science aurait à effectuer pour être en mesure d'exercer le pouvoir spirituel de cette nouvelle civilisation est de se libérer de la coupure épistémologique, celle qui sépare le sujet connaissant de l'objet à connaître. Certaines disciplines, telles que l'éthologie (dans sa version la plus moderne) le font déjà, à la fois par nécessité cognitive et en application d'une réflexion philosophique sur les fondements ¹⁶⁴.

Néanmoins, beaucoup de scientifiques restent imprégnés de la nécessité d'une coupure. Pour faire comprendre ce point difficile ¹⁶⁵, je vais faire appel, on m'en excusera, à des réalités brutales :

¹⁶³ Expression forte des philosophies orientales (Inde et Chine particulièrement)

¹⁶⁴ Ce qu'a entrepris Dominique Lestel, *l'animal singulier*, Seuil, 2004.

¹⁶⁵ On se souvient du destin tragique du brillant philosophe que fut Althusser qui, après avoir longuement travaillé cette question, est mort dans la déraison.

Une enquête a été récemment menée sur la formation nécessaire pour transformer un individu normal en bourreau ¹⁶⁶. Le procédé est assez simple, et il fonctionne dans des populations de cultures très différentes ¹⁶⁷. Il s'agit de bloquer l'empathie du sujet en le persuadant qu'il est d'une essence supérieure. Cela se fait au moyen de quelques exercices humiliants destinés à le convaincre qu'il a la force de surmonter sa sensibilité.

L'histoire ne manque pas d'exemples de peuples qui se sont laissés persuader qu'ils étaient supérieurs. On en a vu les conséquences. Actuellement, l'espèce humaine semble considérer comme évident qu'elle est d'une essence supérieure aux autres animaux et à la nature dans son ensemble. Ce blocage de l'empathie, celui de la coupure épistémologique, l'amène à torturer la nature sans états d'âme.

La Science récente a montré l'unité du vivant : « de l'amibe jusqu'à l'éléphant », car chaque individu résulte du déploiement des potentialités d'un code génétique. Or, cette unité de la vie n'est pas encore inscrite dans les lois et les mœurs.

Elle a montré aussi que la vie est faite de coopération et d'exploration, donc d'empathie, bien plus que de compétition et de « struggle for life ¹⁶⁸ » : nous sommes chacun faits de la coopération entre quelque mille milliards de cellules, construite en trois milliards d'années ¹⁶⁹.

Ces données n'étaient pas connues à l'époque de Darwin et d'Adam Smith ; elles modifient radicalement la vision du monde.

¹⁶⁶ Voir sous la direction d'Alain Berthoz, *L'empathie*, éd Odile Jacob, 2005.

¹⁶⁷ L'enquête concerne des agents de troupes d'occupation récentes.

¹⁶⁸ Lutte pour la vie, selon l'expression employée, avec une intention provocante à mon avis, par Darwin.

¹⁶⁹ Depuis les premiers ARN qui se sont reproduits, ont créé les ADN et les protéines, etc...

Mais, là encore, elles ne sont pas inscrites dans les lois et les mœurs, particulièrement dans les peuples de tradition prédatrice.

Le plus intéressant de la période à venir est sans doute ce retournement du regard porté sur la vie. Tous les êtres vivants apparaissent principalement comme faits de reconnaissance et de coopération entre cellules et molécules, processus que certains ne manqueront pas d'identifier à l'amour universel. La sélection apparaît comme un mécanisme secondaire, servant à élaguer les tentatives infructueuses.

Ce mouvement de reconnaissance de la reconnaissance, cicatrization de la coupure épistémologique, ne concerne pas que la Science. Il est de l'ordre de la spiritualité dans toute son étendue. Car ce qui se produit dans le registre de l'esprit transfigure tout, y compris le relationnel et le concret, lequel n'est que du rêve incarné.

Plus précisément, l'évolution économique évoquée au chapitre précédent où le client est traité comme un objet manipulable, zombifié par le conditionnement des vendeurs, est une déclinaison sociétale de cette coupure épistémologique. Elle traduit en pratique sociale ce clivage soi disant irréductible entre le sujet et l'objet.

Mais quelque part nous savons déjà que cette coupure est une fiction diabolique. Elle n'a pu se maintenir qu'au prix d'immenses dégâts humains. Et les oreilles attentives peuvent même percevoir les hurlements désespérés et secrets de la conscience des bourreaux.

Il faudra sans doute plusieurs décennies pour que ce retournement soit accepté, car il va à l'encontre des habitudes de pensée de la classe dirigeante. Mais celle-ci sera-t-elle encore dirigeante lorsqu'Internet aura relié la majorité des humains ?

Néanmoins, est-ce que nous assistons à l'achèvement très progressif de la domestication de l'homme par l'homme, chacun devant prendre place dans un édifice coopératif, comme un grand corps dont

l'espèce humaine serait un organe en interaction harmonieuse avec les autres espèces, elles aussi domestiquées ?

Il faut ici faire très attention aux confusions possibles. Nous gardons en tête une image de la domestication comme domination, allant jusqu'à l'extrême de certains élevages industrialisés. Ce sont là des expressions de la divinité de la puissance, laquelle, nous l'avons signalé, peut pousser le sacrifice jusqu'à la torture.

Il est question maintenant de tout autre chose. Le lieu de la construction d'une conscience planétaire n'est pas un individu particulier, en position d'exercer un pouvoir, ni même une communauté. C'est un réseau informel et mouvant, porté par Internet ou d'autres supports semblables. Ce réseau ressemble à un système neuronal. Ce que l'on appelle conscience n'est pas dans un neurone particulier, mais dans l'interaction entre de nombreux neurones.

À ce niveau d'analyse, la domestication est participation à cette conscience planétaire et en même temps acceptation de ce qu'elle nous recommande : le passage de « maître et possesseur de la nature ¹⁷⁰ » à maître et possesseur de soi-même. C'est une manière de se positionner en harmonie avec la nature en intériorisant ses lois : la posture du jardinier en quelque sorte.

Contrairement au paradigme scientifique, le paradigme cognitif, lui, accepte l'empathie au nom de la reconnaissance, fondement des processus vivants. Il ne voit pas d'objection aux cérémonies, danses et rituels, dès lors qu'ils constituent des expressions culturelles authentiques, voire même des thérapies efficaces.

Par contre, l'empathie avec la nature lui enjoint de s'opposer au pillage des ressources naturelles, à la souffrance infligée aux animaux,

¹⁷⁰ Expression souvent citée de René Descartes : « Je vis que le temps était venu de nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature »

au conditionnement des humains stimulant leur surconsommation et leur agressivité.

C'est en faisant triompher ce paradigme cognitif et naturaliste que la communauté scientifique pourra jouer le rôle futur qui est le sien, celui de bâtisseur d'une conscience planétaire, porteuse du pouvoir spirituel de la nouvelle civilisation.

Scientifiques, citoyens du monde, vous avez du chemin à faire, encore un effort ! ¹⁷¹

¹⁷¹ commencez par relire le poème en tête de ce livre, puis dédiez le travail de votre vie à construire le jardin planétaire.

Prospective des religions (2007)

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

- Pascal Boyer, *Et l'Homme créa les Dieux*, Robert Laffont, 2001.
- Philippe Descola, *Par delà Nature et culture*, Gallimard, 2005,
- SS dir Alain Berthoz et Gérard Jorland, *L'empathie*, Odile jacob, 2004.
- Pierre Lévêque, *Introduction aux premières religions*, Le livre de poche, 1997.
- Danièle Hervieu Léger, *Le pèlerin et le converti*, Champs, Flammarion, 2001.
- Jean Piaget, *La construction du réel chez l'enfant*. Delachaux éd., Paris, 1963.
- Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Gallimard, 1976.
- Jean Bottéro, *Babylone et la Bible*, Hachette, 1994.
- Jean Bottéro, *Mésopotamie, l'écriture, la raison et les dieux*, Gallimard, 1987.
- Jean Bottéro, *L'Épopée de Gilgamesh* Gallimard, 1992.
- Jean Jacques Glassner, *Ecrire à Sumer*, Seuil, 2000.
- J P Vernant, Jean Bottéro & alii, *Divination et rationalité*, Seuil, 1974.
- Odon Vallet, *Les religions dans le monde*, Champs, Flammarion, 2003.
- Charles Darwin, *L'origine des espèces*, Flammarion, 1992. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]
- Patrick Tort, *Darwin et le darwinisme*, PUF, Que sais-je ?, 2005
- Stephen J Gould, *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, Seuil, Points, Sciences, 2004.

- Dominique Lestel, *Les origines animales de la culture*, Flammarion, 2001,
- Dominique Lestel, *L'animal singulier*, Seuil, 2004.
- François Jullien, *Du temps*, Grasset, 2001.
- François Decret, *Mani et la tradition manichéenne*, Seuil, 1974.
- René Girard, *La violence et le sacré*, Hachette littérature, 1998.
- Alain Daniélou, *Shivaïsme et tradition primordiale*, Kailash, 2003.
- Francesco Alberoni, *Le choc amoureux*, Pocket, 1979.
- Jean-Yves Leloup, *L'évangile de Thomas*, Albin Michel, 1986.
- Jean-Yves Leloup, *L'évangile de Philippe*, Albin Michel, 2003.
- Jean-Yves Leloup, *L'évangile de Marie*, Albin Michel, 2004.
- Emile Dermenghem, *Mahomet et la tradition islamique*, Sagesses, Seuil, 2003.
- Anne-Marie Delcambre, *Mahomet*, Desclée de Brouwer, 2003.
- Henri Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, Puf, 1970. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]
- Bertrand Vergely, *Le silence de Dieu*, Presses de la renaissance, 2006.
- Bertrand Vergely, *La foi ou la nostalgie de l'admirable*, Le relié, 2002.
- Jean Denis Vigne, *Les débuts de l'élevage*, Le Pommier, 2004.
- Georges Dumézil, *Mythes et Dieux des Indo-Européens*, Champs Flammarion, 1992.
- Mircéa Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard Folio essais, 1969.
- Mircéa Eliade, *Techniques du Yoga*, Gallimard Folio essais, 1975.
- Mircéa Eliade, *La nostalgie des origines*, Gallimard Folio essais, 1971.
- Mircéa Eliade, *Histoire des idées et des croyances religieuses* (3 vol), Payot, 1989.
- Mircéa Eliade, *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Payot, 1978.
- Eymerich & Peña, *Le manuel des Inquisiteurs*, traduit par Luis Sala Molins, EHESS, 1973.
- Maurice Bloch, *La violence du religieux*, Odile Jacob, 1997, Cambridge University Press, 1992.

- Joanne O'Brien, Martin Palmer, *Atlas des religions dans le monde*, Autrement, Avril 1994.
- David Bohm, Mark Edwards, *Pour une évolution de la conscience*, Ed du Rocher, 1997.
- Jacques Perriault, *La logique de l'Usage*, Flammarion, 1989.
- Eric Berne, *Que dites vous après avoir dit bonjour ?*, Tchou 1972,1979,1981,1983.
- Frans de Waal, *Le singe en nous*, Fayard, 2006.
- Oliver Sachs, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, Points Seuil, 1988,
- Homo religiosus, Autour de Jean Delumeau*, Fayard, 1997.
- Marie Madeleine Davy, *Encyclopédie des mystiques*, Payot, 1996.
- Jacques Lacarrière, *Les gnostiques*, Albin Michel, 1994.
- René Nelli, *L'érotique des troubadours*, Privat, Toulouse, 1963.
- Anne Marie Eddé et François Micheau, *L'Orient au temps des croisades*, textes arabes traduits, GF Flammarion, 2002.
- Zoroastre, *Prophète de l'Iran*, Jean Varenne, Dervy, 1996.
- Amadou Hampâté Bâ, *Contes initiatiques peuls*, Stock,1994.
- Idries Shah, *Contes Derviches*, Courrier du livre, 1983.
- Nathan Wachtel, *Le retour des ancêtres, Les Indiens Urus de Bolivie, essai d'histoire régressive*, Gallimard, 1990.
- Nicole Priollaud, *L'âme, récits et légendes de Bolivie*, Patiño, 1987.
- Joseph Ki Zerbo, *Compagnons du Soleil, Anthologie des grands textes de l'humanité sur les rapports de l'Homme et de la Nature*, La Découverte/ UNESCO/ Fondation pour le Progrès de l'Homme, 1992.
- Marcel Granet, *La pensée chinoise*, Albin Michel, 1968. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]
- Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Seuil, Points essais, 2002.
- Robert Jaulin, *Géomancie et Islâm*, Christian Bourgois, 1991.
- Amin Maalouf, *Les Jardins de lumière*, J C Lattès, 1991.
- ss dir Philippe Régnier, *Le livre nouveau des Saint Simoniens*, 1992, du Lérot
- Antoine Picon, *Les saint simoniens*, Belin, 2002.

- Alain Berthoz, *Le sens du mouvement*, Odile Jacob, 1997
- Alain Berthoz, *La décision*, Odile Jacob, 2003
- Boris Cyrulnik, *Les nourritures affectives*, Odile Jacob, 1993.
- Tobie Nathan, *L'Influence qui guérit*, Odile Jacob, 1994.
- Tobie Nathan, Lucien Houkpatin, *La parole de la forêt initiale*, Odile Jacob, 1996.
- Konrad Lorenz, *L'agression, histoire naturelle du mal*, Flammarion, 1969.
- Bernard Lewis, *Le langage politique de l'Islâm*, Gallimard, 1988.
- ss dir Patrick Michel, *Religion et Démocratie*, Albin Michel, 1997.
- Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, 1964, 1967. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]
- Max Weber, *Sociologie des religions*, Gallimard, 1996.
- Max Weber, *Hindouisme et Bouddhisme*, Champs, Flammarion, 2003
- Leszlek Kolakowski, *Dieu ne nous doit rien, Brève remarque sur la religion de Pascal et l'esprit du Jansénisme*, Albin Michel Idées 1997, .
- Jacques Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, CNRS 1994.
- Philippe Borgeaud, *La mère des Dieux, de Cybèle à la Vierge Marie*, Seuil, 1996.
- E.O. James, *Le culte de la Déesse Mère dans l'histoire des religions*, Le Mail, 1989.
- Maurice Sachot, *L'invention du Christ*, Odile Jacob, 1998.
- Régis Debray, *Le feu sacré*, Arthème Fayard, 2003.
- René Guénon, *La grande triade*, Gallimard, 1957.
- Paul Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Stock, 2004.
- Janine Enlart, *Adam ou la géométrie incarnée*, Sophon, 1981.
- Carlo Suarès, *La Bible restituée*, Sophon, 1983.
- Alexandre Safran, *La Cabale*, Payot, 1983.
- L'Hindouisme*, Madelaine Biardeau, Champs, Flammarion, 1997.
- Pierre Grandet, *Hymnes de la religion d'Aton*, Seuil Points sagesses, 1995.

- E. Lévi-Provençal, *L'Espagne musulmane au X^e siècle*, Maisonneuve et Larose, 1996.
- Averroès, *Le livre du discours décisif*, GF Flammarion, 1996.
- Thomas d'Aquin, *Contre Averroès*, GF Flammarion, 1997.
- Saint Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, texte définitif, (1548), Seuil Points , 1982.
- Walpola Rahula, *L'enseignement du Bouddha*, Seuil Points sagesse, 1961.
- Jean-Pie Lapiere, *Règles des Moines*, Seuil Points sagesse, 1982.
- R.I. Page, *Mythes nordiques*, Seuil Sagesses, 1993.
- Karl Taube, *Mythes Aztèques et Mayas*, Seuil Sagesses, 1995.
- Miranda Jane Green, *Mythes celtiques*, Seuil Sagesses, 1995.
- Françoise Le Roux, Christian-J Guyonvarc'h, *Les Druides*, éd Ouest-France, 1986.
- Chantal Zheng, *Mythes et croyances du monde chinois primitif*, Payot, 1989.
- Henrietta McCall, *Mythes de la Mésopotamie*, Seuil Sagesses, 1994.
- Djalal al-Din Rumi, *Le Mesnevi, 150 contes soufis*, Albin Michel, 1988.
- Ghazâlî, *Le Tabernacle des Lumières*, Seuil Sagesses, 1981.
- Michel Chodkiewicz, *Un Océan sans rivage*, Ibn Arabi, le livre et la loi, Seuil, 1992.
- Fahrad Khosrokhavar, *L'Islâm des jeunes*, Flammarion, 1997
- Bernadette Roberts, *Vie Unitive*, Les deux Océans, 1990.
- James Redfield, *Les leçons de vie de la prophétie des Andes*, Robert Laffont, 1995.
- Eloïse Mozzani, *Le livre des superstitions*, Laffont, Paris, 1995.
- Wendy Doniger, Siva, *Erotique et ascétique*, Gallimard, 1993.
- Jean Pierre Vernant, *Mythes et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspéro, 1981.
- Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Seuil Points, 1983.
- Isaac Newton, *Ecrits sur la religion*, Tel Gallimard, 1996
- Schopenhauer, *Sur la religion*, GF Flammarion, 1996
- G.W.F. Hegel, *Leçons sur la philosophie de la religion*, J. Vrin, 1972

- C. G. Jung, *Psychologie et religion*, Buchet Chastel, 1958, 1996.
- C. G. Jung, *Réponse à Job*, Buchet Chastel, 1996.
- Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'Esprit*, (2 vol) Seuil, 1977, 1980.
- Gregory Bateson, *La Nature et la Pensée* (Mind and Nature, 1979), Seuil, Paris, 1984.
- Joseph Campbell, *Les Héros sont éternels*, Seghers, 1987.
- Joseph Campbell, *Les Mythes à travers les âges*, Le Jour, 1994.
- Marilyn Ferguson, *Les enfants du Verseau*, Calmann Lévy, 1981.
- Hannah Arendt, *La tradition cachée*, Christian Bourgois, 1987.
- John Locke, *Lettre sur la tolérance et autres textes*, Flammarion, 1992. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]
- Frédéric Worms, *Droits de l'Homme et Philosophie, Une anthologie*, Presses Pocket, 1993.
- Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Gallimard, 1985.
- Maturana, Varela, *L'arbre de la connaissance*, Addison Wesley, 1994.
- Fisch, Weakland, Segal, *Tactiques du changement*, Seuil, 1986
- Paul Watzlawick, *L'invention de la réalité, contributions au constructivisme*, Seuil, 1988.
- Marvin Minsky, *La Société de l'Esprit*, Interéditions, 1988.
- Jean Pierre Dupuy, *Aux origines des Sciences Cognitives*, La Découverte, Paris, 1994.
- Francisco J. Varela, *Invitation aux Sciences Cognitives*, Points Sciences, 1996.
- Daniel Andler, *Introduction aux Sciences Cognitives* (coll. de Cerisy), Folio Gallimard, 1992.
- Roger Penrose, *Les ombres de l'Esprit, à la recherche d'une science de la conscience*, Interéditions, 1995.
- Godefroy Beauvallet, *Un voyage d'exploration en sciences cognitives*, l'Harmattan, 1996.
- Howard Gardner, *Histoire de la révolution cognitive*, (1985), Payot, 1993.
- Isabelle Stengers, *l'invention des sciences modernes*, Champs, Flammarion, 1996.

- Martin Heidegger, "La question de la technique" in *Essais et Conférences*, Gallimard, 1980.
- Philippe Roqueplo, *Penser la Technique*, Seuil, 1983.
- Bernard Stiegler, *Mécréance et discrédit*, Galilée 2006.
- Desmond Morris, *Le Zoo Humain*, Grasset, 1970 et *Le Singe nu*, Grasset, 1988.
- Robert Jaulin, *La Paix Blanche*, Seuil, 1972, et *L'Univers des Totalitarismes*, Talmart, 1996.
- Boris Cyrulnik, *L'ensorcellement du monde*, Odile Jacob, 1997.
- Jorge Luis Borgès, *El Aleph et Fictions* in œuvres complètes, la Pléiade, Gallimard, 1993.
- Christof Koch, *À la recherche de la conscience*, Odile Jacob, 2004.
- Claude Kordon, *le langage des cellules*, hachette, 1991.
- Thierry Janssen, *La solution intérieure*, Fayard, 2006.
- Propos sur la liberté* (commentaire de Patanjali), Swami satyananda sarasvati, Satyanandashram, 1984.
- Eva de Vitray Meyerovitch, *Rûmi et le soufisme*, Seuil, Points sagesse, 2005.
- André Lebeau, *L'engrenage de la technique*, Gallimard, 2005.
- Jean-Michel Truong, *Le successeur de pierre*, Pocket 10969, 2001.
- Jean-Michel Truong, *Eternity Express*, Pocket 12086, 2003.